This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1837
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

DC
30
.M2
L1
177

MÉMOIRES
ET LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.

TOME VIII.

Contenant le Tome IIe. des LETTRES.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON.
TOME SECOND,

CONTENANT

Les Lettres à M. l'Abbé Gobelin, celles à la Comtesse de St. Geran, des Lettres à différentes personnes, & celles à Me. de Brinon.

NOUVELLE ÉDITION.

A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC LXXVIII.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,
TOME SECOND,

CONTENANT

Les Lettres à M. l'Abbé Gobelin, celles à la Comtesse de St. Géran, les Lettres à d'Aubigné son frère, & celles à M. de Villette.

NOUVELLE ÉDITION,

A MAESTRICHT,

Chez Jean-Edme Dufour & Philippe Roux, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC LXXVIII.

TABLE

DES LETTRES

Contenues dans ce Tome second.

LETTRES de Me. de MAINTENON à Mr. l'Abbé GOBELIN.

LETTRE I—LXVI. page 1—88
LXVII. *De l'Abbé Gobelin à Me. de Maintenon.* 89
LXVIII. *De Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin.* 93

LETTRES à Me. la Comtesse. de St. GERAN.

LETT. I—LIII. 95—158
LIV—LVIII. *De Me. de St. Geran à Me. de Maintenon.* 159

320012

LETTRES à diverses personnes.

LETT. I. *A***.* 167
II. *A la Reine d'Angleterre.* 170
III. *A Me. la Marquise de Querjean.* 171
IV. *A Me. de Montespan.* 172
V. *A Me. de Montchevreuil.* 173
VI. *A Me. de Fontenai.* 175
VII. *A la même.* 176
VIII. *A la même.* 177
IX. *A la même.* ibid.
X. *A la même.* 178
XI. *A la même.* 179
XII. *A Me. de Rochechouart.* 180
XIII. *De Me. Guyon à Me. de Maintenon.* 181
XIV. *A Me. de Rochechouart.* 183
XV. *De Me. Guyon à Me. de Maintenon.* 186
XVI. *De la même à la même.* 188
XVII. *De Me. de Maintenon au Duc de Chevreuse.* 189
XVIII. *Au Duc de Beauvilliers.* 190
XIX. *A Me. la Duchesse de Savoye.* 191
XX. *Au Cardinal Spada.* 194
XXI. *A Me. de Neuville.* 195
XXII. *Au Marquis de Langallerie.* 196

LETT. XXIII. *De Mr. de Fiesque à Me. de Maintenon.* 197
XXIV. *De Me. de Maintenon à Mlle. de Franlieu.* 198
XXV. *A Me. de la Lande.* 200
XXVI. *A la même.* 201
XXVII. *A Mlle. d'Aubigné.* 202
XXVIII. *A Me. de Rochechouart.* 204
XXIX. *De M. Racine à Me. de Maintenon.* 206
XXX. *De Mr. Blouin.* 209
XXXI. *De Me. de Maintenon à Me. la Duchesse de Bourgogne.* 210
XXXII. *A Me. de Rochechouart.* 220
XXXIII. *A la même.* 221
XXXIV. *A la même.* 223
XXXV. *A la même.* 226
XXXVI. *A la même.* 227
XXXVII. *A Mlle. d'Osmond.* 228
XXXVIII. *A Me. la Marquise d'Havrincour.* 229
XXXIX. *De Me. de Scudery à Me. de Maintenon.* 232
XL. *De la même à la même.* 233
XLI. *De Me. de Maintenon à Me. de Querjean.* 234
XLII. *De la même à la même.* 235
XLIII. *A la même.* 237
XLIV. *De Me. la Comtesse de Conflans à Me. de Maintenon.* 238

LETTRES à Madame de Brinon.

LETT. I—XL. 239—293

Fin de la Table.

LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON
A M. L'ABBÉ GOBELIN (1).

LETTRE PREMIERE.

Paris, le Jeudi 1669.

JE m'étois toujours bien doutée que la pauvre Madame de Loiſelle ſe flattoit. Elle doit aller voir ſa fille aujourd'hui. Ne confondez pas vos viſites avec celles dont je ſuis fatiguée. Je vous diſtingue en tout,

---

(1) L'Abbé Gobelin envoya ſecrètement ces lettres, quelques heures avant ſa mort, aux Dames de Saint-Louis. Madame de Glapion les arrangea comme elle put. La plupart ſont ſans date dans l'Original. Les copies n'en ſont pas rares.

ſur tout & par tout. Vous m'êtes fort agréable. Je n'en excepte pas même vos réprimandes. J'ai vu Madame la Maréchale d'Albret. Je l'ai révoltée par mon ſilence le plus qu'il m'a été poſſible. Nous devons faire des promenades enſemble. Je voudrois bien que vous en ſuſſiez. J'enverrai ſavoir ſi vous êtes de retour, ou ſi vous paſſez les fêtes à Pontoiſe. Il faudra que je faſſe mes dévotions. Je crois que St. Bernard dit vrai, & je vois avec douleur qu'il ne ſuffit pas de ſe vuider la tête des choſes criminelles, & que ſi les plaiſirs innocents éloignent moins du ſalut, du moins ils ſont auſſi oppoſés à la perfection où vous voudriez me conduire. Je ſuis fort enrhumée : je ne ſais plus que faire, & je ne veux pas voir l'Abbé.

Celle de Madame la Marquiſe d'H..... eſt la plus complete que j'aye vue. Il eſt remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Madame de Maintenon avec le Roi. L'Abbé Gobelin eut apparemment ordre de les brûler.

LETTRE II.

Ce jour des Cendres.

ME. de Coulanges m'a dit que vous aviez pensé mourir. Je ne l'ai su qu'après votre résurrection, & je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de vos maux passés, & j'appréhende vos maux à venir. Ils deviennent, ce me semble, bien fréquents. Je suis fort intéressée à votre conservation, & j'envisage avec tant de plaisir le bonheur de me trouver bientôt entre vos mains, que je serois inconsolable si mon espérance étoit trompée. Il se passe ici des choses terribles entre Me. de Montespan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés, joints aux maladies continuelles de ses enfants, me mettent dans un état que je ne puis soutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi souvent; & comptez sur ma reconnoissance & sur mon amitié.

LETTRE III.

MOnsieur votre neveu me défend de lui faire réponse. Il me fait grand plaisir : car je n'en aurois pas eu la hardiesse. J'ai lu sa lettre deux fois, & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puisse montrer : car j'ai une grande passion que son mérite soit connu ici. Il faut que ce soit un simple remerciement de ce que je lui ai fait voir mes Princes & Versailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il dise quelque chose de l'éducation : tout cela simplement & fortement. Je connois le goût de ce pays-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avez écrit sur l'Histoire de France à l'usage des enfants, & je voudrois aussi qu'il fît quelque chose de succint sur l'Histoire Romaine.

LETTRE IV.

Le 6 Mars.

VOtre lettre m'a fait un très-grand plaisir. Je ne sais ce que je trouverai ; mais il est certain que je cherche mon salut en m'éloignant d'un trouble qui y est fort opposé. Si je me trompe, ce sera par les conseils de gens d'un bon esprit : vous le savez. Demandez à Dieu, je vous supplie, qu'il conduise mon projet pour sa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me semble que je suis dans un assez grand détachement, & qu'en me retirant d'ici, je ne suis point les conseils de mon impatience ; car si quelque homme sensé & pieux me conseilloit d'y demeurer, j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en coûteroit à ma sensibilité : & d'un autre côté, si Me. de Montespan me traitoit à ma mode, si tout ce que je desire je l'avois, je quitterois tout également, pour peu qu'on le voulût. Cette indifférence semble me promettre les bénédictions de Dieu : sûrement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.

LETTRE V. (1)

A Versailles, ce 14 Juillet.

J'Ai une extrême envie d'acheter une terre, & je n'y puis parvenir. M. de Montchevreuil est à Paris. Je l'ai prié d'y travailler, & de s'instruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voyez-le, & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voyez Me. de Richelieu, excitez-la à presser les gens de qui je dépends à songer un peu à mon établissement. Ils ne me paroissent pas aussi pressés de m'établir que je le suis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais sentiments à mon égard, en leur proposant quelque chose de présent & de solide. Me. de Richelieu & Me. de Montespan taillent présentement pour moi un mariage, qui pourtant ne s'achevera pas. C'est un Duc assez malhonnête homme & fort gueux: source de déplaisirs & d'embarras, où il

(1) Cette Lettre est de l'année 1674.

ſeroit imprudent de ſe jetter. J'en ai déja aſſez dans une condition ſinguliere & enviée de tout le monde, ſans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point rompu la négociation. Je veux que Me. de Richelieu voye la froideur & l'indifférence de Me. de Monteſpan ſur tout ce qui m'intéreſſe eſſentiellement. Je vous ai envoyé de l'argent par Madame de Coulanges. Faites-en des mémoires différents : car c'eſt Me. de Monteſpan qui paye pour le petit garçon, & moi pour Mlle. Loiſelle. M. le Duc du Maine eſt toujours malade ; mais je n'y vois point de péril. Je ne laiſſe pas d'être affligée : & c'eſt toujours quelque choſe de terrible de voir ſouffrir ce qu'on aime. Ma douleur m'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foibleſſe de m'y attacher ainſi me met de ſi mauvaiſe humeur, que je n'ai pu retenir mes larmes tant que la Meſſe a duré. Rien n'eſt ſi ſot que d'aimer avec excès un enfant qui n'eſt point à moi, dont je ne diſpoſerai jamais, & qui ne me donnera dans la ſuite que des ſoins qui déplairont à ceux à qui il appartient, ou des ſoucis qui me tueront. En vérité, il y a bien de la folie à demeurer dans un

état si désagréable. Et il faut être bien esclave de l'usage pour n'oser faire une retraite qui me mettroit en repos ! C'est trop vous parler de moi : & pour finir, trouvez bon que je vous dise que je ne comprends point le scrupule où vous me paroissez être d'avoir fait deux voyages à Versailles : si vous croyez que j'y puis demeurer en conscience, il sera difficile que vous n'y veniez pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon Confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris : au contraire, j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles, & que le même esprit d'impatience qui me fait desirer de quitter la place où je suis, parce qu'on m'y trouble, me fait abandonner bien des pratiques de piété, parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la Magdeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation, j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hypocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnez une regle là-dessus, j'obéirai. Dites-moi aussi votre avis sur la *Media-noche*. Je suis bien-aise de la faire

avec le Roi, si vous jugez qu'il n'y ait point de mal. S'il y en a, je n'hésiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devez avoir un grand scrupule des louanges que vous me donnez : les louanges ne flattent que trop la vanité d'une personne paîtrie comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon de vous avoir fait lire si longtemps. On a bien des choses à dire à un homme à qui l'on a donné toute sa confiance.

LETTRE VI.

A Versailles, ce Mardi 6 Août 1674.

LES froideurs que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre départ. Mes amis, vous savez quels amis, s'en sont déja apperçus, & m'ont fait des compliments sur ma disgrace. J'en parlai hier au matin à Me. de Montespan, & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaise humeur où je leur paroissois comme une bouderie passagere contre eux ; que c'étoit quelque chose de plus sérieux, & que je voyois, à n'en pouvoir douter, que j'étois très-mal avec elle, & qu'elle m'avoit brouillée avec le

Roi. Elle me dit ſur tout cela de très-mauvaiſes raiſons, & nous eûmes une converſation aſſez vive, mais pourtant fort honnête de part & d'autre : enſuite j'allai à la Meſſe, & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui ſe paſſoit à M. de Louvois. On me l'envoya le ſoir pour me faire entendre raiſon : il me parut qu'il entendoit les miennes : je les lui expliquai peut-être avec un peu trop de ſincérité : vous ſavez qu'il ne m'eſt pas poſſible de parler autrement : la concluſion fut que j'employerois encore quelque temps à tâcher de me racommoder de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulut : & Me. de Monteſpan & moi devons nous parler ce matin : ce ſera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le deſſein de les quitter à la fin de l'année : je m'en vais employer ce temps-là à prier Dieu qu'il me conduiſe à ce qui ſera le meilleur pour mon ſalut : faites-en de même, je vous en conjure : j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenez à ce qui ſe paſſe. Je vous en rendrai compte avec ſoin. Mes compliments à M. le Ragois : il me ſemble que je le reçus très-mal la derniere fois qu'il vint ici : vous ſavez le trouble où

j'étois : & je vous prie, que je n'en sois pas plus mal avec lui.

LETTRE VII.

A St. Germain, dernier Octobre 1674.

JE souffre d'être si long-temps sans recevoir de ces consolantes lettres, & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent en même-temps qu'elles vous affligent. Je prends souvent la plume. Mais que vous dire ? ce que je vous ai déja dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfants sous mes yeux : on ne me permet ni de les soulager, ni de les secourir, ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentiments m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie, & auxquels je ne voudrois pas déplaire quand ils ne seroient pas ce qu'ils sont, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaicteurs à celui de parents, qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue : la matiere ne s'épuise pas aisément : & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : Mais ne met-

tons pas tant de vivacité dans nos soins : laissons ces enfants à la conduite de leur mere : ne les aimons point, puisque les aimer est mon crime & mon souci. Un moment après j'entre en scrupule d'offenser Dieu, & je recommence mes soins avec le même empressement. Mon amitié s'en nourrit : je me renferme avec eux, & je vis de sentiments, de douleurs & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne saurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus sensible & le plus outragé, la femme la plus empressée à mériter de la reconnoissance, & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établissement seul peut me mettre en repos : & je ne puis parvenir à m'en assurer un. Voyez quelquefois M. Viette pour le presser. Priez Dieu qu'il me donne la force de le servir malgré l'agitation où je suis. Ma vie est partagée entre le chagrin d'être esclave, & le desir de ne l'être plus. Vous savez combien cette opposition est funeste au salut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu soit loué de tout ! Je n'aurois peut-être jamais pensé à lui, si j'avois été plus satisfaite des hommes. Le malheur m'a approchée de lui, la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je suis persua-

dée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voyage.

LETTRE VIII.

A Versailles, ce Vendredi 1674.

IL y a long-temps que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. Je suis peu maîtresse de mon temps. Les jours coulent ici dans une inutilité dont il n'est pas permis de se tirer. J'avois une grande impatience de vous apprendre que le Roi m'a encore donné cent mille francs, & qu'ainsi en voilà deux cents que j'ai à votre service. Je ne sais si vous êtes content de cet établissement : pour moi je le suis fort : & je changerai bien de sentiment si jamais je leur demande un sol. Il me semble que voilà du bien pour le nécessaire, & que tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a pas de bornes. Il ne faut point dire ce nouveau bienfait : j'ai des raisons pour le taire. Me. de Richelieu & l'Abbé le savent. Je suis résolue d'acheter une terre auprès de Paris : j'attends des nouvelles de M. Viette pour en aller visiter une, & je voudrois join-

dre ces petits voyages-là avec la St. François (1). Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires, & de l'exactitude de vos comptes : il y en a encore un sur Toscan dont j'ai besoin ; car j'en veux dresser un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point sur l'envie de me retirer : je suis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un pays où il faut agir & parler contre sa conscience : vous savez lequel des deux partis m'est le plus aisé. On écoute mes conseils : quelquefois on m'en sait gré, souvent on s'en fâche : jamais on ne les suit, & toujours on s'en repent.

LETTRE IX.

A St. Germain, 1674.

QUoique je ne fasse presque rien depuis le matin jusqu'au soir, je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi, & que c'est ce qui m'empêche de vous écrire aussi souvent que je le vou-

---

(1) Jour auquel elle faisoit tous les ans ses dévotions.

drois : vous me ferez très-grand plaisir de me prescrire quelque chose pour cet Avent : & si vous n'en avez pas le temps, envoyez-moi un de vos livres pour la Messe, où il y a des exercices pour les grandes Fêtes. Je sens de grands desirs de servir Dieu ; & il me semble que si je m'éloignois du trouble où je suis ici, je me donnerois tout de bon à lui. Je fis hier mes dévotions, & j'entendis M. l'Abbé de Clermont, qui prêche fort utilement : mais la mémoire lui manqua : il ne demeura pourtant pas court tout-à-fait, & passa seulement à son troisieme point, sans avoir dit la moitié du second. M. le Comte de Vexin se porte un peu mieux : & M. le Duc du Maine est un objet de pitié : il a la fievre double quarte, un gros rhume, & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse, que je partage en mere très-sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits, & sur-tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon : on n'y trouve pas de sûreté, & vous savez que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite : si je suis maîtresse de Maintenon, il pourra sûrement en faire sa maison de campagne.

LETTRE X.

Ce 4 Décembre 1674.

ME. de Coulanges a un peu exagéré le mal de M. le Duc du Maine : mais elle n'a pu vous dire toute ma douleur. Je suis troublée par toutes sortes de raisons ; & je ne sais comment, étant aussi sensible que je le suis, j'ai la force d'y résister. Le remede dont je m'étois proposé d'essayer, s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire : je vous suis très-obligée de la part que vous prenez à mes déplaisirs. Ne vous lassez point de m'écrire : vos lettres ne me sont pas inutiles. M. le Duc eut hier la fievre, quoique ce fût son jour d'intermission : je crois que ce fut par la douleur de sa plaie : je ne sais ce que l'on en doit espérer. Mais le pauvre enfant est entre les mains des Médecins & des Chirurgiens, & la moitié suffit pour le tuer. Adieu : voyez, je vous prie, M. Viette : vous entendez les affaires.

LETTRE XI.

A St. Germain, ce 8 Décembre 1674.

JE ne ſais ſi votre lettre vous a beaucoup coûté, mais j'eſpere qu'elle me ſera très-utile. Du moins ſuis-je fort touchée des réflexions dont elle eſt ſemée. Elles m'ont paru & ſolides & nouvelles. Je ſuis toujours dans la même ſituation, & je tâche de m'y affermir. Conſervez-moi une amitié dont j'eſpere que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourd'hui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aye Maintenon : je m'en repoſe ſur M. Viette, à qui j'ai donné plein pouvoir. M. le Duc du Maine a encore eu la fievre double-quarte : M. le Comte de Vexin a un vomiſſement & un dévoyement, & Mlle. de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux, & je les ſers comme une femme de chambre, parce que toutes les leurs ont ſuccombé à la fatigue. Mes compliments à M. le Ragois. L'état où eſt ce petit Duc fait oublier tous les projets que l'on faiſoit ſur ſon éducation : il faut eſpérer qu'il ne ſera pas toujours malade.

LETTRE XII.

A St. Germain, ce 11 Décembre 1674.

JE fais de mon mieux ce que vous m'avez ordonné pour l'Avent : je ne puis avoir aucun mérite par mes prieres : j'aurai du moins celui de l'obéissance : je dis l'Office de la Vierge : quoique ce soit avec de grandes distractions, c'est toujours un temps destiné à Dieu & passé avec lui. Je meurs de langueur ici : j'attends le printemps avec une extrême impatience : je n'ai point encore signé le contrat de Maintenon : les sûretés sont difficiles à trouver : Dieu veuille qu'à la fin elles soient suffisantes, & que je ne tombe pas dans des procès en un temps que je voudrois mieux employer. Le Roi juge à l'heure qu'il est l'affaire dont vous m'avez parlé. J'ai fait mon devoir là-dessus : vous croyez bien que toute la Cour est pour Madame de Verneuil, & qu'on croit juste d'opprimer Mrs. les Bourgeois en faveur de la qualité : je trouve qu'une chose de si grande conséquence sera jugée par un bien petit nombre : il n'y a que six Juges & le Roi, qui assurément a les intentions droites, mais qui n'est peut-être pas bien ins-

fruit. M. le Duc du Maine eſt entre les mains de M. Sanguin; ce n'eſt que depuis deux jours : le petit Comte eſt fort languiſſant. Je vous donne le bon jour ; & vous jure que vous n'en ſerez pas toujours quitte avec moi pour ſi peu de choſe. Ne vous accoutumez donc pas à m'oublier.

LETTRE XIII.

Ce 7 Janvier.

IL y a long-temps que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mene ici une vie très-diſſipée, je m'apperçois & je ſens avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en eſpérois, dans le temps que je puis le recueillir, & de vous perdre quand je me ſerai miſe en état de vous voir plus ſouvent. Voilà vous faire enviſager votre mort aſſez franchement : mais je crois que vous n'en avez point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles ſans tomber dans des redites continuelles : car je ſuis toujours dans les mêmes ſentiments & les mêmes irréſolutions : il faut attendre le temps du

voyage de Barege, & le faire si ce petit Duc le fait : il se porte mieux & le Comte aussi : la Princesse est malade, sans que toute la Faculté puisse dire si elle a la petite-vérole, ou si elle ne l'a pas : tout le reste va son chemin. L'affaire de Maintenon est conclue, & on paye journellement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller, mais les maux de ces enfants me retiennent. Je me recommande à vos prieres.

LETTRE XIV.

Ce 4 Janvier.

JE suis très-fâchée de votre mal, & parce que vous en souffrez, & par mon intérêt : vous savez la peur que j'ai de vous perdre quand je serai en état de profiter de votre amitié & de vos soins : j'ai déja nommé un Chanoine, & j'écrivis hier à M. le Curé de Maintenon pour un Vicaire : j'écris à M. Viette pour avoir réponse du Chanoine qui ne réside point : je remplirai sa place, s'il ne la reprend : je prie M. Viette de vous donner mille francs pour les appointements de M. le Ragois : j'ai fait vos remerciements à Me.

de Montespan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes, si ma liberté doit être utile à mon salut : c'est ce que je lui demande tous les jours, & que je vais lui demander tout-à-l'heure, &c.

LETTRE XV.

A St. Germain, ce 28 Janvier.

SI j'étois à Paris, je vous verrois souvent : car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le suis, & qu'il n'y a rien que je ne fisse pour la soulager : je sais bien que votre résignation est le plus solide remede : mais s'il empêche de se plaindre & de murmurer, il n'empêche pas l'impression de la douleur, & que le cœur ne se flétrisse dans une perte aussi grande que celle que nous venons de faire ; traitez-vous donc comme vous traiteriez un autre à qui vous conseilleriez la diversion : & croyez que je suis votre amie pour toujours & à toute épreuve. Plût à Dieu que ces assurances vous puissent être de quelque consolation, & que je puisse en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! Je vois

la grandeur de cette perte à tous les moments du jour, &c.

LETTRE XVI.

A St. Germain, ce Mardi 1675.

TOus vos présents ont été bien reçus. Me. de Montespan s'en loue fort : votre tableau ornera mon oratoire de Maintenon. J'accepte avec joie la proposition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je suis très-convaincue des vérités que vous m'écrivez, & je voudrois de tout mon cœur, mener une vie moins dissipée que n'est la mienne. J'en passerai bientôt une bonne partie à l'Opéra, où je fais quelquefois de bonnes réflexions, mais où il est, ce me semble, honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on est Chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduise & vous inspire ce que je dois faire. Je ne sais si M. le Ragois est content de moi : nous n'avons pas grand commerce ensemble, parce que je crois qu'il ne lui seroit pas avantageux : jugez du reste : on ne peut l'estimer plus que je fais : si le mérite étoit aimé ici, je ne doute pas du succès du

fien, qui me paroît connu : nous verrons ce qui en arrivera : c'est toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien. Adieu.

LETTRE XVII.

Le 9 Février 1675.

JE vous prie de me prescrire quelque chose pour ce Carême : je me suis bien trouvée de l'Avent, par la fidélité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviez ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes résolutions de la veille : les Médecins ne sont pas d'accord. J'avois espéré dans ce voyage plus de repos pour mon corps, & plus de paix pour mon esprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Mascaron : il divertit l'esprit & ne touche pas le cœur : son éloquence est hors de sa place : cependant il est à la mode. Il a fort parlé contre les Conquérants. Il nous a dit qu'un Héros étoit un voleur, qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul : notre Maître n'a pas été content de la comparaison : jusqu'ici

c'eſt un ſecret : en tout, il déplaît au Roi & aux gens d'eſprit.

LETTRE XVIII. (1)

JE n'ai jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous faiſons une vie qui m'en ôte l'eſpérance. Où vous donner un rendez-vous ſûr ? Me. de Monteſpan ſort depuis le matin juſqu'au ſoir, & n'a gardé la chambre qu'un ſeul jour ; & je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ : le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrez dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien : il me ſemble que je lui parla ; (2) en Chrétienne, & en véritable amie de Me. de Monteſpan.

LETTRE

---

(1) Cette Lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1675, dans le temps que Me. de Monteſpan quitta le Roi, & ſe rerira à Paris.

(2) Voyez dans le Livre Ve. des Mémoires le détail de cette converſation.

LETTRE XIX.

A Versailles, ce Lundi au soir.

JE ne soupçonnerai jamais que vous ayez de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légérement. Je crois que nous n'irons pas à Barege : j'en suis au désespoir. Je m'étois flattée que ce voyage donneroit de la santé à mon corps & la paix à mon esprit. On m'interrompt... Les jours se passent ici dans un esclavage qui captive même les pensées. Je suis toujours assez triste, & les choses prennent un air qui ne me convient pas (1). Je n'ai pas assez d'empire sur moi pour ne pas souffrir des péchés des autres : mais je veux bien souffrir : & c'est quelque progrès, d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me console avec Dieu : & je suis dans une situation plus douce que je ne l'avois espéré. Je fis avant-hier mes dévotions, n'ayant pu les faire le jour de la *Visitation*. Je me confessai à un hom-

(1) Me. de Montespan se raccommodoit avec le Roi.

me qui ne m'entendoit point, & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd ni si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

LETTRE XX.

A St. Germain, ce 9 Février 1675.

NOus avons encore une Chanoinie à remplir. Un grand Gentilhomme, frere d'un Chanoine mort depuis peu, me la demande. Son extérieur me déplait fort. Son frere étoit libertin : celui-ci n'est point Prêtre. Il me répondit fort cavaliérement : » Je le serai, Madame, quand » il vous plaira m'ordonner ». Là-dessus je lui fis des difficultés. Enfin, je vous le renvoye pour en décharger ma conscience. Ecoutez-le donc : & choisissez ensuite ou lui ou le Prêtre de l'Abbé Têtu : j'attends la réponse du Curé de Maintenon pour prendre un Vicaire; mais il me paroît un peu lent. J'attends le Carême avec impatience, parce que j'espere vous voir : vous me trouverez toujours dans les mêmes sentiments sur tout, & je vous rendrai compte de ce qui se passe ici en-

tre le Curé & moi : dans cette eſpérance, je ne veux point traiter ici de pareilles matieres, &c.

LETTRE XXI.

Ce 3 Mars 1675.

CE n'eſt point moi qui ai chargé M. l'Aumônier de vous inviter à venir ici ; mais je ne puis m'y oppoſer. Quoique je ſonge plus à votre commodité qu'à ma ſatisfaction, ce feroit outrer la diſcrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinſſiez pas : l'Aumônier, qui vous aime & qui ne hait pas à ſe faire voir dans le cabinet de Me. de Monteſpan, lui dit l'autre jour que vous aviez envie de venir, & que je vous en empêchois : vous ſavez ce qui en eſt. Mais il eſt très-vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander, n'étant pas maîtreſſe ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort bien arriver que vous ferez dix lieues pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités, vous voulez vous y expoſer, partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me preſcrivez pour le

Carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque tranſpoſition ; car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la Meſſe : ce que vous me mandez ſur mes habillements n'eſt pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs, mais je ſuis pleine d'or : & il faudroit que je me fiſſe faire des habits tout exprès. Mandez-moi ſi les trente ſols par jour que vous m'ordonnez doivent être diſtribués ici ; car le Curé prétend que mes obligations ſont préſentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui : je vous enverrai le projet que vous m'avez demandé.

LETTRE XXII.

A Verſailles, ce 16 Mars 1675.

J'Ai reçu le Livre de l'Imitation que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Le Roi garde un ſilence ſur M. de Cartigny dont je ne devine pas la cauſe. Il y a des gens dont on tourne tout à mal, & qu'on ſoupçonne d'intrigue, parce qu'ils ont de l'eſprit : ſans en avoir, je me ſuis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excel-

lent : mais l'on n'eſt pas pour lui : le mérite ne brille guere ici ſans protection, & la protection n'aime pas à ſe charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le temps où je ſerai libre, & loin de la Cour : le voici : j'y laiſſe une marge ; vous y pouvez ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre ſept & huit, & paſſer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la ſemaine pour des viſites néceſſaires, me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domeſtiques.

3°. Deſtiner deux jours de la ſemaine à viſiter les pauvres & les priſonniers, & à ſouper chez mes amies.

4°. Être habillée très-modeſtement, ne porter ni or ni argent, donner le dixieme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zele m'en fît faire davantage : dans l'eſpérance de ce temps de repos & de calme que je me figure ſi délicieux, je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma pareſſe : ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même eſprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE XXIII.

Ce 12 Avril.

IL y a ici une femme de qualité : elle s'appelle Me. la Comteſſe de Riberac. Elle demande l'aumône : elle eſt ſéparée de ſon mari : elle eſt vieille & ſage. Me. de Monteſpan voudroit la mettre en penſion, mais à bon marché : elle vous prie d'aller aux filles de la Croix de la rue St. Antoine, pour y voir ſi l'on voudroit la recevoir avec ſa femme-de-chambre ; faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas payer la qualité. Ayez la bonté de nous rendre compte promptement.

LETTRE XXIV.

A St. Germain, ce 15.

MR. l'Aumônier vient de me donner votre lettre, qui m'a fait un très-grand plaiſir; elle eſt pleine de dévotion & d'amitié : c'eſt ce que je voudrois préſentement qui partageât ma vie : je ſuis

dans un lieu où l'on ne connoît ni l'une ni l'autre : plût à Dieu que le soin de mon salut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter, & que ce ne fût pas le dégoût qui me vient de la personne que vous savez! Cependant il faut se servir de tout, & espérer que je ferai un bon usage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du temps. Mais j'attendois le retour de Barege : ce n'est pas que je sache si j'irai ou non. Je suis moins avertie que vous de ce que l'on yeut faire de ces enfants : ils sont nourris aussi mal qu'ils puissent l'être; je ne puis les quitter trop-tôt pour la décharge de ma conscience; car j'ai à tous les moments quelque sujet de dépit : je ferai tout mon possible pour aller à Paris avant la Notre-Dame : j'en passerai le jour à Chartres; ne doutez pas que nous ne fassions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderez rien que de juste, & le Roi l'accordera. Instruisez-nous seulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous servir il falloit me réconcilier avec Me. de Montespan, je me réconcilierois avec elle. Le plaisir de vous obliger est d'un prix à qui tout cede.

LETTRE XXV.

A Montelon, ce 8 Mai.

MA santé dépend de celle de M. le Duc du Maine : & hier il eut un accès de fievre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur, je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs, dont je m'accommode mieux que des sécheresses & des hauteurs d'une Dame dont je souhaite & je doute que M. le Ragois soit content. J'ai une grande impatience d'apprendre son entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde, je me trouve déja toute l'avidité des Provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous protesté avec la sincérité que vous me connoissez, que je ne me suis pas ennuyée un moment. Mr. le Duc du Maine est une très-délicieuse compagnie : il a besoin de soins continuels ; & la tendresse que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avez ordonné pour mon salut : enfin, les jours me paroissent trop courts ; & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis, pour n'en pas trouver

le temps. L'Aumônier ne me voit pas trop souvent, parce qu'il est dans le second carrosse, mais il n'en est que meilleur : & j'ai beaucoup plus de plaisir à le voir triste ou gai, selon la bonne ou mauvaise hôtellerie, que je n'en aurois à approfondir ses chagrins : il s'admire de ne pas succomber à la fatigue d'un voyage qu'il fait dans le fond d'un carrosse, marchant trois heures le matin, & autant l'après-dînée, & trouvant par-tout des repas préparés : j'entends la Messe avant de partir, afin de lui faciliter le déjeûner ; car il se pique d'avoir le sang chaud & l'estomac dévorant : je ne sais pas s'il digere bien, mais je sais bien qu'il dévore : il lui a pris tantôt un saignement de nez pendant son oraison mentale, qui l'a bien effrayé : jugez par la longueur de ma lettre si je suis de belle humeur. Je vous prie de dire à M. l'Abbé Testu de m'écrire promptement ; car je ne veux pas commencer avec lui : & s'il ne commence, dites-lui encore, s'il vous plaît, qu'il est menacé du second Tome des 40 Lettres de Me. d'Heudicourt. Bon soir, Monsieur.

LETTRE XXVI.

A Poitiers, ce 12 Mars.

JE croyois vous envoyer ma lettre de Montelon : mais la poste se trouva partie. M. le Duc du Maine avoit eu trois accès de fievre tierce, qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude : il a eu cette nuit le quatrieme, qui n'a marqué qu'un moment ; il est si bien que nous partons d'ici aujourd'hui pour gagner Pons, où nous ferons encore quelque séjour : ne nous oubliez pas dans vos prieres, & écrivez-moi ; je ne reçois de nouvelles de qui que ce soit ; & j'éprouve déja combien il est aisé d'abandonner les absents ; mais il faut se consoler de tout quand on a la clef des champs.

LETTRE XXVII.

Ce 20 Mai, au petit Niort.

J'Ai dîné aujourd'hui à Pons, & je suis venue souper ici : nous coucherons demain à Blaie. Mr. & Me. la Maréchale

d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que Mr. le Duc & moi pouvions espérer : enfin, les présents nous traitent fort bien ; mais il n'en est pas de même des absents : & vous aussi, vous m'abandonnez ! Je ne reçois de lettres que d'un seul homme ; & si l'on continue, on me persuadera qu'il ne faut faire fond que sur des gens dont l'amitié est plus vive que vous ne le vouliez. Ne me fâchez donc pas plus longtemps : car les montagnards ne seront peut-être pas si difficiles, & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerez bien à mon style que mon Prince est en parfaite santé : je n'entends pas parler des autres ni de Me. de Montespan : Dieu soit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bordeaux, si je puis trouver un Confesseur qui m'entende : je me persuade tous les jours de plus en plus que la solitude est nécessaire pour servir Dieu, & que la dissipation est très-dangereuse : je croyois que j'aurois du temps de reste, & je ne trouve pas une demi-heure par jour. Toutes mes femmes sont souvent malades : M. de Vacherot a la fievre tierce, & l'Aumônier croit qu'il l'aura bientôt : je suis la seule qui ne me plains point : & la li-

berté & le repos d'esprit me tiennent lieu de tout : il n'y a que votre oubli qui me touche ; je vous prie de m'écrire quelquefois, & de croire que j'ai pour vous tous les sentiments que je vous dois.

LETTRE XXVIII.

Ce 25 Mai.

MR. l'Aumônier vous mande de nos nouvelles : ainsi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avez tant pris de part à mes maux, qu'il est bien juste que je vous dise que je me porte mieux, & que j'espere de ne pas retomber, pourvu que j'aye toujours de certains soins de moi, que ma délicatesse m'oblige de prendre, & qui me font autant de peine que mon mal même. Je ne sais point combien de temps je serai ici : j'y suis venue avec des dispositions soumises, qui durent encore ; & je suis résolue, *puisque vous l'avez voulu*, de me laisser conduire comme un enfant, de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me destinera, de me détacher de tout ce qui trouble mon repos, & de chercher

Dieu dans tout ce que je ferai ; ce n'est pas que je sois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premieres vues m'y auroient peut-être mieux conduite : *mais vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que vous voulez que je demeure à la Cour*, & que je la quitterai dès que vous me le conseillerez ; écrivez-moi avec liberté ; vos lettres me seront remises très-sûrement : je vous supplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos Livres pour la Messe avec des fermoirs tout d'or unis, & de me l'envoyer dès que vous l'aurez. J'ai bien fait votre cour sur les soins que vous avez de nos enfants, & sur le dessein que vous avez imaginé pour les fables d'Esope ; vous êtes fort bien avec eux ; je crois aussi qu'ils mettent sur votre compte la douceur qu'ils me trouvent présentement. Dieu veuille que ce ne soit que sur le sien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos, ne soient pas les motifs qui me fassent agir ! Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles : notre Duchesse & moi nous le voyons tous les jours. Ne m'oubliez jamais dans vos prieres, s'il vous plaît.

LETTRE XXIX.

A Barege, ce 20 Juillet.

NOus avons reçu votre ſolide & agréable Livre ; je crois que vous êtes l'homme du monde qui avez fait les plus jolis préſents à M. le Duc du Maine : Dieu veuille qu'il profite du dernier, & qu'il n'aille pas à la Meſſe par grandeur & par coutume, qui ſont les raiſons qui les y font mener tous les jours ſi réguliérement ! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous faſſiez votre voyage heureuſement : car il eſt long pour un homme comme vous ; & quelque éloignée que ſoit la fin de mes projets, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la Cour, on me conſeilloit de ne m'en point ſéparer dans cet état-là ; & préſentement que j'y ſuis bien, je ne ſais par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié ; ces chaînes-là ſont pour moi plus difficiles à rompre que ſi on l'exigeoit par violence. Mes affaires ſont dans un état très-incommode ; & il ne

me paroît pas que l'on ſonge à les accommoder. Toutes ces conſidérations m'agitent; mais elles ne me font point changer; & il m'eſt impoſſible de ſacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma ſanté, & peut-être mon ſalut; je vous parle ſincèrement, & cependant il n'en eſt pas temps aujourd'hui; je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre Prince; pour moi je veux vous en dire des ſiennes; plus je le vois, & plus je ſuis ſatisfaite du préſent que vous nous en avez fait : c'eſt le plus honnête & le meilleur homme du monde; je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès de lui; & il eſt impoſſible qu'il ne profite de ſes bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vu que j'ai fait dans ce voyage; & je l'en eſtime beaucoup plus. Adieu, juſqu'à la fin d'Octobre.

LETTRE XXX.

A Bagnieres 27 Octobre.

J'Ai appris par Mr. l'Abbé Teſtu que vous étiez de retour de votre voyage : il me ſemble que j'aurois dû l'appren-

dre par vous, & savoir des nouvelles de votre santé, à laquelle je prends toujours le même intérêt : nous voici sur le point de repartir, si M. le Duc du Maine ne nous donne point de nouvelles frayeurs : vous savez qu'il tomba malade dès Amboise : il le fut encore ici : & dès qu'il eut commencé à se baigner à Barege, la fievre quarte le reprit : il en a eu quatorze accès : cela joint au peu d'effets des bains & à l'ennui du lieu où j'étois, ne me donnoit pas peu de chagrin : nous sommes venus ici, où nous l'avons baigné long-temps sans en avoir de succès : enfin, mes douleurs sont finies, & je l'ai vu considérablement fortifié : j'en ai senti la joie deux jours : le troisieme la fievre quarte l'a repris : il n'en a eu que deux accès : c'étoit hier le jour du troisieme : & comme je goûtois le plaisir de le voir passé sans fievre, nous nous apperçûmes que son mal se renouvelloit : me voici donc à envisager sa mort : car s'il est dans l'état où on le croit, il est presque impossible de le sauver : pour comble de désespoir, c'est la plus jolie créature du monde, & qui surprend vingt fois le jour par son esprit. Ces agitations ne sont pas les seules que je souffre : on me tourmente du côté de la Cour par des éclair-

ciſſements continuels : notre Ducheſſe me perſécute pour y demeurer : je meurs d'envie d'en ſortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée : cela eſt difficile à accommoder : & je paſſe ma vie dans des troubles qui m'ôtent tous les plaiſirs du monde & la paix qu'il faudroit pour ſervir Dieu : voilà à peu près l'état où je ſuis : je demande à Dieu très-ſouvent qu'il me conduiſe à ſa volonté, & je ſuis aſſez indifférente ſur les événements : je crois que nôtre Ducheſſe vous en entretiendra : je voudrois que vous puſſiez tomber d'accord de quelque choſe de précis. Pour nouvelle du domeſtique, l'Aumônier eſt fort mal avec moi. Puthau a fait beaucoup de ſottiſes, & Marotte eſt fort malade. Ma conſcience eſt au même état où vous l'ayez toujours connue : mais je ſens ſouvent de grands deſirs de ſervir Dieu & de me préparer à mourir.

LETTRE XXXI.

À Verſailles, Samedi au ſoir.

IL eſt vrai que j'ai été dans une extrême triſteſſe les premiers jours que j'ai été ici : mais il me ſemble que j'en ai un

peu moins préſentement : je paſſe les heu-res comme des moments quand je fais al-ler mon imagination aux châteaux en Eſ-pagne : & je me fais des retraites plus ou moins ſéveres, ſelon l'état où ſeront mes affaires : ne vous allarmez pourtant pas : il n'y en aura aucune dont vous ne ſoyez, & je ne ſonge point du tout à vous échap-per : j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déja deux de faites : ce ſont des avis que j'ai demandés & obtenus, & ſur leſquels le Roi me donnera quelque ſom-me : je ne ſais pas encore ce que ce ſera : l'autre eſt un mariage pour mon frere, qui eſt en aſſez bon chemin. Je deviens la plus intéreſſée créature du monde, & je ne ſonge plus qu'à augmenter mon bien : mais ce n'eſt pas ſans ſcrupule ; & j'ai de la peine, du côté de la Cour, à preſſer des gens de me faire des graces, quand je penſe que ce n'eſt que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus réſolue que jamais ; & rien ne me paroît ſi diffi-cile que de demeurer dans l'état où je ſuis. Me. de Monteſpan vous a envoyé mille francs par Me. la Ducheſſe de Richelieu pour la fondation de la lampe : ſi vous en aviez meilleur marché, à la bonne heure. Je ferai mon poſſible pour aller à la St. François à Paris faire mes dévo-

tions, suivant mon ancienne coutume. Plût à Dieu que ce ne fût point une pure habitude! Nos Princesses sont en bonne santé, & se sont fort louées de tout ce que vous leur avez envoyé. La belle Marianne vous remercie. M. l'Aumônier est bien reconnoissant. C'est un très-bon homme. Je voudrois lui faire plus de bien.

LETTRE XXXII.

A Versailles, ce 15 au soir.

J'Ai prié Me. la Duchesse de Richelieu de vous dire ce qui s'est passé ici : on m'a montré de la tendresse ; mais à vous dire la vérité, on ne m'a pas persuadée, & je ne saurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous: j'y envisage une douceur extrême ; & quelques bons traitements qu'on me fasse ici, j'y aurai de grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inspiré, conduisez-moi où il vous plaira. J'ai fait mes dévotions aujourd'hui ; & si j'avois cru toutes nos femmes, & que je n'eusse pas appréhendé de vous fatiguer, je vous aurois prié de venir hier nous confesser : mais je ne puis

me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. Mr. le Duc du Maine se porte un peu mieux : cependant sa guérison va très-lentement ; & il y a des Médecins qui croyent qu'il en a encore pour un mois. Mes compliments à M. le Ragois : je vous crois trop bon François pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé. Adieu : écrivez-moi, je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

A Versailles, ce 3 Septembre.

MR. l'Aumônier de M. le Duc du Maine m'a dit que vous ne vouliez pas venir ici sans mon consentement. Je ne sais pourquoi vous apportez toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi ? venez donc, sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner. En attendant, voyez, je vous conjure, la même Prieure des Hospitalieres, & obtenez d'elle de recevoir à ma requête une Demoiselle que j'y vou-

drois placer. C'eſt la ſœur de Mlle. de la Harteloire, que j'ai auprès de moi, & que je crois que vous connoiſſez. Je l'avois donnée à Me. de Monteſpan, qui l'a ôtée pour me fâcher. Je l'avois miſe chez Me. de l'Encôme: mais Me. de l'Encôme part pour la Touraine : ainſi il faut mettre cette fille ailleurs : c'eſt une créature ſans façon. Le logement le plus étroit, la nourriture la plus commune, tout lui ſera bon. En un mot, elle eſt réduite à ſervir. La penſion ne peut être conſidérable : car mes facultés ne le ſont point : Je la retirerai dans peu de temps. Je ſais les difficultés qu'elles font de recevoir de grandes filles : mais celle-là ne verra que ſon frere ou ſa ſœur, & ne ſortira point du tout : j'eſpere tout de leur amitié pour moi, & de la déférence qu'elles ont pour vous. Adieu, Monſieur : j'ai grande envie de vous entretenir. Je vous prie d'écrire au Séminaire d'Evreux, & de ſavoir des nouvelles de M. du Pleſſis, & s'il faut demander le démiſſoire qu'il deſire. Comment fait-on chez ces nouveaux convertis ? Prendroient-ils un homme qui ne l'eſt pas encore, mais qui a grande envie de ſe faire inſtruire ? Je ne ſais rien de mon voyage : le baptême de Mr. le Duc de Chartres recule, & je ne puis partir qu'il ne ſoit fait.

LETTRE XXXIV.

A Saint-Germain, ce 27 Octobre.

J'Arrivai hier de Maintenon, où j'ai passé huit jours dans une douceur, dans un repos d'esprit qui me fait trouver ce pays-ci pire que jamais : si je suivois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandasse à me retirer. Il est impossible que je soutienne long-temps la vie que je mene : je prends trop sur moi pour que le corps ou l'esprit n'y succombe pas, & peut-être tous les deux : il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; & quand il en ordonnera, j'obéirai : je lui offre souvent mes souffrances bien ou mal fondées : & si sa volonté m'étoit connue, je la suivrois dans ce qu'il y a de plus austere, & de plus opposé à mon humeur. Quand vous pourrez venir ici, je serai fort aise de vous voir : & vous le pourrez commodément avec mille gens de votre connoissance qui y viennent, comme M. Viette, M. Fevre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illustres. J'ai trois places à don-

ner à des Prêtres : véritablement elles ne sont pas trop bonnes ; mais elles sont briguées comme si elles l'étoient. Il y a deux Canonicats, & l'autre est une place de Vicaire : je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très-bien disposé. M. l'Abbé Testu, Me. de Montespan & moi avons autrefois mis à St. Nicolas du Chardonnet un jeune Ecclésiastique nommé Mongont, qui est Gentilhomme, & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : si vous vouliez vous informer de lui & de quelqu'autre, je serois fort en repos : je les prendrois de votre main. M. l'Archidiacre de Chartres, qui fait merveilles dans tout le Diocese, m'a écrit; & je lui ai mandé que je vous consulterois là-dessus : pensez-y, s'il vous plaît, & me conservez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus souvent que je ne fais, &c.

LETTRE XXXV.

Ce Vendredi à 10 heures.

J'Avois si grande peur d'être connue ce matin, que je ne songeois qu'à sortir vîte de l'Eglise : c'est ce qui m'a empêchée de

vous remercier de toutes vos bontés, que je n'ai point trouvé diminuées par le temps: voilà les deux pistoles que vous m'avez ordonné de donner : je ne fais guere d'aumône qu'à Maintenon : ainsi je les aurois peut-être mal appliquées, ne connoissant point ceux qui en ont un véritable besoin : vous savez si j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le, & faites-le prier pour le Roi, qui est sur le bord d'un grand précipice : je comprends bien, par les persécutions que l'on me fait, le chagrin que vous avez quand on s'adresse à vous pour m'aborder : mais il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous poussiez la discrétion trop loin : & si dans le nombre de ceux qui vous obsedent, il y en a quelques-uns que vous avez envie que je voye, vous pouvez disposer de moi avec une entiere liberté, & je vous assure, avec la sincérité que vous me connoissez, que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. Mr. votre neveu sera le bien venu : je ne verrai que lui, & je ne sortirai qu'à cinq heures : je vous renvoye votre étui. Il est vrai que j'ai dit à la Maréchale de qui vous êtes le compere : la modestie de ne s'en être pas vanté est louable : mais ce n'est pas un si grand

mal

mal que l'on le ſache. Si je me rempliſſois auſſi bien de Dieu que je vuide ma maiſon de toutes ſortes de compagnie, vous ſeriez bien content de moi : je ne vois que la Marquiſe, & cette ſolitude-là m'eſt très-agréable.

LETTRE XXXVI.

A St. Germain, ce 27 Juin 1676.

MAndez-moi des nouvelles de la ſœur Saint-Baſile (1). Je la crois réſolue de ſortir de Port-Royal; mais je ne ſais ſi les Sœurs Hoſpitalieres le ſont de la recevoir : je ſuis toute prête à l'y remener. Songez à cette pauvre fille, je vous en ſupplie : vous autres Saints, vous êtes cruels ſur les maux de cette vie : cependant ils font ſouvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foibleſſe. Je deſire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici, & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis ſer-

(1) Me. de Maintenon l'avoit connue aux Hoſpitalieres de la rue St. Jacques, & avoit pris aſſez d'eſtime pour la conſulter ſur les conſtitutions de Saint-Cyr.

vir Dieu : mais je vous en parle moins, parce qu'il me revient que vous dites tout à l'Abbé Testu : voilà un trait de ma sincérité naturelle, & je crois que vous vous en accommoderez bien mieux que d'un changement sur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon essayer de la solitude & de la vie dont je vous ai envoyé le projet. Il est donc vrai que je ne suis pas destinée au repos !

LETTRE XXXVII.

Ce Jeudi au soir 1676.

MAdame de Montespan & moi avons eu une conversation fort vive. Comme je suis la partie souffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à sa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles aventures. Il me seroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être Religieuse : la peur de m'en repentir m'a fait passer par-dessus des mouvements que mille autres auroient appellés vocations. Je meurs d'envie il y a sept mois de me retirer, & la même crainte m'en

empêche : prudence bien timide, & peut-être mondaine, qui me fait consumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu, je vous en conjure, & considérez un peu mon repos. Je sais bien que je puis faire ici mon salut ; mais je crois que je le ferois plus sûrement ailleurs. Je ne saurois croire que Dieu veuille que je souffre de Me. de Montespan. Elle est incapable d'amitié, & je ne puis m'en passer : elle ne sauroit trouver en moi les oppositions qu'elle y trouve, sans me haïr. Elle me redonne au Roi comme il lui plaît, & m'en fait perdre l'estime. Je suis avec lui sur le pied d'une bizarre qu'il faut souffrir, d'un bel-esprit qu'il faut ménager, & d'une précieuse prompte à prendre ombrage. Je n'ose lui parler seule, parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois, ce que je dois à Me. de Montespan ne me permet pas de parler contre elle. Ainsi je ne puis apporter aucun remede à ce que je souffre. Cependant la mort vient, & le temps se perd..

Me. de Montespan trouve quelque raison d'accorder à ces bons Peres qu'ils soient chargés de la fondation, au cas que leur maison de St. Joseph se détruise ; mais

non au cas qu'elle fût transférée. Elle ne se rend point absolument là-dessus.

LETTRE XXXVIII.

Le 29 Juillet, Lundi, 1676.

JE pense toujours de même, quoique le changement de mon style vous *ait* fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle sincérement, je ne *vous* dis point que c'est pour mieux servir Dieu que je voudrois quitter la Cour. Je crois que je puis faire ici mon salut. Mais je ne vois rien qui nous défende de songer à notre repos, & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me suis mal expliquée, si vous avez compris que je songeois à être Religieuse. Je suis trop vieille pour changer de condition: & selon le bien que j'aurai, je songerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde, tous les retours sont pour Dieu; dans le Couvent, tous les retours sont pour le monde. Voilà ma grande raison : celle de l'âge vient ensuite. Me. de Richelieu est présentement avec Me. de Montespan. Je me consume de chagrins & de veilles : je seche à vue d'œil, & j'ai des vapeurs

mélancoliques. M. le Duc du Maine se porte beaucoup mieux, & les autres enfants très-bien. J'ai signé le contrat de la fondation. Je vous donne le bon jour. Je suis aussi sensible que je dois l'être aux bontés que vous avez pour moi. Elles sont toute ma consolation : & je ne vous accuse plus de dureté.

LETTRE XXXIX.

Mercredi matin, 1676.

ON a trouvé le contrat fort bien : remplissez-le de Françoise de Rochechouart, Marquise de Montespan, séparée du mois de Juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la date précise. Mais celle du contrat sera sûrement après. Ainsi la fondation seroit incontestable. Elle a été séparée à Paris au Châtelet. Je viens d'avaler une médecine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie, & elle a raison.

LETTRE XL.

Ce Mercredi au soir.

L'Affaire des Hospitalieres a été fort bien conduite ; & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serez averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat, & il ne tiendra pas à moi que vous n'en ayez réponse dès demain ; mais la dissipation des Dames de la Cour est excessive, & je ne pourrai presser celle à qui nous avons affaire, parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légere. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite. J'ai prié M. Viette d'aller voir... dont on m'a parlé, & je suis dans une grande impatience d'en savoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite. Je retombe dans ces maladies que j'eus cet hyver, & qui sont les effets d'un sang brûlé & d'une noire mélancolie. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, & ne lui demandez que mon salut : je me tirerai bien du reste.

LETTRE XLI.

A Versailles, ce 12 Octobre 1676.

JE vous rends mille graces de votre souvenir & de votre livre (1). Je n'ai pas été médiocrement surprise de voir que c'est à moi à le remplir : je ne m'en trouve point du tout capable, & j'avoue à ma confusion que mon esprit me fournit peu sur ces matieres-là : je ferai de mon mieux à ma tête, & beaucoup moins que ce que vous me prescrivez. Je vous supplie d'envoyer cette lettre à Me. de la Valliere aux grandes Carmélites. Je suis pressée, & je ne puis vous en dire davantage, &c.

LETTRE XLII.

VOus faites deux articles du Peintre & de l'homme qui veut entrer aux nouveaux convertis : c'est pourtant un seul

(1) C'étoit un livre blanc dans lequel l'Abbé Gobelin l'avoit condamnée à écrire ses pensées pieuses & ses résolutions.

& même être. Il m'écrit qu'il a des affaires pour douze ou quinze jours, & qu'après les avoir finies, il viendra songer à se convertir.

Il y a déja bien long-temps que je demande un petit Bénéfice au Roi pour un fils de Me. de Montchevreuil qui a quinze ans, qui est tonsuré, qui étudie, & dont toutes les inclinations vont à l'état ecclésiastique. Cependant par une délicatesse de conscience, Me. de Montespan qui le sait, n'ose insister : & sur ce que je l'ai extrêmement pressée, elle m'a dit de vous consulter : je le fais donc, & vous supplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la Toussaint à St. Germain, où nous serons treize jours sans la Cour : j'espere que vous nous y viendrez faire quelques visites : il me tarde d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le temps s'approche. Cependant le néant de ce que je possede me montre le néant de ce que je puis espérer. Il est vrai que l'épreuve que le Médecin Anglois fait sur M. le Duc du Maine m'a mise dans d'étranges agitations, & que je ne me remets pas des frayeurs que je crois que l'on peut avoir avec raison pour la suite des remedes qu'il avale : mais je puis vous assurer avec vérité qu'aucun état ne peut

me rendre insensible à la continuation de votre amitié, & que j'ai vu avec beaucoup de joie que vous ne m'avez point oubliée, que vous vous souvenez de ce que je pense, & que vous y prenez intérêt : je vous dirai toujours là-dessus la même chose ; qui est la douleur où je suis de ne pas profiter de la bonté particuliere que vous avez pour moi : j'aurois eu lieu d'espérer que, jointe à la charité que vous avez pour tous, vous m'auriez menée loin dans le chemin où il est si important d'avancer, & dans lequel vous croyez bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avez vue tant de fois ; & vous verrez par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce pays-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie & tous ses malheurs par une mort chrétienne. Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avez pris de son ame. Oui, je ferai ce que vous m'ordonnez : je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée ; employez l'argent qui vous reste à ce que vous jugerez le plus agréable à Dieu.

MAINTENON.

vous voir; & il me semble que vous nous devez au moins une visite quand nous arrivons, & une quand nous partons : ne perdez pas cette bonne coutume, & venez de façon que vous arriviez de bonne heure, afin que j'aye le temps de causer avec vous. Je suis dans une assez grande langueur; je me repose souvent, & je suis peu dissipée en desseins & en visites; car me renfermant entre le Roi, Me. de Montespan & M. le Duc du Maine, j'ai du temps pour mon repos. Dieu connoît le fond de mon cœur; & j'espere qu'il rompra mes chaînes, si ma retraite est nécessaire pour mon salut : je vous supplie de le lui demander pour moi, & de croire que je vous aimerai & vous estimerai toujours.

LETTRE XLV.

JAmais je ne souhaiterai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais de vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaisanteries. Vous aimez la franchise, & je hais la dissimulation. Je vous conjure qu'il

ne sache plus de mes nouvelles par vous. Aujourd'hui je ne l'intéresse point. Et il a sur tout ce qui regarde la Cour, des vues, des sentiments, des connoissances qui ne ressemblent point aux miennes. Je suis très-bien avec Me. de Montespan, & je me sers de ces moments de cordialité, pour lui dire en toute douceur que je veux me retirer. Elle répond peu à ces propositions-là. A son retour, il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à sa gloire & à mon salut.

LETTRE XLVI.

VOus traitez trop sérieusement ce que je vous ai mandé. Je ne vous soupçonne point d'avoir révélé ma confession à l'Abbé Testu. Mais comme il est curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au-delà de ce que je voulois qu'il sût. Il m'est revenu qu'il avoit appris par vous le dessein formé que j'ai de sortir de la Cour. Je ne lui ai point dit. Il n'en savoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquiétez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurez toujours toute ma confiance. Je vous prie seule-

ment de ne pas vous laiſſer ſurprendre par l'Abbé, qui eſt intriguant, fin & adroit. Donnez cette lettre à Me. de Richelieu, & cette boîte à Me. de Coulanges. Voilà ce que vous m'avez ordonné de faire pour Me. de Saint-André, & un billet, qui, en Province, ne gâtera rien. J'eus hier une violente migraine. J'en ſuis encore abattue ; mais je n'en ſuis pas moins vivement votre très-humble ſervante.

J'ai donné la Chanoinie à M. du Pleſſis, dès que vous m'avez appris que je le pouvois en conſcience. Je lui ai fait une belle exhortation.

LETTRE XLVII.

Le premier Décembre 1677.

JE croyois depuis huit jours le mariage de mon frere tout-à-fait aſſuré ; mais je viens d'apprendre que M. Quelin a plus d'une propoſition à me faire, que je ſuis très-réſolue de ne pas accepter. Ainſi je ne ſais quel en ſera le ſuccès. J'ai de la peine à croire que l'affaire ſe rompe ; car je vois Mlle. de Floigny épriſe, & mon frere touché. Je voudrois avoir une

aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre Prince recevra très-agréablement les étrennes que vous lui destinez. Mettez-y peu d'argent; c'est en envoyer au Pérou. Priez Dieu pour moi, puisque vous ne pouvez faire autre chose.

D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLVIII.

1679.

JE vous remercie très-humblement; mais ma reconnoissance ne m'empêchera pas de vous gronder de m'avoir abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *Conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviez alors me rien marquer de meilleur, & que si j'en avois profité, je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la piété de Me. de Montespan. Le Pere Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre Duchesse (1) & moi nous continuons à le

---

(1) La Duchesse de Richelieu.

voir. Mettez le petit de Valzergues en pension. Je payerai pour lui. Rien ne lui manquera, tant que je vivrai. Autre affaire : j'ai un petit garçon de douze ou treize ans, d'assez bonne famille, ni bien ni mal fait, né avec les plus mauvaises inclinations, menteur, jureur, ivrogne & voleur. J'ai essayé de bien des châtiments : ils ont été aussi inutiles que la douceur. Cherchez quelque endroit où je puisse le mettre : j'avois pensé aux Capettes, & Me. de la Font, niece de Mlle. Scarron, s'en étoit informée à ma priere ; mais c'est un College ordinaire, & j'en voudrois un où il fût rigoureusement puni. Ecrivez-moi quand vous voulez venir ici, afin que vous ne fassiez pas de voyage inutile : car il n'est pas aisé de me voir. J'ai dit au Roi les intentions de Me. de Banetot. Il approuva sa conduite, & le dira dans l'occasion. Je sais tous vos maux, & c'est un des miens. Adieu, Monsieur ; j'ai grande envie de me sauver.

LETTRE XLIX.

Ce 20 Décembre 1679.

J'Ai chargé M. l'Aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune Gentilhomme de mes parents, qui est Huguenot, & que je voudrois faire Catholique. Je m'adresse à vous pour cela, & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans, & me paroît un assez mauvais Docteur. Il n'en est que plus opiniâtre, & je ne me rebute point. Venez Lundi ou Mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commission de Me. de Miramion. Je vous importune souvent; mais aussi pourquoi m'avez-vous inspiré tant d'estime & de confiance?

22 Décembre.

Celui qui vous rend ce billet est le jeune Gentilhomme que je voudrois convertir. Voilà six vingt pistoles pour M. de Valzergues. Je me chargerai de son fils. Pour vous je ferois bien autre chose! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

LETTRE L.

St. Germain, 8 *Janvier* 1680.

JE vous envoye le mémoire de mes aumônes réglées, afin que vous jugiez si elles sont bien appliquées. J'ai fait Mlle. de M..... Religieuse. J'en ai encore une dont je paye la pension, en attendant que son pere paye ses dettes. Quant à mes habits, je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Madame de Richelieu. J'ai une indifférence là-dessus qui m'ôte tout scrupule. J'ai été vêtue d'or quand j'ai passé mes journées en plaisirs avec le Roi & sa maîtresse. Je vais être à une Princesse : je serai toujours en robe noire : si j'étois hors de la Cour, je serois en tourriere ; & tous ces changements ne me font nulle peine : je fais trop de dépense, parce que je suis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer, malgré toute ma haine pour ce pays-ci, j'y suis attachée : c'est Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées sont maintenant réglées, & fort solitaires. Je prie Dieu un moment en me levant : je vais à deux Messes les jours d'o-

bligation, & à une les jours ouvriers. Je dis mon Office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant; & quand je m'éveille la nuit, je dis un *Laudate Dominum*, ou un *Gloria Patri.* Je pense souvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici, si je n'y fais pas mon salut. Du reste, je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations, qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée, qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de dissipation, une grande liberté dans mes pensées & mes jugements, & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état : ordonnez les remedes. Je ne puis vraisemblablement envisager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon salut. Contribuez-y, je vous en supplie. Et comme c'est le plus essentiel de tous les services, comptez aussi sur la plus entiere reconnoissance.

LETTRE LI.

Ce Dimanche 30 Janvier 1680.

VOici encore un Gentilhomme, mon parent, au même degré que M. de Murçay. Il veut faire son abjuration entre vos mains, & être instruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'esprit son éducation huguenote. Ne lui dites d'abord que le nécessaire sur l'invocation des Saints, les Indulgences, & sur les autres points qui le choquent si fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiegne? j'en serois ravie : car plus je pense à Dieu, plus je vois combien vous m'êtes nécessaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me console point de voir son mérite si peu reconnu. Je protégerai volontiers Mlle. de la Paillerie.

LETTRE LII.

St. Germain, ce 2 Juin 1682.

LE plaisir de voir à la Messe le Roi très-aimable & très-Chrétien, ne sauroit vous manquer quand vous viendrez ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre : plût à Dieu qu'il y en eût autant dans mon cœur, & que sans compter ce que je n'y connois pas, je n'y découvrisse par des replis qui peuvent gâter ce que je suis! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrez bientôt parler d'un nouvel établissement (1) fort utile à la pauvre Noblesse. Un Flamand (2) a donné le dessein d'une machine pour Marly, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un Directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne pût espérer de l'union de la Famille Royale ; mais

(1) L'Académie des Cadets de Terre & de Mer, instituée le 22 Juin.

(2) De Ville, Artiste Liégeois.

on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media nocte* son Confesseur, qui la conduit par un chemin plus propre pour une Carmélite que pour une Reine. Je sais qu'on trouve à redire au dernier bienfait que vous avez reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée, c'est la sensibilité que vous avez eue pour ce blâme, que je crois très-mal fondé. J'ai un dessein qui roule sur vous : M. du Maine en profiteroit : je voudrois un recueil de maximes sur les devoirs d'un Prince à l'égard de Dieu, de lui-même & des autres. Travaillez sur ce projet après que vous l'aurez débrouillé. Ne vous allarmez pas sur ma santé : on fait du bruit de peu de chose, parce que je suis sur le théâtre. J'ai eu des vapeurs ; & tout ce que j'ai souffert depuis quelque temps a un peu troublé ma santé. Faites-moi relier un *Nouveau Testament*, une *Imitation*, une *Introduction à la vie dévote*, votre livre *sur la Messe*, & les *Essais de Morale* : ce sera ma bibliothèque : je meurs d'envie de faire mon salut ; mais l'orgueil & la paresse me donnent bien de la peine. Mandez-moi comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude sur ma santé. Je me porte bien : je suis contente, & trop pour mon salut. Car je n'ai de peine que

celle que mon impatience me donne : on ne peut se sauver sans croix, & je n'en ai point : j'ai grand besoin de forces pour faire un bon usage de mon bonheur.

LETTRE LIII.

A Versailles, 6 Janvier 1683.

VOus m'avez écrit une lettre merveilleuse, & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un St. François, qui me prouve que vous avez différentes manieres d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit, où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présents, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses ? je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez. Vos présents ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivîtes sur Me. de Ménillet, je la lus au Roi. Il est plein d'estime pour vous, & il ne croiroit pas

aisément que vous demandiez une injustice. Me. de Montchevreuil m'a dit que vous avez la goutte : j'en suis affligée ; mais vous en ferez un bon usage ; & vous aurez le plaisir de souffrir. Je me porte bien ; & voilà comme tout est partagé bizarrement : ma santé est bonne, & je suis inutile au monde : vous lui êtes nécessaire, & vous êtes cloué sur un lit. Et cependant tout cela est bien dans l'ordre de la Providence. Je voulois vous donner encore quelques moments. Je finis : on me parle comme si je n'écrivois pas. Ma tête & mon style commencent à s'en ressentir.

LETTRE LIV.

A Versailles, ce 8 Mars 1684.

LE Roi a trouvé bon que les Dames de la Cour établissent une Charité à Versailles, pour y prendre le même soin des pauvres que dans les Paroisses de Paris. Madame la Duchesse de Richelieu en est la Supérieure : & vous n'en aurez pas plus mauvaise idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes sortes de nécessités. Nous nous trouvons déja chargées

gées d'un certain nombre de personnes qui excitent plus notre pitié qu'elles ne se prêtent à nos intentions. Ce sont des estropiées, hors d'état de gagner leur vie. Nous avons aussi de ces innocentes qui courent les rues, & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos Dames m'ont chargée de supplier M. le Procureur-Général de les placer à l'Hôpital : si j'allois quelquefois à Paris, j'aurois été l'en prier : il sait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir, & j'en connois si bien le prix, que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoye chez lui. Vous entendrez parler de moi : ne vous en allarmez point.

LETTRE LV.

A Chambord, 26 Septembre 1684.

JE vous avois prié d'aller à Noisy : je vous réitere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Me. de Brinon, elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander s'il est d'une nécessité absolue de faire un Noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette Communauté, je dis présentement qu'il en faut former une toute

nouvelle : car je sais bien que dans la suite les filles feront un an de probation, & deux même, si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps, doivent-elles faire leur Noviciat ? sous qui le feront-elles ? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie ? Instruisez-moi là-dessus : & si vous ne possédez pas ces matieres, consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courier qui ne lui apporte de grands sujets de joie, c'est-à-dire des nouvelles de conversions par milliers. Vous m'avez fait un grand présent en me donnant la Chanoinesse (Madame de la Maisonfort :) elle fait des merveilles. Pour Me. de Montchevreuil, quelque sujet qu'elle ait eu depuis peu de se réjouir, sa joie est plus mélancolique que la tristesse des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des Demoiselles. Ecrivez-moi : je suis bien-aise d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuses qui excitent à bien faire. Je suis plus occupée du salut des autres, que du mien propre.

LETTRE LVI.

Ce 1 Octobre.

OCcupez-vous, je vous prie, uniquement de cet établiſſement, puiſque Dieu & le Roi m'en ayant chargée, vous devez m'aider à m'en bien acquitter. Vous ne pouvez trop prêcher l'humilité à nos poſtulantes : je crains que Me. de Brinon ne leur ait inſpiré une certaine grandeur, & que le voiſinage de la Cour, une fondation Royale, les viſites du Roi, & même les miennes, ne leur donnent une idée de Chanoineſſes & de Dames importantes : ce qui s'oppoſeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre une orgueilleuſe dévotion & les miſeres & petiteſſes des Couvents. Je ne ſais encore de quel nom on les appellera : ſi vous avez vu les conſtitutions, Madame de Brinon les y appelle les Dames de Saint-Louis : ce qui ne peut être ; car le Roi ne ſe canoniſera pas lui-même : & c'eſt lui qui les nomme en les fondant : leurs habits ſeront noirs, ſans cheveux & ſans ajuſtements, & tels que Saint Paul les demande pour des veuves Chré-

tiennes. Le Noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Me. de Brinon ne donne pas assez de liberté à la conscience. Elle craint les Confesseurs : elle a raison : mais il ne faut pas réduire nos postulantes à un seul, qui ne leur dit jamais un mot. Elles en souffrent : elles n'osent s'en plaindre à elle ; mais elles sont plus libres avec moi. Toutes ces filles sont des enfants, qui de long-temps ne pourront gouverner. Quel dommage que la Chanoinesse n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le Noviciat ne se passât pas en spéculation, mais en pratique, & qu'on entre-mêlât judicieusement l'exercice des charges & la théorie, les retraites & les conférences, le silence & la priere, leur éducation monastique & des leçons sur l'éducation des enfants, qui est l'objet de cet institut.

LETTRE LVII.

Ce 13 Janvier 1686.

J'Ai reçu vos étrennes avec grande joie ; mais j'ai des reproches à vous faire de la maniere pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je

ne sais si les honneurs dont je suis environnée vous inspirent quelque chose de nouveau : mais pour moi je ne suis pas changée pour vous, & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis seize ans. Je ne puis désapprouver que vous ayez refusé (1) ce qu'on vous a offert : les Hospitalieres en étoient désolées. Conservez-vous, je vous prie, pour Noisy. Nous avons douze Novices, & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire ; il présentera une requête à M. l'Evêque de Chartres pour obtenir son consentement à l'établissement qu'il veut faire à St. Cyr : il joindra à sa requête les lettres-patentes qui feront voir ses intentions pour le spirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ses grands-Vicaires avec vous & avec le Pere de la Chaise, pour examiner les réglements : on disposera le temporel, pour que la translation se puisse faire à la St. Jean, suivant les intentions du Roi. Voilà, Monsieur, le plan de cet ouvrage, plan qui sera renversé, si vous êtes encore malade.

(1) Vraisemblablement quelque Dignité Ecclésiastique.

LETTRE LVIII.

Ce 17 Janvier 1686.

JE montrai hier votre Mémoire au Roi; il en voulut conférer avec le Pere de la Chaise : la maniere dont se doit faire l'élection de la Supérieure fut approuvée : mais on vint à parler sur les vœux, & le P. de la Chaise ne voulut jamais consentir à ce que l'Evêque n'en pût dispenser. J'avoue que je ne comprends point pourquoi il insiste là-dessus, puisque l'Evêque n'en veut point dispenser, & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me semble qu'une fondation si utile ne peut avoir trop de stabilité. Le Roi ne veut point que la Supérieure ait une bague : il trouve que la croix suffit. Le Roi vous donne une pension de deux mille livres : je crois que vous n'aviez pas besoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos Constitutions avec Mrs. Racine & Boileau ; mais n'allez pas non plus, pour la pureté du langage, gâter les expressions & les pensées de Me. de Brinon : vous savez que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a

toujours mille fautes contre la Grammaire : mais, avec votre permission, un agrément qui est rare dans les écrits des hommes.

Me. de Brinon & moi ne convenons point sur la disposition des charges. Elle veut que les Dames ne fassent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de Sœurs Converses. Que l'on ne fasse rien sans l'avis des six Professes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma considération ! Elles refuseroient ma sœur, que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez-les de la nécessité du secret : car si elles se disent ce qu'elles ont fait, tôt ou tard l'union sera troublée : qu'elles connoissent bien l'usage & la liberté des feves blanches & noires ! Vous ne leur parlez pas assez en particulier.

LETTRE LIX.

Ce Mercredi au soir, 1686.

SI ce qu'on veut changer aux constitutions est considérable, & plus que ce que ces Messieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Me. de Brinon. On m'a dit que vous aviez perdu un procès,

& que vous étiez accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne vous cause bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parents, & vivre avec votre bénéfice & de votre pension? S'il vous faut d'autres secours, je vous les procurerai; vous n'auriez plus qu'à servir Dieu, & vous viendriez demeurer à St. Cyr : il seroit avantageux pour mon salut de vous y voir. On ne peut trop aimer, considérer, respecter Me. de Brinon; mais il faut se défier de ses premieres vues : elle en revient avec la douceur d'un mouton; mais il faut veiller sur elle, pour lui épargner des actes d'humilité.

LETTRE LX. (1)

Vendredi, 27 *Juillet* 1686.

LA transmigration à St. Cyr commencera Lundi; en attendant que je reçoive vos instructions, profitez des mien-

(1) Cette Lettre est si belle, qu'on l'a regardée comme apocriphe. On n'a pu croire qu'une femme à la Cour ait écrit ainsi. Je la donne telle qu'elle est dans l'original.

nes. Et vous aussi, vous me rendez ma faveur embarrassante jusques dans le Confessionnal! Je croyois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiez aux Filles-Bleues. Vous connoissez ma sincérité : je ne fais de compliments, ni ne les aime : je vous conjure donc de vous défaire du style que vous avez avec moi, qui ne m'est point agréable, & qui peut m'être nuisible. Je ne suis point plus grande Dame que j'étois à la rue des Tournelles, où vous me disiez fort bien mes vérités. Si la faveur où je suis met tout le monde à mes pieds, elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conscience, & à qui je demande très-instamment de me conduire sans nul égard dans le chemin le plus sûr. Ce n'est point à vous à m'inspirer l'orgueil, à vous qui devez le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité, si je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être soumise qu'à vous, ne voyant dans tout ce qui m'approche que respects, adulations & complaisances? Parlez-moi, écrivez-moi sans tour, sans cérémonie, sans insinuation, & sur-tout, je vous prie, sans respect. Ne craignez ni de m'offenser, ni de m'importuner. Je veux faire mon salut : je vous en charge : ne me parlez jamais des obligations que vous m'a-

vez : regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables sentiments.

LETTRE LXI.

Ce 20 Janvier 1687.

JE vous envoye vingt louis pour vos *Trente-trois* (1). Qu'ils prient pour moi ! Nous allons à Marly. J'y serai plus occupée de Dieu que des plaisirs. Tout va bien à St. Cyr. Je suis plus heureuse que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot sollicite-t-il bien pour vous ? Je vous remercie de vos vœux. Je ne souhaite point un grand nombre d'années ; mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fussent saintement employées. Vous y pouvez contribuer par vos conseils. J'appris hier que vous aviez perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi, & ce que vous tirez de votre Abbaye ne suffisent-ils pas pour vivre ? J'en

---

(1) College où l'Abbé Gobelin s'étoit retiré.

ai vecu ſept ou huit ans avec trois perſonnes pour me ſervir. Vous avez de plus ſix mois à paſſer à St. Cyr, où vous ne dépenſez rien. Croyez-vous ſurvivre au Roi, à moi, à St. Cyr? Et le moindre des trois ne ſuffit-il pas pour avoir ſoin de votre vieilleſſe? Défaites-vous de ces procès, qui abregent vos jours. Conſacrez-vous totalement à cette maiſon. Penſez-y. Je vous parlerois moins librement, ſi je vous eſtimois moins.

LETTRE LXII.

Ce 20 Octobre 1687.

SAint-Cyr eſt bien éprouvé dans la perſonne de ſes Supérieurs: le Roi a contre lui toute l'Europe: je ſuis dans l'affliction: Me. de Brinon eſt dans le trouble, & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'Epître & de l'Evangile. Vous pouviez vous étendre un peu plus ſur la morale, & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail, fait ſur toute l'Ecriture Sainte, nous ſeroit très-utile.

L'état où nous avons vu Me. de Brinon me fait trembler. La maiſon n'eſt fon-

dée ni pour elle, ni pour vous, ni pour moi. Mettons-la en état de se passer de nous. Je suis bien satisfaite des principales Dames. Leur Gouvernement ne cessera pas sitôt, & Me. de Brinon sera long-temps à se remettre. Je ne me lasse point des peines que St. Cyr me donne. Je n'y vais plus, parce que Me. de Brinon & moi sommes embarrassées de nous voir : une entrevue ne seroit bonne à rien. Voulez-vous une Cure ? Le Roi m'a chargée de vous le demander. M. l'Archevêque vous propose souvent : il n'en fait pas plus mal sa cour. Il faudroit que vous vous éloignassiez de St. Cyr & de moi : & St. Cyr & moi nous ne pouvons nous passer de vous.

LETTRE LXIII.

Ce 10 Octobre 1688.

VOus êtes fort le maître d'aller à St. Cyr ou de n'y pas aller : je ne conçois pas que je ne puisse vous mettre en liberté là-dessus. Vous savez bien que les Supérieurs ne sont pas long-temps dans les maisons qu'ils gouvernent : & vous savez bien aussi qu'on est enchanté dans

celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout-dit. C'est à vous à vous déterminer. Me. de Brinon me paroît bien chagrine dans ses lettres. Il faudra songer à remédier à tout ce qui la blesse. Nos Dames sont un peu tourmentées entre elle & moi, & ne peuvent être gouvernées par deux personnes qui pensent si différemment! Dieu m'est témoin que je ne veux que le bien, & que je donnerois de mon sang pour que Me. de Brinon gouvernât St. Cyr avec régularité! Je souffre quelque peine d'en être si loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des autres. Je suis incommodée d'un rhumatisme, qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout-à-fait. Il faut se soumettre à la Providence, & je m'y soumets.

LETTRE LXIV.

A St. Cyr, ce 7 Décembre 1688.

VOus ne sauriez croire combien une exclamation déplacée est une chose plaisante. J'ai pensé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de

tout ce qui s'eſt paſſé (1)! C'eſt après de tels coups d'autorité que je ſuis redoutable. Je vous défie à préſent de céſſer de me craindre. Hé! venez tout voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un fantôme de la choſe la plus ſimple. Tout eſt ici auſſi-bien que ſi Me. de Brinon n'y avoit jamais été. M. le Chancelier m'a fait part de quelques aumônes, & m'a recommandé les Hoſpitalieres de la Place Royale : jugez s'il m'a trouvé prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoye. Adieu : je ſuis très-contente de St. Cyr, & très-mécontente de moi. Nos Dames me laiſſent toujours bien loin derriere elles. Leur ferveur ne ſera pas paſſagere : & moi, je mene une vie inutile, & peut-être pis qu'inutile.

LETTRE LXV.

A St. Cyr, ce 14 Février 1689.

TOutes nos Dames ſont dans de très-bonnes diſpoſitions. Madame la Supérieure en eſt contente. Et il me ſemble

---

(1) De la ſortie de Madame de Brinon de St. Cyr.

que Dieu est connu & servi dans cette Maison. La représentation d'Esther m'empêche de les voir aussi souvent que je voudrois. Je n'en puis plus soutenir la fatigue, & j'ai résolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos Actrices sont malades ; & elles ne joueront plus que pour nous en particulier, ou pour le Roi, s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce Carême des Dames de St. Louis. Vous en conduisez d'autres qui ont plus besoin qu'elles de votre secours. Les nouvelles de la Cour sont que le Roi d'Angleterre est dépouillé de la Royauté à la pluralité des voix, que le Trône est déclaré vacant, & qu'on attend la Princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tirconnel soutient l'Irlande, & demande des munitions & des armes. On lui en envoye. Dieu veuille protéger la Religion, & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zele ! Je vous conjure de ne me point craindre, de ne pas chercher à me plaire, de ne point entrer dans mes sentiments par complaisance, mais de consulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'esprit, pour savoir si ce n'est pas une maxime trop sévere & dangereuse par sa sévérité, que de dire qu'il

tant plus édifié, qu'on est persuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exempter (1); ce qui fait qu'elle n'est pas regardée comme l'effet d'une tendresse molle & purement naturelle, mais comme le sentiment d'une ame toute pleine de courage & de raison,

Plût au Ciel que je fusse digne de mêler mes larmes avec celles que vous versez, & de joindre mes chétives prieres aux voeux que vous portez aux pieds des Autels pour la conservation du premier & du plus grand Roi de la terre.

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu! dans la maniere dont il vous plait de faire souffrir vos élus! Vous ne les affligez pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies, ni par quelques persécutions de ceux qui les haïssent. Vous les sanctifiez par eux-mêmes; & vous faites de leur joie & de leur amour la cause de leur désolation & de leurs peines.

C'est ce qui m'oblige de vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'Ecriture-sainte, qu'il vous convienne mieux de

(1) En suivant le Roi en Flandre, ou en le retenant à Versailles.

lui adresser que cette parole de Job : *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentez est extraordinaire & admirable.*

En effet, qu'est-ce que cette absence que vous pleurez, sinon la plus haute entreprise & la plus glorieuse expédition que jamais Monarque ait formée, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir seulement le Prince d'Orange, le Marquis de Brandebourg, le Duc de Baviere, mais jusqu'au Roi d'Espagne & à l'Empereur? Le Soleil a-t-il jamais vu quelque chose de plus fier & de plus hardi que ce siege de Mons, tandis que tant de puissants ennemis assemblés à la Haye conspirent par une vaine jalousie contre une domination, qui, par une modération vraiment Chrétienne, ne tend qu'à leur paix & à leur repos? Enfin, qu'est-ce, pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable présentée aux Flamands, pour se tirer du naufrage qu'ils sont prêts de faire? Et quel ravissement ne seroit-ce point pour nous de voir revenir Louis-le-Grand, non-seulement Roi de France & de Navarre, mais encore Duc de Brabant & Comte de Flandres?

Que cette pensée, qui n'est point une hyperbole de Poëte, mais le jugement des politiques les plus sensés, adoucisse

donc votre juste chagrin ! qu'elle ranime votre exercice de piété ; qu'elle dissipe les craintes que vous pouvez avoir pour la sacrée personne d'un Prince, qui ne porte pas avec lui César & sa fortune, mais la justice de ses armes & les puissants intérêts de la Religion Catholique, que le Tout-puissant conduit lui-même, & qui considere moins dans le péril sa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions, Madame; priez, jeûnez : c'est ainsi qu'en pareilles occasions en ont usé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Castille : & c'est tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la Providence, & en quoi tâchera de vous suivre & de vous imiter, Madame, votre très-humble, &c. (1)

---

(1) On n'a pu trouver d'autres Lettres de l'Abbé Gobelin. Il est vraisemblable que Me. de Maintenon les brûla, de peur qu'on ne découvrît son état dans la maniere pleine de respect dont ce Directeur la traitoit, & dans les conseils qu'il lui donnoit sur sa conduite à l'égard du Roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit été la femme de Louis XIV, avec autant de soin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit si elle ne l'eût pas été.

LETTRE LXVIII.

De Me. de Maintenon à l'Abbé Gobelin.

A St. Cyr, ce 5 Avril 1691.

VOus m'avez écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugez bien de mes sentiments. Je voudrois faire un meilleur usage de ma solitude : je la voudrois plus grande. Ma santé est assez mauvaise : ce n'est pourtant qu'une langueur causée par l'absence du Roi. Vous plaiderez donc éternellement ! & il faut renoncer à l'espérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis, Monsieur, cesser d'admirer la bonté de Dieu sur notre maison, qu'il a si bien accoutumée à se passer de Me. de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit, pendant que nous avons encore un reste de vie pour la soutenir. Je vous ai dit cent fois que vous êtes le maître d'y venir ou de n'y pas venir : si ces protestations de la part d'une personne, dont vous connoissez le fond du cœur, ne vous rassurent point, convenez que vous avez l'esprit inquiet & méfiant. On n'a point songé aux Présidents à Mortier. On

garde ces reſſources-là pour les temps où l'on a un extrême beſoin d'argent. Le Roi eſt en bonne ſanté. Mon Duc du Maine fait des merveilles en bravoure & en bon ſens. J'aurois voulu de tout mon cœur cacher le préſent que j'ai reçu de Rome. Car je ſuis ſi glorifiée en ce monde pour quelques bonnes intentions que je tiens de Dieu, que j'ai ſujet de craindre d'être humiliée & confondue dans l'autre.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON

A MADAME LA COMTESSE DE ST. GERAN.

LETTRE PREMIERE. (1)

LEs choses commencent à prendre un tour fort agréable. Vous voulez savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : on croit que je le dois à Me. de Montespan ; je le dois à mon petit Prince. Le Roi jouant avec lui, & content de la maniere dont il répondoit à ses questions, lui dit qu'il étoit bien raisonnable : » Il faut bien que je le sois, » répondit l'enfant, j'ai une Dame auprès

(1) On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui se trouve dans les précédentes ou ailleurs, pour éviter les redites,

» de moi qui est la raison même. " Allez » lui dire, reprit le Roi, que vous lui » donnerez ce soir cent mille francs pour » vos dragées ". La mere me brouille avec le Roi : son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation : je ne m'accoutume point à cette vie, moi qui me croyois capable de m'habituer à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, & combien de chagrins elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prieres : un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, & ne voyent pas que je ne puis rien, même pour mes parents. On ne m'accordera point le Régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert : je lui ai représenté la justice de ce que vous prétendez. Il a fait mille difficultés, & m'a dit que le Roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai Me. de Montespan ; mais il faut un moment favorable : & qui sait s'il se présentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, & il parlera au Roi. Je compte beaucoup sur lui.

LETTRE

LETTRE II.

Ce que vous me demandez n'eſt plus un myſtere qu'en Province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Madame de Noailles. La belle Madame s'eſt plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui a refuſé l'abſolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner ſans ſavoir ce que M. de Montauzier, dont il reſpecte la probité, & M. Boſſuet, dont il eſtime la doctrine, en penſoient. M. Boſſuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait ſon devoir : M. le Duc de Montauzier a parlé plus fortement : M. Boſſuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir ſi à propos la gloire & la Religion, que le Roi à qui il ne faut dire que la vérité, s'eſt levé fort ému, & ſerrant la main au Duc, lui a dit : » Je vous promets de ne la plus revoir ». Juſqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que ſa maîtreſſe eſt dans des rages inexprimables : elle n'a vu perſonne depuis deux jours : elle écrit du matin au ſoir, en ſe couchant elle déchire tout ; ſon état me fait pitié : perſonne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beau-

coup de gens. La Reine envoya hier savoir des nouvelles de sa santé. » Vous » voyez, répondit-elle au Gentilhomme: » remerciez bien Sa Majesté, & dites-lui » que quoiqu'aux portes de la mort, je » ne me porte encore que trop bien ». Toute la Cour est chez Me. de Montauzier; nous verrons si le Roi partira pour la Flandre sans lui dire adieu : on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

LETTRE III.

MAdame de Durfort ne vous a pas dit la millieme partie des sentiments que j'ai pour vous. Croyez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avez données des vôtres dans un temps où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Me. de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde, dans un pays, où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile

de me flatter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables : le fond n'en vaut rien. Elle n'est bonne que par boutades, & sa vertu même est un caprice. Pas deux jours de suite de même humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissements qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me consument. Nous sommes bien aujourd'hui ; qui sait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe, que beaucoup de bonheur sans consistance. J'ai beau renoncer à tous mes goûts, à tous mes sentiments, on m'accuse de choses horribles. On fera la Saint-Hubert à Villers-Cotterets : on m'a donné quatre cents louis pour des habits. Tout ce que la Bretigny m'a envoyé est du meilleur goût. Mais qu'est-ce que toutes ces vanités, tous ces plaisirs, pour qui est dégoûtée du monde & de ses œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame, de servir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue disgrace de M. de Lauzun, me haïssent plus qu'ils ne me connoissent. Si mes conseils avoient été écoutés, il seroit encore en faveur, parce qu'il ne se seroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me consulte qu'après avoir pris son parti : on

veut que j'approuve, & non que je dife mon avis. Mon crédit n'eſt que de bienſéance & de politique. On ne ſe ſert de moi que pour mieux régner. Vous êtes bienheureuſe, Madame. Rien ne manqueroit à votre bonheur, ſi quinze jours paſſés à ma place pouvoient vous inſtruire de ſon prix. Rien n'eſt comparable à ce que je ſouffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins ſenſible. L'Evêque de Senlis m'a dit des choſes très-conſolantes. Vous lui direz, je vous prie, combien j'ai de vénération pour ſa perſonne.

LETTRE IV (1)

J'Ai eu tant d'affaires que je n'ai pu vous remercier plutôt de la lettre que vous m'avez écrite, ni vous gronder de ne me pas écrire plus ſouvent. Je ne ſais ſi vous connoiſſez tout le mérite de ce que vous écrivez ; mais pour moi je n'ai encore rien vu de ſi beau. Donnez-moi donc, ſi vous m'aimez, quelques heures par jour,

(1) L'original eſt dans le cabinet de M. de Courtenvaux.

comme si vous étiez encore à Lyon. Mandez-moi tout ce qu'on dit, tout ce que vous pensez. Quel plaisir de se croire enfermée par les raisons que vous dites! est-il possible que Mr. & Me. de la Fayette ne s'en payent pas, & qu'ils ayent de la peine à croire que j'aye supplanté mon amie? Combien se fera-t-on mettre de sang-sues, quand on saura ce qu'a fait mon esprit? Vous m'avouerez, Madame que cette petite aventure acheve admirablement toutes les autres, & qu'après cela il n'y a plus qu'à aller à la Trappe pour finir glorieusement une si belle vie. L'Abbé Testu m'y croit déja. Mais dites-lui, s'il vous plaît, qu'il se contente de m'écrire de très-froids billets, & qu'il vous laisse me faire des gazettes de tout ce qui vous viendra à la tête. Je suis en très-bonne santé, enfermée dans une assez belle maison, un jardin très-spacieux, ne voyant que les gens qui me servent, toute ravie, toute extasiée dans la contemplation de ma derniere aventure. Je vois tous les soirs votre gros cousin (1), qui me dit quelque chose de son Maître, & puis il s'en va : car je ne voudrois pas cau-

(1) Apparemment M. de Louvois.

ser long-temps avec lui. Ce Maître vient quelquefois chez moi, malgré moi, & s'en retourne désespéré, sans être rebuté. Vous croyez bien qu'à son retour chez lui il trouve à qui parler. Pour moi je demeure tranquille par la vérité de mon procédé. Voilà, Madame, une légere peinture de ma vie. J'ai bien voulu vous la donner; mais que cela n'aille pas plus loin, s'il vous plaît. Ecrivez, mon enfant, écrivez souvent & très-amplement même quand je ne vous ferai pas de réponse. Il y a des temps où je ne le pourrai; mais il n'y en a point où je ne desire le pouvoir.

LETTRE V.

A Versailles, Lundi 1676.

JE vous l'avois bien dit, Madame, que M. de C... joueroit dans toute cette affaire un personnage de dupe! Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a pas celui de la Cour. Avec tout son zele, il a précisément fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir; & il les a raccommodés. C'est une chose inutile, Madame, que tous ces projets: il n'y a

que le Pere de la Chaiſe qui puiſſe les faire réuſſir : il a déploré vingt fois avec moi les égarements du Roi ; mais pourquoi ne lui interdit-il pas abſolument l'uſage des Sacrements ? Il ſe contente d'une demi-converſion. Vous voyez bien qu'il y a du vrai dans les petites lettres. Le Pere de la Chaiſe eſt un honnête homme ; mais l'air de la Cour gâte la vertu la plus pure, & adoucit la plus ſévere. Je vous envoye deux exemplaires des vers qui ſeront au bas du portrait du Prince ; ils ſont pourtant de Boileau. J'ai dans la tête que Racine & Coulanges même auroient mieux fait.

LETTRE VI.

1679.

LA belle Ducheſſe eſt inconſolable ; & je le ſuis de ce qu'elle croit que Me. de Monteſpan a agi par mes conſeils : je vous prie de la déſabuſer : perſonne ne l'aime plus que moi : Me. du Freſnoy pourroit lui dire d'où part ce changement, & lui apprendre à ſe défier de ſes amies. Me. de Monteſpan ſe plaint de ſes dernieres couches : elle dit que cette fille lui

a fait perdre le cœur du Roi : elle s'en prend à moi, comme si je ne lui avois pas conseillé souvent de ne plus accoucher. Elle se reproche de n'avoir pas suivi le Roi en Flandre, comme si la chose avoit été possible. Elle jure que désormais il ne fera plus de campagne ; mais vous savez qu'il est encore plus à la gloire qu'à l'amour. Je plains Mé. de Montespan, en même-temps que je la blâme : que seroit-ce, si elle savoit tous ses malheurs ? Elle est bien éloignée de croire le Roi infidele : elle ne l'accuse que de froideur. On n'ose lui apprendre cette nouvelle passion : ce n'est plus un secret que pour elle.

LETTRE VII.

Le 1 Avril 1679.

LA paix est signée : Me. de Montespan dit très-sérieusement que si elle tenoit M. le Prince d'Orange, elle l'étrangleroit de ses mains. Elle m'accuse d'aimer le Roi ; je m'en suis moquée ; & je lui ai dit, qu'il ne lui conviendroit pas de me reprocher une faute dont elle m'auroit donné l'exemple. Mais, a-t-elle repliqué, ne vous met-

tez pas en tête qu'il aime une perſonne.... Elle n'a pas fini ; & c'eſt la premiere fois que je l'ai vue ſe modérer dans ſes tranſports. Elle m'a dit que ma faveur ne dureroit qu'autant que la ſienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge, on ne pouvoit faire ombrage à un eſprit bien fait ; que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de ſuite, démentoit tous ſes ſoupçons ; que j'avois ſi peu ſongé au deſſein qu'elle me prêtoit, que je l'avois ſouvent priée de m'obtenir la permiſſion de me retirer : que je ne ſouffrirois plus déſormais ſes hauteurs : que ſes inégalités abrégeoient mes jours par les chagrins qu'elles me cauſoient. » Et » qui vous retient ici ? m'a-t-elle dit ". » La volonté du Roi, lui ai-je répon» du, mon devoir, ma reconnoiſſan» ce, & l'intérêt de mes proches ". Cette converſation n'a pas été pouſſée plus loin : je me ſuis retirée ; & me voici ſeule à gémir ſur mes peines, & à m'en conſoler avec vous. Me. du Freſnoy ſe venge ſur moi de la diminution de ſon crédit. Rongée de ſoucis, je ſuis obligée de paroître gaie & contente : il faut que je dévore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je du moins pleurer en liberté ?

LETTRE VIII.

Ce 19 Avril 1679.

LE Prince de Marsillac sort de chez moi. C'est une chose inconcevable que l'empressement de cet homme à me rendre service. Je ne sais quel dessein ces artifices couvrent. Je reçois aussi froidement le pere que le fils. On leur impute des choses horribles, à l'un des conseils, & à l'autre des démarches. Le Roi a passé deux heures dans mon cabinet : c'est l'homme le plus aimable de son Royaume. Je lui ai parlé du Pere Bourdaloue : il m'a écoutée avec attention. Peut-être n'est-il pas aussi éloigné de penser à son salut que sa Cour le croit : il a de bons sentiments, & des retours fréquents vers Dieu. Il seroit bien triste que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.

LETTRE IX.

4 Mai.

Le Roi eut hier une conversation fort vive avec Me. de Montespan : j'étois présente. Diane en fut le sujet. J'admirai la patience du Roi, & l'emportement de cette glorieuse. Tout finit par ces mots terribles : *Je vous l'ai déja dit, Madame, je ne veux pas être gêné.* Me. de Montespan me demande mes conseils : je lui parle de Dieu, & elle me croit d'intelligence avec le Roi. Elle s'emporte contre la pauvre fille, contre le P. de la Chaise, contre M. de Noailles : elle exagere les dépenses, elle invente des calomnies : elle passe des heures entieres avec M. de Louvois & avec Me. de Thianges : elle déplore le sort des Princes. L'habitude lui a attaché le Roi. Je crains qu'il n'y revienne par pitié.

LETTRE X.

Le 24 Mai 1679.

CHaque jour de nouveaux embarras. Le Roi fuit avec trop d'affectation Me. de Montespan : elle s'est retirée à Clagny : toute la Cour croit qu'ils sont brouillés sans retour. Le Roi avoue qu'il l'aime encore, & plus qu'il ne voudroit. Le Duc du Maine l'attache à sa mere : il ne peut le voir sans s'attendrir. Me. de Soubise est trop belle au gré de Mademoiselle, & trop vertueuse au gré de Monsieur. Me. du Fresnoy est délaissée. Elle a recours a moi, comme si je disposois de l'estime & de l'amitié du public. Nous nous sommes embrassées : je lui rendrai service, quoique sûre de son ingratitude. Mon plus grand plaisir est de mettre à l'épreuve la reconnoissance de mes ennemis. Les entretiens fréquents dont le Roi m'honore me donnent souvent occasion d'exercer ce sentiment. Votre fils est très-joli. Conservez votre santé : c'est le premier des biens après la vertu.

LETTRE XI.

Ce 14 Juin 1679.

Nous sommes nés pour souffrir : chaque jour de ma vie est marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Me. de Montespan veut absolument que je cherche à être sa maîtresse. » Mais, lui ai-je dit, il en a » donc trois ! Oui, m'a-t-elle répondu, » moi de nom, cette fille de fait, & vous » du cœur ". Je lui ai représenté en toute douceur, qu'elle écoutoit trop ses ressentiments : elle m'a répondu qu'elle connoissoit mes artifices, & qu'elle n'étoit malheureuse que pour n'avoir pas écouté ses ressentiments. Elle m'a reproché ses bienfaits, ses présents, ceux du Roi, & m'a dit qu'elle m'avoit nourrie, & que je l'étouffois : vous savez ce qui en est. C'est une chose étrange, que nous ne puissions vivre ensemble, & que nous ne puissions nous séparer : je l'aime, & ne puis me persuader qu'elle me haïsse. Je ne vis pas, je meurs à chaque instant.

LETTRE XII.

2 *Août.*

LEs jalousies ont cessé : la paix est faite : il étoit bien temps que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à sa Cour. Me. de Montespan est plus brillante, & plus adorée que jamais : elle me flatte, me confie tous ses desseins, me consulte, & m'écoute. Le mariage du Roi d'Espagne avec Mademoiselle est arrêté : voilà une belle alliance. On prépare des fêtes, & de toutes ces vanités auxquelles je suis depuis long-temps insensible & assujettie. La maladie de l'Abbé Gobelin m'a allarmée : priez-le de se conserver : nous perdrions un ami bien solide. Mademoiselle embellit : c'est le mariage. Le Roi lui a dit les choses les plus gracieuses : elle m'en a remercié comme si j'y avois quelque part.

LETTRE XIII.

28 *Octobre.*

JE vous remercie de la belle robe que vous m'avez envoyée : vous ne pouviez en choisir qui fût plus de mon goût : je la mettrai Dimanche à votre honneur & gloire. Le Prince est l'idole du Roi : plus sa tendresse pour le fils augmente, plus il semble que son amour pour la mere diminue : ce n'est plus que comme un premier goût. Vous savez qu'il est homme d'habitude. Le Roi est plein de bons sentiments : il lit quelquefois l'Ecriture-Sainte ; & il trouve que c'est le plus beau de tous les livres. Il avoue ses foiblesses : il reconnoît ses fautes : il faut attendre que la grace agisse. Il pense sérieusement à la conversion des hérétiques ; & dans peu on y travaillera tout de bon.

LETTRE XIV.

Versailles, 24 Août 1681.

LE Roi commence à penser sérieusement à son salut, & à celui de ses sujets : si Dieu nous le conserve, il n'y aura plus qu'une Religion dans son Royaume. C'est le sentiment de M. de Louvois ; & je le crois là-dessus plus volontiers que M. Colbert, qui ne pense qu'à ses finances, & presque jamais à la Religion. La petite fille a beaucoup pleuré : c'est une chose inconcevable que les chimeres que ces gens-là mettent dans l'esprit des enfants : mais elle a trouvé la Messe du Roi si belle, qu'elle m'a promis de se faire Catholique, pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la Messe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; mais je gémis de ce que les autres conversions ne seront pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. de Bossuet, à laquelle personne ne résiste. Dieu veuille qu'à son retour il soit plus traitable & plus docile ! Il me semble qu'il ne manque à mon bonheur que la conversion de ma famille. M. de Ruvigny veut

que je ſois encore Calviniſte dans le fond du cœur : il eſt auſſi entêté de ſa Religion, qu'un Miniſtre.

LETTRE XV.

Ce 7 Août 1682.

ON eſt ici dans la plus grande joie. Le Roi a fait un fort beau préſent à Me. la Dauphine : il a eu un moment entre ſes bras le petit Prince (1) : il a félicité Monſeigneur comme un ami : il en a donné les premieres nouvelles à la Reine : enfin, tout le monde dit qu'il eſt adorable. Me. de Monteſpan ſeche de notre joie : elle meurt de jalouſie : tout lui déplait, tout l'importune, & elle prétend que les couches des autres lui ſont auſſi funeſtes que les ſiennes : elle en veut ſurtout au Pere de la Chaiſe, qui ne fait que ſon devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une ſincere amitié. Les uns diſent que je me veux mettre à ſa place, & ne connoiſſent ni mon éloignement

(1) Le Duc de Bourgogne, né le 6 Aout.

pour ces ſortes de commerces, ni l'éloignement que je voudrois en inſpirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conſpire avec elle : quelques-uns croyent que je veux la ramener à Dieu : je le ſouhaiterois bien, mais je ne l'eſpere pas. Il y a un cœur mieux fait, ſur lequel j'aurois de plus grandes eſpérances. Adieu, Madame. Ne dites rien de tout ceci : on en devine aſſez, & on en dit toujours trop.

LETTRE XVI.

A Maintenon, 1 Novembre 1682.

LA Famille Royale vit dans une union tout-à-fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine : le don qu'elle m'a fait de ſon portrait eſt tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je ſuis à la Cour : c'eſt dans mon eſprit une diſtinction infinie : Me. de Monteſpan n'a jamais rien eu de ſemblable. Je paſſerai encore quinze jours ici : cette ſolitude me délaſſe des fatigues de la Cour : je n'y vois perſonne, & je jouis ſeule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés. Vous ne m'appre-

nez rien de nouveau. Le temps éclaircira toutes choses. Je vous prie de ne me point défendre : cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Me. de Miramion a un zele indiscret : on sert mieux ses amies de sang-froid. Je mene une vie tissue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde ; & je n'ai pas de plus grand plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude. J'envie bien le sort de mon Fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne se laisse pas aller à son indolence : avec trois cents mille livres de rente, il ne seroit pas plus heureux : son malheur est dans son sang.

LETTRE XVII.

A Fontainebleau, le 10 *Septembre* 1683.

Le Roi se porte bien, & ne sent plus qu'une légere douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé, & bien des gens se sont réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit : & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses em-

plois, & n'en a obtenu aucun; il a de l'esprit, mais peu de conduite: ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs. Il a si fort exagéré les qualités & les services de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la Sur-Intendance des bâtiments, mais seulement deux minutes : & M. de Louvois l'a eue sans la demander. Je fonde de grandes espérances sur M. Pelletier, & je vois avec un extrême plaisir, que la Cour est contente de ce choix : le Roi l'estime. Me. de Rochefort sauve du moins les apparences : on m'attribue sa conversion : & moi je ne puis souffrir qu'on m'attribue l'hypocrisie de personne : Me. la Dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous sommes ici tranquilles. Me. de Montespan s'est jettée dans la plus grande dévotion : il est bien temps qu'elle nous édifie. Je ne songe plus à me retirer.

LETTRE XVIII.

Ce 13 Novembre.

QUe dites-vous du Maréchal de Humieres? Le Roi en eſt enchanté: la reddition de Dixmude met le comble à ſa joie: on comptoit ici ſur une plus longue défenſe. Me. de Monteſpan paroît inſenſible à toutes ces nouvelles, & uniquement occupée de ſon ſalut: nous ne nous voyons point en particulier: & cela eſt mieux pour l'une & pour l'autre. Je ſais qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de le gouverner, & je ſais auſſi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponſe du Roi: c'eſt l'homme de ſa Cour qui a le plus de ſens, & qui donne le moins dans ces pieges. On n'auroit jamais oſé eſpérer que toutes ces converſions fuſſent ſi aiſées. M. Pelliſſon fait des prodiges: M. Boſſuet eſt plus ſavant; mais lui, il eſt perſuaſif. Dites, je vous prie, à ma belle-ſœur, qu'elle me donnera dix années de vie, ſi elle veut ſe défaire de ſes humeurs: dites-lui que ſi elle m'aime, elle ſupportera plus patiemment celles de ſon mari: dites-lui

encore que si elle aime l'enfant qu'elle porte en son sein, elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez-lui Me. la Dauphine; c'est quelque chose d'admirable que sa tranquillité & ses précautions dans sa grossesse.

LETTRE XIX.

Ce 20 Décembre 1683.

UN Dauphin, un Duc de Bourgogne, un Duc d'Anjou, voilà qui est bien consolant. Le Roi s'est abandonné à toutes les tendresses de pere & de grand-pere. La Religion n'éteint pas ses sentiments. Me. la Dauphine a peu souffert : cela est regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin, que j'étois encore à ma toilette : vous voyez bien que je rajeunis : & mon petit Prince me l'a dit fort agréablement. Votre Abbé de Fénelon est fort bien venu ici ; tout le monde ne lui rend pourtant pas justice : on le craint ; & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne se console point : l'ambition le dévore : le Roi est bien heureux d'avoir des Minis-

tres prêts à se sacrifier par dépit au bien de son service. Chacun songe à ses affaires, & moi à mon salut. On est fort content du Pere de la Chaise : il inspire au Roi de grandes choses. Bientôt tous ses sujets serviront Dieu en esprit & en vérité. Vous savez mon dessein d'élever avec la petite de Murçai quelques Demoiselles, de parents Huguenots & pauvres : ce sera une bonne œuvre. Le Roi a donné un bénéfice à l'Abbé Gobelin.

LETTRE XX.

Ce 14 Juin 1684.

NOus attendons ici des nouvelles du Roi, & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre; on craint pourtant, & la raison ne guérit pas de cette folie; il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne respire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conseils désavantageux à sa gloire; mais si j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on seroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, & l'on songeroit plus sérieusement à son salut. Mais ce n'est pas

à moi à gouverner l'Etat : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inspire & qu'il en dirige le Maître, qu'il lui fasse connoître la vérité, qu'il lui donne des sentiments de paix. Il me semble que j'aime le Roi de la même maniere que j'aime mon frere : je voudrois les voir parfaits, afin qu'ils fussent sûrs des jugements de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux : j'y ai répondu en Chrétienne. Noizy m'occupe beaucoup, & fort agréablement : je veux contribuer aussi de mon côté au grand ouvrage de la conversion de nos freres séparés : ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables, & ce ne sont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. Me. la Dauphine s'y promena hier, & fut toute ravie. J'avois espéré d'y mourir, & je n'aurai pas seulement le plaisir d'y vivre.

LETTRE

LETTRE XXI.

Ce 13 Août 1684.

LE Roi a enfin pris des mesures pour avoir la paix : ses Ministres à Ratisbonne ont ordre de signer une trêve de vingt ans : & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue. Ce traité paroît fort avantageux : au moins le Roi en est fort content. Il a dessein de travailler à la conversion entiere des hérétiques. Il a souvent des conférences là-dessus avec M. le Tellier & M. de Châteauneuf, où l'on voudroit me persuader que je ne serois pas de trop. M. de Châteauneuf a proposé des moyens qui ne conviennent pas : il ne faut point précipiter les choses : il faut convertir & non pas persécuter. M. de Louvois voudroit de la douceur : ce qui ne s'accorde point avec son naturel & son empressement de voir finir les choses : le Roi est prêt à faire tout ce qui sera jugé le plus utile au bien de la Religion. Cette entreprise le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes : il aura fait rentrer tous ses sujets dans le sein de l'Eglise, & il aura

détruit l'héréſie, que tous ſes prédéceſſeurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conſerver l'amitié de Me. de la Fayette : elle en mettoit la continuation à trop haut prix: je lui ai montré du moins que j'étois auſſi ſincere qu'elle. C'eſt le Duc qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

LETTRE XXII.

Ce 25 Octobre 1685.

IL eſt vrai que Me. la Dauphine prétend être groſſe; mais c'eſt ſans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La Menſe de Saint-Denis produiſoit au Cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque choſe ſur le Domaine de la Généralité de Paris : cela eſt réglé; l'expédition portera exemption de tous droits. Je ſuis accablée de ſollicitations. Il nous vient de tous côtés des ſujets, mais peu de bons. Le Roi veut que je ſois fort difficile dans les commencements, parce que la Communauté une fois bien établie, les choſes iront d'elles-mêmes. M. le Tellier eſt à l'extrêmité : depuis qu'il avoit ſcellé l'édit, il ſe portoit mieux :

la fievre l'a repris avec beaucoup de violence : on n'en espere plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la derniere main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'Eglise. Le P. de la Chaise a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang ; & M. de Louvois dit la même chose. Je suis bien-aise que ceux de Paris ayent entendu raison : Claude étoit un séditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs ; depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien, comme vous, que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres : mais Dieu se sert de toutes voies pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfants seront du moins Catholiques. Si les péres sont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fideles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous : le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.

LETTRE XXIII.

Ce 2 Juillet 1686.

MR. l'Evêque de Chartres tient pour les vœux absolus : il est le seul de son sentiment : car pour moi, je n'ai point de volonté à cet égard, & je serai toujours de l'avis du plus grand nombre : si je penchois pour l'une de ces deux opinions, ce seroit pour la sienne : mais je me ferois un scrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des suffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je suis sûre de n'avoir que de bonnes intentions ; mais je ne le suis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes, que l'intention du Roi & la sienne étoient, que je fusse Supérieure perpétuelle de cette Communauté, tant pour le spirituel que pour le temporel. Ma seule inquiétude, c'est de savoir ce que deviendra cet établissement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne se ralentisse, & que cette maison, qui doit être l'asyle de l'infortune, ne s'ouvre aux sollicitations les plus puissantes.

Lettre XXIV.

Ce 24 Octobre 1686.

Nos Demoiselles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toute la semaine à leurs heures de travail, à leurs heures de récréation, dans leurs actes de piété, & tout cela est réglé avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Si cela se soutient, il ne se commettra pas dans cette maison deux péchés mortels par année. Les Dames sont fort raisonnables, & les enfants fort dociles. On m'a offert le titre d'Institutrice : je le refuse ; mais on me représente, qu'il ne signifie autre chose sinon que j'ai conduit les commencements de cette Communauté : ce qui est très-vrai : & Me. de Brinon me persuadera tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maison. Je n'ai pas besoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous savez que c'est ma grande passion ; & j'y suis si fort attachée, que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promesse de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que

cet événement étoit trop remarquable, pour que Mrs. Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a dit que vous vous plaigniez de sa femme : je suis surprise que vous ne m'ayez pas confié le sujet de vos plaintes : vous savez bien que je ne suis pas fort prévenue pour ma belle-sœur : le temps & Dieu la corrigeront.

LETTRE XXV.

A Versailles, ce 13 Décembre 1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attristés, & encore plus édifiés : sa lettre au Roi est admirable : il y juge soi-même sa conduite, & la juge sévérement : il demande la grace de son neveu : on en avoit déja parlé depuis quelques semaines, à la priere de Me. la Princesse de Conti, & l'on m'avoit écoutée assez favorablement : mais la lettre ne gâte rien : la mort de M. le Prince a frappé le dernier coup : & le Roi en a été attendri jusqu'aux larmes : M. de Chevreuse en est au désespoir : Me. du Lude perd un ami : sa tristesse ne ressemble pas à la tristesse des autres : vous en devinez bien la raison &

la différence. Nos Sœurs de Saint-Cyr sont très-contentes du Confesseur que vous avez indiqué, & leur Confesseur est très-content d'elles : il se plaint d'être trop peu occupé : il n'auroit jamais cru, qu'une maison religieuse fût si facile à gouverner. Un autre, qui aimeroit à tracasser, ne se soucieroit pas de tant de raisons dans ses pénitentes. Le Roi va toujours à cheval : Me. du Lude & moi, nous suivons en chaise. Versailles est aussi tranquille, que si les Ambassadeurs de Siam n'y étoient pas : ils admirent tout, mais encore plus le Maître que la maison. Je me recommande aux prieres de l'Abbé.

LETTRE XXVI.

Ce 3 Janvier 1687.

J'Ai enfin un moment pour vous écrire. Le Roi se porte aussi-bien que son état puisse le permettre. La joie augmente avec l'espérance. Les Médecins assurent que le danger est passé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs, & autant à Felix (1). On n'a jamais vu plus de coura-

(1) Premier Chirurgien du Roi, auquel il fit l'opération de la fistule, après s'être exercé sur

ge. Le malheur de ſes peuples, s'ils venoient à le perdre, la crainte que Monſeigneur ne fût mal conſeillé, la diſgrace qu'il prévoyoit de ſes meilleurs amis, c'étoient ſes ſeules inquiétudes : il a tremblé pour la France, & n'a pas craint un inſtant pour ſa vie. Me. de Monteſpan reviendra : le Roi a été fort touché de ſes pleurs ; on rend ſuſpects Mrs. de Vendôme ; Dieu ſait ce qui en eſt ! Cette fête peut n'être pas criminelle : mais elle eſt bien imprudente & déplacée. Je ne ſuis pas encore au bout de mes chagrins, & je vois qu'on m'impute ce profond ſecret, & qu'on raiſonne là-deſſus. Vous ſavez combien j'ai à cœur de mettre bien toute la Famille Royale dans l'eſprit du Roi ; & l'on m'accuſe d'entretenir la déſunion : Monſeigneur m'a aſſuré qu'il ne croyoit, qu'il n'écoutoit pas même ces bruits ; mais il peut les croire un jour. Je ſuis dans un état à faire pitié ; je n'oſe en parler au Roi, de peur de l'aigrir : il ne ſouffriroit pas ces étranges ſoupçons ; il me vengeroit peut-être ; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince ſe porte bien.

---

pluſieurs malades dans les Hôpitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs, un Evêché pour ſon frere.

LETTRE XXVII.

Ce 2 Février 1687.

PAris doit être bien content de ſon Maître ; le Roi n'a jamais été de ſi bonne humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de ſa Capitale. Je lui aime bien ces ſentiments ; ils lui inſpireront peut-être le deſſein de ſoulager ſon peuple. Le P. de la Chaiſe eſt mieux que jamais dans l'eſprit du Roi ; il agira déſormais ſans M. l'Archevêque de Paris ; & Me. de Leſdiguieres ne verra plus le Clergé de France à ſes genoux. C'étoit un grand ſcandale. Il fera ſon rapport, & le Roi nommera ; vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux pieds de la Société : je lui ai fait déja ma cour pour M. votre neveu, & l'ai faite de belle grace ; on peut bien diſſimuler un peu pour rendre ſervice à ſes amis. Me. de Monteſpan vit comme un Ange ; la Cour a bien changé depuis qu'elle ne la gouverne plus. Me. la Princeſſe de Conti ſe fait aimer de Dieu & des hommes.

LETTRE XXVIII.

Maintenon, 28 *Juillet.*

VOus comprenez bien que je ſuis trop occupée pour vous écrire auſſi au long que je le ſouhaiterois. M. votre neveu fut préſenté au Roi, qui me dit: » Je l'avancerai avec le temps : qu'il ſoit » ſage ". Le Pere de la Chaiſe n'a pu encore lui trouver rien de meilleur. Je vous remercie de grand cœur de ce qu'enfin vous m'avez offert l'occaſion de vous rendre ſervice : diſpoſez de ma faveur comme ſi elle étoit à vous. Les ouvrages de Maintenon ſont fort avancés : la préſence du Roi n'y gâte rien : c'eſt un beau ſpectacle que de voir une armée entiere travailler à l'embelliſſement d'une terre ! les deux montagnes ſe joindront par quarante-ſept arcades, ſolidement bâties : c'eſt de l'aveu de tout le monde, un ouvrage digne des Romains & du Roi: Tout cela me ramene ſouvent à cette réflexion : » Les hommes ſont bien foux de » ſe donner tant de ſoins pour embellir » une demeure où ils n'ont que deux jours » à loger ".

LETTRE XXIX.

A Verſailles, 10 *Septembre* 1687.

SOyez tranquille ſur le compte de votre favori : je ſuis un peu mieux inſtruite qu'on ne l'eſt à Paris, & je ne vois point d'apparence de guerre. Vos politiques bâtiſſent en l'air : le Roi a des ſentiments très-pacifiques, & il permettra bien à l'Empereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui plaira : il eſt vrai que ſi l'on en croyoit certaines gens, la France arrêteroit les progrès de la Maiſon d'Autriche; mais le Roi eſt trop fidele à ſa parole pour mettre par une jalouſie mal fondée toute l'Europe en feu. Dans un autre temps, je n'aurois peut-être pas répondu de lui : mais à préſent Dieu lui a inſpiré un amour pour la paix qui augmente tous les jours. Priez Dieu de verſer ſes bénédictions ſur toutes ſes entrepriſes. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez contente de Maintenon. N'eſt-il pas vrai que c'eſt une belle terre ? Je vous avois bien dit que le Roi ne faiſoit rien à demi. Monſeigneur eſt réconcilié avec le petit Duc, &, contre mon eſpérance, ſans que le Roi s'en ſoit mêlé.

LETTRE XXX.

A Fontainebleau, 13 *Mars* 1688.

TOus vos nouvellistes grossissent à plaisir les objets : ce n'est que par occasion & en attendant, que j'occupe l'appartement de la Reine : aussi n'y ai-je mis que des meubles très-modestes. Le Roi y entra hier, & y ayant vu mon grand Crucifix d'Italie, me dit : » Voilà un ornement bien sérieux : je vous conseille de » le faire ôter. » Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance : le Roi me dit en souriant, que je prêchois à merveilles ; & le Crucifix est resté. L'inflexibilité du Pape me jette dans de terribles appréhensions. M. de Louvois paroît désolé de ce que son crédit commence à tomber : il m'envie ma faveur : il m'attribue les dégoûts du Roi : enfin, il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle : le Ciel m'a fait bien des graces : il ne manque à mon bonheur temporel que la certitude de la paix.

LETTRE XXXI.

A Versailles, ce 5 Septembre 1688.

J'Avois fait des vœux pour la paix, & Dieu nous donne la guerre. Humilions-nous sous sa puissante main, & adorons sa Providence. Le Roi n'est pas content de Me. la Dauphine : il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le Prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers, qui ne lui sera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg : Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi, qui a une entiere confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit faire la campagne : il m'a promis d'attendre au printemps prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite ! Les nouvelles d'Angleterre sont très-mauvaises : les Jésuites y ont trop précipité les choses : le P. de la Chaise loue leur zele, & ne loue pas leur prudence.

LETTRE XXXII.

JE vous prie de dater vos lettres: Me. de Mornay en fait un recueil ; si vous en faisiez autant des miennes, vous n'en auriez plus. Malgré toutes les louanges que vous donnez à mon esprit, je sais bien qu'elles ne sont bonnes que pour le moment. Je vous remercie de ce manuscrit : (1) je l'ai lu avant que de me coucher : il y a beaucoup de vrai & encore plus de faux. A la place de Madame, j'aurois vu tout cela avec plus d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire des choses si absurdes ? & celles qui ne le sont pas, il les savoit déja, & toute la France avec lui. Le Duc de Beauvilliers a pris le bon parti, & tout ce qu'on dit à Paris ne sauroit changer le sentiment de tout Versailles. Il est vrai que vous voyez mieux les choses dans l'éloignement ; mais celle-là n'est pas du nombre. Je n'ai pas un moment à moi, ainsi je finis : j'ai pourtant encore bien des choses à vous dire. Si je ne vous vois pas Samedi, vous me

(1) Apparemment les *Amours du Palais-Royal*.

réserverez ce plaisir-là pour Dimanche : je serai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE XXXIII.

Monsieur de Lauzun est plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous unissions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long-temps j'avois tout pardonné. Il est trop vindicatif pour le croire, & cependant il voudroit bien que Mademoiselle (1) lui en dît autant. Il est tout-à-fait effacé du cœur du Roi, & l'*inquiet* n'y tient plus qu'à un fil. Il est fort choqué (*c'est apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en est pris à moi, & puis à Me. de Chevreuse. Il comptoit sur des profits immenses. M. de Seignelai ne compte que sur des périls & des travaux. Il réussira, s'il ne prend les choses avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur serviteur, s'il pouvoit se détacher un peu de son tempérament. Il en con-

(1) Mademoiselle de Montpensier lui avoit défendu de reparoître devant elle.

vient lui-même, & cependant il ne se corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanson ; elle ne me dit rien de nouveau : ne sais-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'Auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoissoit, il me vengeroit ; & si je le connois, je me vengerai autrement que lui. Quand je me rappelle Me. de Montespan, je compte pour rien tous ses outrages. Je suis fort contente du Duc du Maine, & le Roi est disposé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui sont tantôt trompés, tantôt trompeurs, & souvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais : il n'est point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La Philosophie nous met au-dessus des grandeurs : rien ne nous met au-dessus de l'ennui.

LETTRE XXXIV.

MAdame de Valentinois seroit la plus aimable femme du Royaume, si elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerez point combien toutes ses malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Madame la Duchesse. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des insultes, ou ce qui en approche. Rien n'est plus sensible de la part des personnes qu'on aime. Elle est perdue sans ressource : M. de Marsan se perd, & ne s'en apperçoit pas. Le Roi ne souffrira point tous ces déréglements. Il tiendra parole. Je crains moins aujourd'hui l'amour de pere, que je n'en crains la sévérité. Mandez-moi ce que vous feriez à ma place. J'ai consulté le Pere Gaillard : je n'ai pas voulu m'expliquer clairement : ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue, ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voyez des personnes habiles & pieuses. Enveloppez le cas : & au nom de Dieu, tirez-moi d'un embarras si cruel. J'offense Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis ; je crains aussi

que ma confcience ne me reproche de fouffrir un pareil fcandale.

LETTRE XXXV.

Verfailles, ce 4 Novembre 1688.

NOus fommes ici dans une grande allégreffe : Philisbourg eft pris. Monfeigneur fera déformais appellé Louis le Hardi. Le Roi eft dans une joie inexprimable, & le petit Comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des difpofitions admirables : il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché M. le Dauphin de fe faire tuer. M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne, & qu'on ravage fans pitié le Palatinat : cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il eft de la prudence de ne pas attaquer l'Empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux, & l'on penfera enfuite à ce qui eft utile : on agira, & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma préfence gêne M. de Louvois : je ne le contredis pourtant jamais : le Roi lui a dit plufieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'Etat, & on ne fait pas

que je suis persuadée que Dieu ne m'a fait tant de graces que pour m'attacher au salut du Roi. Je demande tous les jours à Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le sanctifie. Joignez vos prieres aux miennes : elles seront plus efficaces, parce qu'elles seront plus désintéressées : vous êtes moins attachée à la terre que moi.

LETTRE XXXVI.

Le 9 Janvier 1689.

Le Roi d'Angleterre arriva avant-hier à St. Germain, avec le Duc de Berwick : ce fut une chose bien touchante que sa premiere conversation avec la Reine. Ce Prince la consoloit, & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles : on ne peut avoir plus de fermeté : cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs est l'ouvrage de la grace : il est beau de voir un Roi Confesseur ! La Cour de St. Germain ne le cédera qu'à Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange : on dit que c'est un second Cromwel ; & il est sûr qu'il s'est déja emparé de la Couronne : les Catho-

liques sont dans l'oppression, & le Parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que si Mr. Colbert avoit vécu, tout cela ne seroit pas arrivé : on n'a point empêché la descente des Hollandois : on en étoit averti depuis longtemps : mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire : le pauvre Barillon est désolé.

LETTRE XXXVII.

A Versailles, ce 15 Avril 1691.

DIeu bénit les armes du Roi : Mons est pris, Nice est rendu. Le Roi sera bientôt ici. Vauban & M. de Boufflers sont associés à sa gloire : ils ont fait des dispositions admirables ; ils ont fait plus, ils ont empêché les Mousquetaires de se faire tous tuer. M. de Courtenay avoit souhaité de mourir sous les yeux du Roi : il est mort. Consolez-vous, ma chere Comtesse, de la perte de M. de Villermont : le Roi l'a fort regretté : & Me. de Villermont verra que ces regrets ne sont pas stériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L*** : il est très-bien avec M. de Catinat : écrivez-lui, que vous me ré-

pondez de lui : je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra ſoutenir, & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuyé un joueur, & de l'avoir préſenté comme un homme de mérite, parce qu'il eſt de mes parents. Adieu, ma très-chere. J'ai vu encore aujourd'hui l'Abbé de Fénelon : il a bien de l'eſprit : il a encore plus de piété : c'eſt juſtement ce qu'il me faut.

LETTRE XXXVIII.

A Verſailles, ce 14 Avril 1694.

MR. de Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les ſiens. Comme il m'a juſqu'ici tenu parole, je compte fort ſur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne ſait pas fuir : il gagne des batailles par habitude, & prend des Villes en badinant. M. de Joyeuſe & M. de Lorges ont de la bravoure, &, à ce qu'on croit, de la capacité. Je crois que le Roi n'eſtime pas beaucoup le Prince de Bade, & que le Roi eſt un bon juge. Ainſi, je ſuis plus tranquille que vous ne penſez. Il eſt vrai que je ſouhaite ardemment

la paix : mais on me connoît bien peu ; si l'on s'imagine que je la préfere à la gloire du Roi. Ce n'est pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y suivrois avec plaisir. Une réflexion de Me. du Lude, où je ne suis pas entrée, a rompu ce projet : & je vous avoue, que je n'en suis pas fâchée. Quelle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange, si accoutumé à être battu ?

LETTRE XXXIX.

Ce 12 Mai.

J'Ai eu pendant deux mois une copie de l'*Explication du Cantique des Cantiques*. Il y a des endroits obscurs, il y en a d'édifiants, il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fénelon m'avoit dit que le *Moyen court* contenoit les mysteres de la plus sublime dévotion, à quelques petites expressions près, qui se trouvent dans les écrits des Mystiques. J'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection. J'ai bien prié Madame notre Supérieure de

ne plus mettre ces livres entre les mains de nos Dames. Cette lecture est trop forte pour elles : il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Me. Guion les édifie. Je l'ai priée de cesser ses visites ; mais je n'ai pu leur refuser de lire les lettres d'une personne pieuse & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort animé contre elle ; mais il avoue, que ses erreurs sont plus dangereuses par leurs suites que par le principe, & qu'il y a plus à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu qu'il enseigne ses voies à ceux qu'il a chargés de nous mener à lui.

LETTRE XL.

1694.

Encore une lettre de Me. Guion! Cette femme est bien importune. Il est vrai qu'elle est bien malheureuse. Elle me prie aujourd'hui de faire associer à l'Evêque de Meaux l'Evêque de Châlons & le Supérieur de St. Sulpice, pour juger définitivement des points sur lesquels on accuse sa foi. Elle me promet une obéissance aveugle. Je ne sais si le Roi voudra donner encore cette nouvelle morti-

fication à M. de Paris : car enfin, cette hérésie est née dans son Diocese : & c'est à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laissera pas perdre ses droits. M. l'Abbé de Fénelon a trop de piété pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même, & trop d'esprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a protesté qu'il ne se mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les sentiments des vrais dévots. Il n'est point l'Avocat de Me. Guion, quoiqu'il en soit l'ami : il est le défenseur de la piété & de la perfection Chrétienne. Je me repose sur sa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes aussi francs que lui : & vous pouvez le dire.

LETTRE XLI.

Versailles, ce 12 Mars 1696.

TOut le monde est malade : le Roi a la fievre tierce, le P. de la Chaise un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Me. de Lude & moi des vapeurs : enfin, le Château est un hôpital : Me. de Mornay seule résiste héroïquement

au

au changement de la saison. Nous sommes fort tristes : je languis bien que cette retraite à St. Cyr soit finie. On nous promet la paix à la fin de l'année : le Roi y travaillera efficacement en continuant à vaincre, & sur-tout en détachant des Alliés M. de Savoie. Me. de Montespan se défait de tous ses bijoux : elle a été surprise elle-même du nombre & du prix. Mes filles ne me sont point une ressource contre l'ennui. Je suis du matin au soir occupée à terminer leurs différends, & à prévenir la désunion : j'aimerois mieux avoir un Empire à gouverner. J'ai résolu de renvoyer la petite de Chaumont chez ses parents, le plus poliment qu'il me sera possible : si vous ne l'approuvez point, vous me le direz sans détour ; mais il me semble que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les choses trop vivement, & presqu'autant d'être accusée de mollir mal-à-propos. Je suis vieille : je puis me prévenir : & à mon âge il n'est que trop ordinaire de se conduire comme une personne de l'autre siecle. Je me suis mise au-dessus des discours de ce pays-ci ; mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugements qu'on porte de mes actions dans le pays où vous vivez.

LETTRE XLII.

Maintenon, 24 Août 1696.

JE ne ſuis pas ſurpriſe des différents jugements qu'on porte de l'inſtruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile; & toutes les perſonnes déſintéreſſées qui l'ont lue, conviennent qu'il s'en eſt démêlé en homme très-prudent. Certainement le Roi en ſera ſatisfait. Les Jéſuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au Siege de Paris ſans leur participation : s'ils le fâchent, on priera le Pape de le faire Cardinal. Il falloit à la premiere Egliſe du Royaume un Prélat de mœurs ſans tache, & d'un caractere modéré, doux, ſimple, d'une piété éclairée & ſolide; le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Châlons : il s'eſt conſulté, il a conſulté des gens de bien, il a conſulté Dieu : & rien n'eſt plus vrai, que s'il eût connu en France un plus honnête homme, il l'auroit donné à ſa Capitale. Plût à Dieu que ces guerres de Religion fuſſent auſſi près de leur fin que celle qui diviſe les Princes de l'Europe! La paix eſt faite avec M. le Duc

de Savoye, & le Roi eſt diſpoſé à la donner au reſte de l'Europe. La Princeſſe Adélaïde ſera le nœud de ce Traité. L'Empereur vouloit l'avoir pour le Roi des Romains; mais le Duc de Bourgogne l'a emporté ſur ſon rival: cette Princeſſe eſt fort aimable, mais elle eſt bien jeune: il faudra l'élever: voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre ſolitude, votre tranquillité: & je ne ſuis plus ſurpriſe que la Reine Chriſtine ſoit deſcendue du Trône pour vivre avec plus de liberté.

LETTRE XLIII.

Verſailles, ce 25 Mai 1697.

LA priſe de Barcelone, d'Ath & de Cartagene permet au Roi de convaincre les Alliés de ſon amour pour la paix. Il pourra la faciliter, en ſe relâchant des conditions que ſes victoires & ſes conquêtes ſemblent autoriſer, ſans déroger à ſa gloire. Il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les reſtitutions que le Roi offre ont cauſé ici de grands débats, on eſt las de la guerre, & l'on trouve

une espece de honte à restituer ce qui a coûté tant d'efforts & de sang : pour moi il me semble qu'il y a de la gloire à restituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on n'y soit pas contraint par une Puissance supérieure : cette démarche ne peut qu'être attribuée à la générosité du Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis, ma chere Comtesse.

LETTRE XLIV.

MAdame est fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'Electeur Palatin à lui donner tous les ans trois cents mille livres, jusqu'à ce que son affaire soit jugée par des arbitres. Le Cardinal de Furstemberg ne sera point abandonné, quoiqu'on soit peu content de lui : il m'a écrit des lettres fort pressantes ; & le Roi en a été touché. Enfin, nous respirons ; nous n'aurons plus que notre salut à faire : je remercie Dieu tous les jours des sentiments de paix qu'il inspire au Roi : c'est une grande grace pour lui & pour son peuple : vous savez combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre sur le malheur des hommes, & l'esprit éclairé sur les objets

de la véritable gloire. Vous ne le croyez pas encore : puissiez-vous l'éprouver un jour !

LETTRE XLV.

A Versailles, ce 10 Décembre.

On se trompe, & vous pouvez le dire hardiment : le goût des plaisirs est éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions sérieuses sur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois ; & il avance tous les jours dans les voies de Dieu : il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse est tous les jours plus charmante : le Duc de Bourgogne en est très-épris : il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de maîtresse : elle en a pleuré, & a dit : » Hé ! ne suis-je pas sa femme ? " ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle, jusqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuse beaucoup : Madame de

Savoye l'a bien instruite : le Roi n'a pas la force de lui rien refuser : ses Dames sont accablées de présents. Tout est ici dans la joie : dès que les fêtes seront finies, nous serons plus tranquilles & ne serons pas moins gais : mes lettres seront aussi plus longues ; mais mon affection pour vous n'augmentera point.

LETTRE XLVI.

A Versailles, 4 Mars 1698.

J'Etablis ma niece ; la chose est faite ; ainsi dépêchez-vous : il me faut vîte un compliment. Il en coûte à mon frere cent mille francs, à moi ma terre, au Roi huit cents mille livres : vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt mille livres de rente, & lui en assure le double après sa mort. Le Roi, qui ne sait pas faire les choses à demi, donne a M. d'Ayen la survivance des Gouvernements de son pere. Voilà une belle alliance : le Maréchal en mourra de joie : son fils est sage : il aime le Roi, & en est aimé : il craint Dieu, & il en sera béni : il a un beau Régiment, & on y

joindra des penſions; il aime ſon métier, & il s'y diſtinguera. Enfin, je ſuis fort contente de cette affaire. Quand Mlle. d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle eſt bien élevée, elle a plus de prudence qu'on n'en a à ſon âge; elle a de la piété : elle eſt riche : trouvez-vous que M. de Noailles faſſe un mauvais marché ? Je crois qu'on eſt fort content de part & d'autre, & qu'on s'avoue en ſecret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere Comteſſe; vous voyez bien que je n'aï pas le temps d'écrire de longues lettres, ou du moins, il ne convient pas que je paroiſſe l'avoir.

LETTRE XLVII.

A L'heure qu'il eſt, on délibere ſur le ſort de la France, de l'Eſpagne, ſur le ſort de toute l'Europe. La guerre eſt inévitable, à moins qu'on ne prenne un parti honteux : & c'eſt ce que je ne crains pas d'un Conſeil où le Roi préſide. Les ſentiments ſont fort partagés : je ſuis ſûre que dans ce moment, on conteſte avec beaucoup de vivacité. Le Duc de Bourgogne ne ſera peut-être pas de l'avis de Monſeigneur : on dit que la raiſon eſt

pour M. le Duc de Bourgogne, & que la gloire eſt pour ſon pere. Le Duc de Beauvilliers donnera ſa voix au Traité de partage, & le Chancelier à l'acceptation pure & ſimple de cette belle ſucceſſion. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis : il voudra qu'on renonce au teſtament & au traité ; on dit que c'eſt le ſeul moyen d'éluder la guerre ; il eſt bien conſeillé. M. le Duc d'Anjou eſt aſſez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

LETTRE XLVIII.

MOnſeigneur triomphe : il a remontré que le Roi étoit trop juſte pour l'éloigner d'une ſucceſſion que toutes les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il ſe bornoit à dire toute ſa vie : » Le Roi mon » pere, & le Roi mon fils ". Le Duc de Bourgogne eſt revenu à ce ſentiment, & a dit, qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ſes droits à ſon frere. Le public ne ſera informé de tout ceci que dans quelques jours. Le Duc d'Anjou ne ſera traité comme Roi qu'après l'audience de

l'Ambassadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il bénisse tous les desseins du Roi, & qu'il sanctifie toutes ses pensées.

LETTRE XLIX.

Le 2 Mars.

JE sais, j'ai prévu les discours qu'on a tenus contre M. de Chamillard. Mais on ne sait pas qu'il a refusé la succession de M. de Barbezieux, & que le Roi a voulu qu'il l'acceptât, parce qu'en temps de guerre, il est bon d'avoir affaire à un seul. M. de Chamillard est honnête homme : s'il gouverne les Finances du Royaume comme celles de Saint-Cyr, nous ne trouverons pas à dire M. Colbert. Le Roi lui a promis de partager avec lui le travail du département de la guerre : cela seul a pu rassurer sa modestie. Me. la Duchesse de Bourgogne a pris de l'affection pour lui, & il travaillera quelquefois avec M. le Duc de Bourgogne pour le former. Ses manieres honnêtes lui ont gagné tous les cœurs. Il employera nos amis, & ne se fera pas un chagrin comme M. de Louvois & son fils, de travailler avec le Roi en bonne compagnie. Le Comte d'Avaux

négocie un accommodement ; on doute fort qu'il y réussisse : cependant le Roi est tranquille : il en fait plus que toute sa Cour.

LETTRE L.

Ce 3 Avril.

LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La Princesse Anne a été reconnue Reine d'Angleterre : c'est un terrible coup pour notre saint Roi : ce qui le console un peu, c'est le refus qu'on a fait au Prince George de Danemarck de l'associer au Trône : mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la piété & la résignation aux ordres du Maître des Rois & des Empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe, & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement : il y avoit d'abord de la répugnance : mais c'est une nécessité : il faut y céder. Le Maréchal de Boufflers a des ordres fort étendus : & on dit que l'instruction que M. de Chamillard a dressée pour la Campagne de Flandres est une

très-belle chose : M. le Duc de Bourgogne n'aura qu'à ſuivre ce plan : vous jugez bien qu'il eſt bon qu'on l'empêche de faire à ſa tête : on n'eſt pas grand Capitaine avec du courage ſeul : ſon âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de Vendôme modérera en Italie le feu du Roi d'Eſpagne : mais qui modérera le ſien ? On dit que M. le Prince Eugene n'oppoſera que de la lenteur à notre vivacité. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il ſait ſon métier ; mais il ne connoît pas Dieu : le Roi n'aime pas à confier ſes affaires à des gens ſans dévotion. M. de Catinat croit que ſon orgueilleuſe philoſophie ſuffit à tout : c'eſt bien dommage qu'il n'aime pas Dieu ! Ma ſanté s'affoiblit tous les jours, & je ne puis plus me reconnoître dans ce portrait ſi reſſemblant de 1694. Songeons à mourir, n'avons-nous pas aſſez vécu ?

LETTRE LI.

Marly, 30 Juin 1703.

J'Irai demain à Maintenon : je ſerois bien-aiſe de vous y voir. J'y aurai ſeulement Mlle. d'Aumale. On ne fut jamais plus triſte que je le ſuis : il n'y a

que votre raison & votre fermeté qui puissent me consoler. J'ai beau me dire qu'il est mort (1) dans de bons sentiments : qu'il s'est depuis long-temps préparé à ce terrible passage : qu'il a passé dans la crainte de Dieu les dernieres années de sa vie : toutes ces considérations rendent ma douleur moins raisonnable, sans la rendre plus légere. M. de la Rochefoucault avoit bien raison de dire que la Raison & la Religion ne peuvent presque rien sur la Nature. Ma niece est dans la désolation, & ne sort pas de son cabinet : il semble qu'elle ne trouve plus de plaisir qu'à s'occuper de sa douleur. Dieu veut me détacher de ce monde, & me préparer pour l'autre, en portant à mon cœur des coups si sensibles. Je voudrois bien passer le reste de l'été à Maintenon ; mais on ne veut pas en entendre parler, & vous savez que depuis long-temps je n'ai plus de volonté. Je me soumets à tout : j'offre à Dieu mes peines : je le prie de m'appeller à lui, si ma mort est nécessaire à mon salut, & ma vie inutile au Roi & à son peuple. Que sa volonté soit faite ! C'est à lui à nous châtier ; à nous à souffrir.

(1) M. d'Aubigné son frere, Chevalier des Ordres, Gouverneur de Berry, mort à Vichi.

LETTRE LII.

Ce 18 Juillet 1705.

NOtre ami est à présent fort à son aise. M. Desmarets l'a déchargé d'un fardeau bien pesant : la guerre en ira mieux : le M. d'O... auroit refusé cette place, si le Roi la lui avoit offerte : ceux qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, & combien il est difficile de trouver de bons sujets, ont tort d'être surpris qu'on continue M. Chamillard, qui est fort prudent, laborieux & entendu. Les troubles des Cévennes sont peu de chose : ce sont des Huguenots montagnards qu'il sera facile de réduire : il est inutile que le Roi s'inquiete des circonstances de cette révolte : cela ne guériroit pas le mal, & lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le Duc de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce siege de Brisac : c'est lui qui l'a fortifié : il saura bien le prendre. L'armée est très-belle, & l'on a si bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La Duchesse s'étoit mise en tête d'accompagner son mari dans cette expé-

tion : le Roi en a ri : j'en ai ri de même ; & elle en a été piquée : nous nous sommes raccommodées ; ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées si sérieusement.

LETTRE LIII.

A Versailles, ce 27 Août 1704.

J'Ai eu un terrible orage à essuyer : je ne me mêlerai plus d'aucune affaire. Si les trois Maréchaux savoient combien la perte de cette bataille nous a causé de consternation, ils répareroient bien vîte leur faute. Le Roi ne revient point des quinze mille François qui se sont rendus sans tirer un coup : priez Dieu qu'il bénisse ses armes. M. Chamillard est le plus tranquille de tous ; mais c'est le Roi qui le rassure : à la vérité, on n'a rien à lui reprocher : plût à Dieu qu'on en pût dire autant des Généraux ! Que dit-on à Paris de toute cette affaire ? Me. de Montigny est entrée à St. Cyr : j'irai Lundi pleurer sur nos malheurs. Nos Dames m'édifient beaucoup : elles m'envient peut-être ma place, & je leur envie leur tranquillité. Je ne vais point dans cette mai-

son, que je n'en sorte avec regret, & que je ne me repente de n'être point entrée en Religion : je ne serois occupée que de mes foiblesses & de mes maux, au-lieu qu'à présent il faut que je ne m'ocupe que des maux d'autrui, & que je m'oublie moi-même. Ma niece est en parfaite santé : je vous envoye le Mercier qui m'a promis de faire diligence : il vous remettra cent louis que vous donnerez aux Ursulines : ces pauvres filles me font pitié. Je n'ai pu lire les deux dernieres lignes de votre lettre : peut-être est-ce la faute de mes yeux, & peut-être aussi la faute de votre plume. Dites à Me. de Ventadour combien je l'honore.

LETTRE LIV.

De Me. de St. Geran à Me. de Maintenon.

Versailles, ce 24 Août 1711.

L'Espérance que vous aviez, Madame, sur M. de Boufflers n'a donc pu le sauver. Votre amitié pour lui étoit bien ancienne : vous n'êtes point sujette au changement. Je ne doute donc pas que vous ne soyez bien affligée de le perdre. Le

Roi perd un ſerviteur zélé, & cela peut ſuffire pour exciter vos regrets. Les miens ſe portent, tantôt ſur lui, tantôt ſur moi, qui, livrée à mes réflexions, pourſuivie par la miſéricorde de Dieu, me trouve bien honteuſe de ne pas profiter de tant d'événements qui me rappellent à lui.

Mais parlons de choſes moins triſtes. Vous avez, comme vous ſavez, toujours eu le bonheur de me divertir beaucoup: vous continuez en m'écrivant par Mlle. d'Aumale: c'eſt me donner un plaiſir d'autant plus grand, que je ſais qu'il vous coûte moins. Non, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une perſonne au monde ſi aimable que vous: permettez-moi cette petite careſſe: la diſtance de dix-huit lieues me rend plus hardie, que ſi j'étois au bord de votre niche. Plus je vois de près les occupations de Me. de Ventadour, plus je conviens qu'il n'y a d'agréable dans ſa place, que le deſſus de ſes lettres, comme vous le dites fort bien. Que je m'acquitterois mal d'un tel poſte, & que les enfants que je gouvernerois ſeroient mal ſervis! je crois que vous n'en doutez pas.

LETTRE LV.

A Verfailles, le 15 Août.

JE ne fuis point morte, Madame, mais je fuis fort difcrete : quand je ne ferois plus au monde, une marque de votre amitié, de votre fouvenir fuffiroit pour me reffufciter. Ainfi ne vous tenez point pour importunée, fi je mets fi vivement la main à la plume fur ce que vous nommez mon nom dans la lettre à Me. de Ventadour : fi j'étois la Gouvernante d'un Dauphin de France, vous entendriez fouvent parler de moi, & ce feroit bien ce qui me rendroit cette place agréable ; car vûe de près, c'eft la défolation des défolations. Je voudrois vous faire mon compliment fur la prife de Douay, & que la chofe fe paffât en douceur : je crains un peu les batailles, & je crois que vous ne les aimez pas trop. Cependant j'efpere que Dieu fera pour nous ; le Maréchal de Villars me mande qu'il ne dort pas infiniment : il a en effet quelques raifons d'avoir quelques infomnies. Que vous nous donnez de joie, en nous affurant de la bonne fanté du Roi ! Je ne crois pas la

vôtre trop mauvaise par le style de quelques endroits de votre lettre, que notre gouvernante a bien voulu nous communiquer. Si vous étiez une personne dont on pût exiger un commerce réglé, que je serois contente ! rien n'est si délicieux que vos lettres, & Mlle. d'Aumale est trop heureuse dans sa fonction de votre Secretaire : avec ses dispositions naturelles, elle doit faire bien du chemin du côté de l'esprit : j'envie plus sa place que celle de Me. de Ventadour. Vous savez, Madame, qu'il s'est toujours joint au respect que j'ai pour vous, un goût qui m'a attachée à votre personne, & qui m'y a attachée bien naturellement : je le satisferai toutes les fois qu'il vous plaira ; car je ne vous serai point rigoureuse : n'oubliez pas une créature qui est la vôtre, & nommez mon nom au Roi, s'il vaut la peine d'être nommé. Mes infirmités ne font que croître & enlaidir : je deviens si décrépite, que c'est une chose déplorable, & que cependant vous ne déplorerez point.

LETTRE LVI.

Ce 7 Septembre.

VOus vous passeriez bien, Madame, de lire mes lettres; mais je ne puis me passer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Me. de Ventadour, ce qui me déplut beaucoup: je vous prie de vous remettre en regle: vous savez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tous moments être instruite de votre santé, & de celle du Roi: la mienne qui est un petit néant auprès des vôtres, est toujours fort déplorable, & fort peu déplorée: quelquefois de la mélancolie, & ensuite de l'affliction, & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien, Madame, dans le lieu où vous êtes? ou y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres? c'est votre personnage: & il est plus héroïque qu'agréable. Vous avez du moins un peu dissipé les oiseaux de votre voliere, ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux; mais

St. Cyr vous manque : vous aimez fort cette voliere-là, & il a fallu encore y renoncer ; mais vous savez mettre tout à profit.

Me. de Coulanges, qui protege & assiste autant qu'elle peut les filles de la Magdeleine, m'a chargé d'en faire la cour en vous présentant de leur part ce petit JESUS, le plus joli enfant du monde, en vérité! Si j'avois été consultée par ces saintes filles, que je ne leur aurois point conseillé d'envoyer leur Sacristain chargé de cette grande boîte ; car vous n'avez besoin ni de caresses, ni de sollicitations, ni de présents pour exciter votre charité dans les lieux dont vous connoissez la misere : quoi qu'il en soit, ledit Sacristain m'a laissé cette boîte & la lettre de Me. de Coulanges, & s'en est retourné plus aisément, je crois, qu'il n'étoit venu.

LETTRE LIX.

POint de procédé, Madame, plus généreux que le votre. A mon insu vous demandez une grace pour moi : vous l'obtenez, & vous laissez à M. de Pontchartrain à me l'apprendre. En vérité, la somme dont le Roi augmente ma pension,

eſt trop conſidérable. Je n'aſpirois qu'à une vie commode, & vous m'en procurez une agréable. Il me feroit bien difficile de vous exprimer ce qui ſe paſſe dans mon cœur ſur vos bontés pour moi : il en eſt pénétré, & je ne puis m'empêcher de vous dire tout groſſiérement que je vous aime comme ma vie : je fais marcher mon profond reſpect après les ſentiments les plus tendres. Ce n'eſt point le cérémonial de la Cour, mais c'eſt celui du cœur. Donnez-vous quelquefois le temps, Madame, de faire réflexion combien vous êtes bonne, ſecourable, généreuſe : ne craignez point d'en prendre aucun orgueil : vous ne ſauriez mêler aucun défaut dans tout ce que vous devez connoître de vous. Je prends la liberté, Madame, de vous ſupplier de rendre ma lettre au Roi, ſi vous le jugez à propos. J'ai beſoin de votre ſecours, auſſi-bien pour remercier des graces, que pour en demander.

Si le Maréchal de Villars eſt aſſez heureux pour avoir ſervi le Roi à ſon gré, il l'eſt auſſi beaucoup de l'avoir bien été par vous, Madame, auprès de ſon maître. Vous ſavez que je hais le Prince Eugene le plus chrétiennement que je puis. Me. de Caylus devroit bien quelquefois

me dire de vos nouvelles : il ne faut point compter ſur ces gens de Cour.

LETTRE LVIII.

A Mon réveil, Madame, j'apprends la priſe de Bouchain. Avant que d'être ſaignée, je commence à vous en faire mon compliment : avec la fievre & un gros rhume, on n'eſt point en état de ſe préſenter ſur le chemin du Roi. Ayez la bonté, Madame, de me ſecourir en cette occaſion, vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune. Dites-lui, s'il vous plaît, tout ce que lui auroit dit ma révérence. Je vais tâcher de me bien porter, puiſque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE PREMIERE. (1)

POURQUOI ne m'écrivez-vous point? vous avez plus de loisir que jamais : vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis : vous vous ennuyez. Encore un coup, pourquoi ne m'écrivez-vous point? Je vais vous rendre compte d'un petit voyage que je viens de faire pour le seul intérêt de ma santé. Elle n'est pas encore bien assurée. Mais ce qui m'en console, c'est le plaisir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin, qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingts ans. Il fait des miracles ici;

(1) Cette Lettre est sans nom & sans date.

mais il ne peut me garantir d'une rechûte : il n'en aura le remede qu'à Paris. J'y ſerai à la St. Martin ; & nous irons enſemble voir Me. de Breuillac. J'ai vu le Chevalier de Méré, à qui vous avez preſque autant d'obligations qu'à M. Sanguin : il vous a donné une place glorieuſe dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour, & qui ne doit finir qu'avec le monde. Vous croyez que je m'en dois tenir là : mais c'eſt peu pour moi d'avoir aſſuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque choſe pour vous : & ſi ce quelque choſe ne vous plaît pas, je me ſerai du moins vengée de votre ſilence en vous accablant de mon loiſir de Province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'eſt une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne préſent : les guerres civiles y ſont clairement exprimées : la conquête de la Hollande y eſt auſſi, & mille choſes prodigieuſes, que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues, que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre eſt imprimé depuis cent ans : voilà ma réponſe à l'objection que vous me prépariez. L'Auteur parle Latin : vous ne l'entendez pas : je vais vous le traduire mot

mot à mot. » Je veux ajouter ici en paſ-
» ſant en faveur du Lecteur une prophé-
» tie que j'ai tirée d'un manuſcrit très-
» ancien, qui s'eſt trouvé dans, &c. ".
Il s'élevera un Roi de la nation du très-illuſtre Lis, ayant le front ſpacieux, les ſourcils élevés, les yeux grands & fendus, le nez aquilin. Il aſſemblera une grande armée : il détruira tous les Tyrans de ſon Royaume : il les contraindra de ſe cacher dans les montagnes & dans les cavernes pour éviter ſa préſence ; car la juſtice lui ſera aſſociée, comme l'époux l'eſt à l'épouſe. Il fera la guerre juſqu'à la quarante-troiſieme année de ſon regne, en ſubjuguant les habitants des iſles & des marais (le mot latin eſt *Inſulanos*), *les Eſpagnols & les Italiens. Il pouſſera enfin ſes conquêtes & ſon Empire en Grece, en Turquie & par-delà.* J'abrege la fin. Tout le reſte eſt mot à mot ; je l'ai fait voir à Mr. de Babeſſieres. Vous le verrez à Paris. Voilà de quoi faire votre cour, & cette voie eſt aſſez extraordinaire pour vous venir de la petite-fille de M. d'Aubigny : vous ſavez qu'on eſt depuis long-temps ſorcier dans ma maiſon. Si la guerre dont vous êtes menacé vous attriſte, l'accompliſſement de la prophétie vous conſolera.

LETTRE II.

A la Reine d'Angleterre.

le 18 *Juin.*

LE Roi continue, Madame, à se bien porter : il prit hier sa médecine ordinaire : il a grande envie d'être saigné, parce qu'il trouve depuis quelque temps que les saignées lui font du bien. V. M. peut bien croire que M. Fagon les lui accordera volontiers ; mais il veut attendre encore quelques jours. M. le Dauphin a été enrhumé ; mais on croit que c'est une de ses dernieres dents qui a percé. Après les deux articles que je sais qui touchent V. M., je n'ai pas grand'chose à lui dire : il lui seroit assez indifférent de savoir que Me. de Parabere, favorite de Me. la Duchesse de Berry, est dans une si grande disgrace, qu'on ne la veut ni voir ni rencontrer, & que M. le Duc d'Orléans travaille à son raccommodement ; on pourroit trouver encore des nouvelles de cette espece-là. Il n'y a rien de nouveau sur un sujet plus convenable à V. M. ; je veux dire, les affaires de l'E-

glise : nous attendons toujours ce qui nous viendra de Rome.

J'entendois hier parler de celles d'Angleterre ; mais V. M. les sait mieux que moi. Le Roi m'ordonne de bien remercier V. M. de l'inquiétude qu'elle a eue sur son incommodité, qui a fait grand bruit, quoique bien peu de chose. J'espere que V. M. me dira quelque chose dans ses lettres de M. le Chevalier de Saint-George, pour lequel j'ai un respect & un attachement, & si je l'ose dire, une tendresse que je déclare d'autant plus hardiment que ces sentiments-là sont très-désintéressés : je ne puis exprimer ceux que j'ai pour V. M. Je suis ravie de lui savoir présentement quelque joie.

LETTRE III.

A Mad. la Marquise de Querjean.

Ce 26 Décembre 1680.

DE toutes les lettres que j'ai reçues sur l'honneur que le Roi m'a fait, la vôtre a eu le prix, & j'ai bien reconnu ce style admirable qui me charmoit tant à la rue des Tournelles. Nous nous con-

noissions quelques années auparavant; mais c'est-là le temps où nous avons eu le plus de commerce; temps trop précieux pour que je puisse l'oublier. Ecrivez-moi, je vous en supplie. Ne songez qu'à me dire vrai, quelque désagréables que soient les choses que vous entendrez de moi : je veux tout savoir, le moment, les personnes, l'intention, le ton, le geste. Apprenez-moi aussi votre langage : sont-ce les Jansénistes que vous appellez les dévots? Je ne suis pas bien avec eux : & la cabale en est si grande, que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.

LETTRE IV.

A Madame de Montespan.

Ce 12 Janvier 1687

LE Roi m'a donné ordre, Madame, de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour, à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault : en ce cas, il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos

pieuſes réſolutions ; mais ſi votre abſence eſt la ſuite de quelque mécontentement, je puis vous aſſurer, Madame, que vous ne ſauriez mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendriſſement qui pouvoit nuire à ſon état : il a été fort ſenſible à votre douleur ; & il a embraſſé nos Princes avec beaucoup de tendreſſe. Le Duc du Maine s'eſt chargé de vous faire mes baiſe-mains : croyez, Madame, que quelque tendreſſe qu'il vous diſe pour moi, ſes termes ſeront toujours bien au-deſſous de tout ce que m'inſpirent l'inclination & la reconnoiſſance.

LETTRE V.

A Madame de Montchevreuil.

VOtre douleur n'a rien qui ſoit indigne d'une Chrétienne. Il eſt ſi naturel de pleurer un fils (1) ſage & bien éta-

(1) M. le Comte de Mornay, fils de Me. de Montchevreuil, fut tué au ſiege de Manheim, ſous les yeux de ſon pere qui y avoit ſuivi le Duc du Maine.

bli! Dieu ne défend point ces sentiments. Mais prenez garde que votre douleur ne soit trop forte, & ne vous fasse murmurer contre la Providence. On lui résiste en vain. Je vous envoye notre Abbé : il vous dira combien je suis touchée de votre affliction. Il vous dira aussi combien les félicités de ce monde sont peu solides. Ma très-chere amie, vous étiez trop heureuse. Dieu vous veut toute entiere pour lui. Il est vrai que le coup est terrible ; mais il l'a frappé pour votre bien. Il sait mieux que nous ce qui nous est avantageux. Ces réflexions sont tristes ; mais elles sont vraies & convenables à une ame courageuse, telle que la vôtre. A quoi vous serviront les progrès que vous avez faits dans la piété, s'il ne vous soutenoient aujourd'hui ? C'est dans l'adversité qu'il faut juger si l'on a une dévotion sincere. Et la vertu est incertaine tant qu'elle n'est pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas seulement le sacrifice de nos inclinations vicieuses : il veut encore celui de nos sentiments & de nos plus cheres affections.

LETTRE VI.

A Madame de Fontenai.

TOut eſt porté à des extrémités déplorables. Le Roi eſt très-touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On eſt bien injuſte de m'attribuer tous ces malheurs : s'il étoit vrai que je me mêlaſſe de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conſeils. Il y a quinze ans que je ſuis en faveur : je n'ai encore nui à perſonne : j'ai fait beaucoup de mécontents : je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injuſtice. Le Roi m'a reproché ſouvent ma modération : cela vaut bien mieux que s'il me reprochoit mon importunité. Avec cette inſenſibilité que je croyois avoir pour les choſes de ce monde, & ſur-tout pour les jugements des indévots, je me retrouve aujourd'hui auſſi peu avancée que lorſque je commençai à me réprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies; me brave, s'appuye ſur M. de Vendôme, & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

LETTRE VII.

A la même.

JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec ſoin les papiers de M. de Tillemont (1). Cette Hiſtoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui, & il m'en manque trois cahiers : je crois que c'eſt le huitieme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde : il pourroit entrer en quelque défiance. Tout eſt eſprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'Abbé de Choiſy (2), & l'ai vu ſi raiſonnable, que comparé à ce qu'il étoit autrefois, il y a plaiſir à le voir. Mais, mon enfant, la grace opere bien d'autres prodiges.

(1) Sébaſtien le Nain de Tillemont, né à Paris en 1637, éleve de Nicole, Auteur de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, mort en 1698.

(2) François de Choiſy, né à Rouen en 1644, envoyé à Siam, Auteur de divers Ouvrages, dont le meilleur eſt ſon Livre de Mémoires, mort en 1719.

LETTRE VIII.

A la même.

JE fais tout ce qu'on prête au Duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial : & comment le condamnerois-je, moi qui ai fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi, sans avoir pu en venir à bout ? Je ne doute pas que Me. de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

LETTRE IX.

A la même.

LEs nouvelles de Pologne sont si bonnes, que je n'ai pu refuser à Me. la Princesse de Conti ce qu'elle souhaitoit depuis si long-temps. L'Abbé de Polignac

(1) donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplaît point. Le Prince partira demain : c'est un peu tard ; mais le malheur est irréparable. Me. de Simiane suit ses caprices, & vous savez ce que c'est. Je l'ai abandonnée à sa conduite. Je me suis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes : les hommes sont plus traitables & plus dociles.

LETTRE X.

A la même.

MEs voeux sont enfin exaucés :

> *Non ; depuis la disgrace*
> *De l'altiere Vasthi dont j'occupe la place ;*

je n'eus jamais un plaisir égal à celui que je ressens aujourd'hui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joie fait la mienne. Je la sens toute entiere. Cette concurrence m'allarmoit. Tout a changé dans un moment. Rapportons tout à celui qui distribue à son gré la fortune ou la misere.

---

(1) Melchior de Polignac, Cardinal, né au Velay en 1662, mort en 1741.

C'eſt mon refrein : & quand vous ſerez à mon âge, vous verrez qu'il eſt bien doux de renvoyer à la Providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

LETTRE XI.

A la même.

IL y a bien des raiſons pour & contre. M. d'Aubigné a aſſez de bien, & cette famille eſt ſans conſidération. M. Rajas (1) eſt fort eſtimé dans ſa Province ; mais ici cette eſtime-là n'eſt rien. Rappellez-vous tout ce qui ſe dit ſur le bon homme le Moine : pour peu que je me mêle de cette affaire, on en dira encore davantage. La Demoiſelle eſt aimable, a un bon eſprit, de la ſanté, de la douceur, de la piété : ce ſont de grands points. Je crois donc, puiſqu'on veut mon avis, que M. d'Aubigné doit pourſuivre cette affaire, s'il y va d'inclination ; & s'il eſt ſeulement tenté par le bien, la laiſſer-là. Quant à ce qu'on appelle ma protection, vous ſavez qu'il n'y a point de d'Aubigné à qui je ne l'aye

(1) Intendant de Rouen.

accordée, & que quelquefois même je l'ai donnée au seul nom.

LETTRE XII.

A Madame de Rochechouart. (1).

A St. Cyr, 27 Juillet.

JE suis toujours ravie, Madame, quand je reçois des marques de vos bontés pour moi. Mais je voudrois bien que vous ne me fissiez point de remerciements, quoique je puisse faire pour vous. Jugez par-là si j'en veux pour mes seules bonnes intentions. Rien ne m'est plus précieux & plus cher que les intérêts de Me. de Mortemart, & ceux de M. de Thianges. Je n'ai jamais changé de sentiments pour vous: vous avez touché mon goût & rempli mon estime: j'ai cru ne pas vous déplaire: & tout cela, Madame, a subsisté dans tous les temps & subsistera toujours; mais je vous demande en grace de me traiter comme vous me traitiez, & de m'estimer

(1) Abbesse de Fontevrault, sœur de Me. de Montespan.

assez pour croire que ce que la fortune a fait en ma faveur ne m'a point gâtée. Je souffre assez volontiers les hommages ou les bassesses de ceux qui ne me connoissent pas : leur opinion m'est indifférente ; mais je serois au désespoir que vous me crussiez assez folle pour avoir oublié combien votre amitié m'honore, & avec quel soin je dois la cultiver. J'ai dit au Roi, Madame, les chagrins que ses maux vous donnent, & la joie que vous sentez quand il en est soulagé. Il compte fort sur vos protestations : & il y a entre vous & lui une intelligence particuliere & fort indépendante. Il se porte très-bien : il est très-gai : & vous êtes mal informée, si vos nouvelles portent qu'il s'ennuye. Que j'ai de pente à causer avec vous ! & que je le ferois de bon cœur & franchement !

LETTRE XIII.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 10 *Octobre* 1688.

MAdame, après avoir remercié la divine Providence de ce qu'elle m'a délivrée de la prison où me tenoient mes

ennemis, il est bien juste que je vous rende graces à vous, Madame, dont Dieu s'est servi pour me tirer, comme par miracle, des mains des Grands de la terre. J'ai obéi à vos conseils, comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu; & j'espere que vous n'attribuerez point cette obéissance à foibléſſe, mais que vous la regarderez comme la meilleure maniere de vous témoigner ma reconnoissance. J'y répugnois d'abord : mais dès que la chose a été faite, j'ai senti couler la joie & la tranquillité dans mon ame. Le Pere la Combe (1), mon Pere en Jesus-Christ, n'est pas plus coupable que moi. Je suis la cause de ses malheurs. Vous n'avez qu'à dire un mot, Madame, & ses chaînes tomberont. Vous aurez rendu aux fideles un innocent opprimé qui peut les édifier & les instruire. Mon Dieu! que votre volonté soit faite & non la mienne! Je m'étois mise en chemin pour aller me jetter à vos genoux : mais une voix secrete m'a obligée malgré moi à discontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandements. Que le

(1) La Combe, Barnabite, du pays de Geneve, Directeur de Me. de Guyon, homme d'un esprit déréglé, enfermé en 1687 par ordre du Roi comme un séducteur, mort fou en 1698.

Seigneur vous inſpire & vous conduiſe! Je ne ceſſerai jamais de lui faire cette priere, ni de me dire avec un profond reſpect, &c.

LETTRE XIV.

A Me. de Rochechouart.

A Fontainebleau, le 27 Septembre 1691.

J'Aurois plutôt répondu, Madame, aux lettres dont vous m'avez honorée, ſi je n'avois attendu que le Roi me chargeât de ſes ordres pour vous ſur celles que vous lui avez écrite. Il la porte ſur lui pour en parler à M. de Pontchartrain: & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous aſſure, Madame, que vous lui pardonneriez ſi vous voyiez de près comme ſes journées ſe paſſent: les perſonnes qui l'ont vu le plus ſeroient ſurpriſes de ſon activité. Il a plus de conſeils que jamais: il ne donne que deux heures par jour à la chaſſe. Quand il le peut, il rentre à ſix heures, & eſt juſqu'à dix à lire, à écrire, à dicter. Souvent il congédie les Princeſſes après ſoupé pour expédier quelque courier. Ses Généraux ſont ſi charmés d'être

en commerce avec lui, qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ces réponses qui les enchantent, & que sans vouloir insulter, ils trouvent d'un style bien doux. Je connois votre attachement pour lui : je n'ai pu m'abstenir de vous parler de lui : je crois vous faire assez bien ma cour. Il n'a pas été content du personnage que M. de Luxembourg a fait faire à notre Prince (le Duc du Maine) dans le dernier combat. M. le Duc de Chartres revient, & le nôtre ne reviendra pas sitôt. Mlle. de Blois fait fort bien, & je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine desire de l'être : on ne sait qui lui donner. Voilà, Madame, des nouvelles de ceux que vous aimez. Le Roi panche plus à une particuliere qu'à une Princesse, à une Françoise qu'à une étrangere : Mademoiselle espere Monseigneur : les filles de M. le Prince sont vaines : en connoissez-vous d'autres ? La famille de Me. de Louvois est partagée pour l'Abbaye de Saint-Amand : les uns la demandent pour Me. Barentin, sœur de la mere de Me. de Louvois, Religieuse au Val-de-Grace ; les autres pour Me. de Bois-Dauphin. J'ai montré au Roi votre recommandation : je me plains de toutes les excuses dont

vous l'avez accompagnée : mon respect pour vous ne peut les admettre. Je ne vous promets pas de réussir toujours à tout ce que vous m'ordonnerez : mais je puis bien vous promettre de n'en être jamais importunée. Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Me. de Montespan : je craignois d'être mal avec elle : Dieu sait si j'ai rien fait contre elle, & combien je l'aime encore ! j'aurois quelque curiosité de savoir ce qu'elle a pensé sur l'horrible mort de cet homme, (M. de Louvois) qui seul lui paroissoit quelque chose, & qui remplissoit toutes ses idées :

Il ne fit que passer, il n'étoit déja plus.

Il traversa la galerie en santé, & il alloit mourir. En voici un autre, (M. de la Feuillade) qui meurt subitement le onzieme jour d'une maladie : il n'a que le temps de dire : *Je sens la mort : Seigneur ! faites-moi miséricorde.* C'est plus que l'autre : mais est-ce assez ? Je crois vous entretenir, Madame, & je me laisse trop aller à ce plaisir. Le Roi a chargé M. de Pontchartrain de prendre les informations sur ce que vous demandez : il veut vous répondre lui-même. Je crois que vous vous souvenez que je n'ai point rempli la place

de Beaumont : je voudrois donner à Me. de Mortemart un bon sujet, & qui eût de la voix. Voilà encore l'Abbaye de Chelles vacante. Ma lettre est trop longue ; mais je me flatte qu'elle ne vous le paroîtra pas.

LETTRE XV.

De Me. Guyon à Me. de Maintenon.

Paris, 7 *Juin* 1694.

MAdame, permettez-moi de me jetter à vos pieds, & de remettre entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans, je m'occupe sans cesse à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle & n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connoît le zele & la vertu. Je n'ai aucune liaison avec les gens suspects à l'Eglise ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés : on se déchaîne contre moi, on noircit mes mœurs ; on jette des soupçons sur ma conduite passée & présente ; on dit que je suis rebelle à l'Eglise, que je veux faire une Religion à ma mode, que je me crois plus éclairée

que la Sorbonne, moi qui ne ſais autre choſe que Jeſus-Chriſt crucifié. M. Boſſuet ſait combien je ſuis ſoumiſe à mes Directeurs : il m'a dit que j'avois la ſimplicité d'une colombe, & m'a offert un certificat que je ſuis à préſent bonne Catholique. Il m'a défendu l'approche des Sacrements : je m'abſtiens depuis trois mois du pain céleſte : & quoique mon ame ſoit dans le déchirement, je ne murmure point contre cette déciſion. Ma vie a été juſqu'ici irréprochable, & l'on m'accuſe de vices ſcandaleux. Je vous ſupplie, Madame, par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes en mourant pour eux, je vous ſupplie de demander au Roi des Commiſſaires pour informer extraordinairement de ma vie & de mes mœurs, afin qu'étant purgée & juſtifiée des crimes atroces dont on m'accuſe, on procede avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégerez-vous point, Madame, contre l'injuſtice des hommes, vous qui connoiſſez toute leur malice ?

LETTRE XVI.

De la même à la meme.

MAdame, tant qu'on ne m'a accusée que de faire oraison & d'apprendre aux autres à la faire, je me suis contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant, n'écrivant à personne, je satisferois tout le monde, que j'appaiserois mes ennemis, & que je tranquilliserois le zele de certaines personnes de probité qui n'avoient de la peine que parce que la colomnie les indisposoit : mais j'apprends qu'on m'accuse de choses qui intéressent l'honneur, & qu'on parle de crimes. Je crois devoir à l'Eglise, à ma famille & à moi-même la connoissance de la vérité. Je vous demande donc, Madame, une justice qui n'a jamais été refusée à personne, même dans les pays les plus barbares, ni aux plus criminels; c'est de me faire mon procès, & de me faire donner des Commissaires, moitié Laïques, moitié Ecclésiastiques, tous gens d'une vertu reconnue & sans préventions : car la probité ne suffit pas dans une affaire où la calomnie a prévenu une infi-

nité de personnes. Si vous m'obtenez cette grace, & je vous en conjure, Madame, par les plaies de Jesus-Christ, je me rendrai dans telle prison qu'il vous plaira, ou qu'il plaira au Roi de m'indiquer : & je m'y rendrai avec une fille qui me sert depuis quatorze ans. Si Dieu fait connoître la vérité, vous pourrez voir que je ne suis pas tout-à-fait indigne des bontés dont vous m'avez honorée autrefois. Si Dieu veut que je succombe sous l'effort de la calomnie, j'adorerai sa justice, & je m'y soumettrai de tout mon cœur, demandant la punition que ces crimes méritent.

LETTRE XVII.

De Madame de Maintenon au Duc de Chevreuse.

VOus pouvez dire à Me. Guion que j'ai encore parlé au Roi, & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits. On employera pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand savoir. C'est de quoi vous pouvez l'assurer. Je souhaite bien sincérement qu'elle ne soit pas dans l'erreur.

LETTRE XVIII.

Au Duc de Beauvilliers.

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on faifoit courir fur les mœurs de Madame Guion : je les crois très-bonnes & très-pures ; mais c'eft fa doctrine qui eft mauvaife, du moins par les fuites. En juftifiant fes mœurs, il feroit à craindre qu'on ne donnât cours à fes fentiments, & que les perfonnes déja féduites ne cruffent que c'eft les autorifer. Il vaut mieux approfondir une bonne fois ce qui a rapport à la doctrine : après quoi tout le refte tombera de lui-même : je m'y employerai fortement. Quant à M. de Châlons & à M. le Supérieur de St. Sulpice, qu'elle veut affocier à M. de Meaux, je ne crois pas que cette demande lui foit refufée.

LETTRE XIX.

A Mad. la Duchesse de Savoye.

1696.

JE voudrois qu'il me fût permis d'envoyer à V. A. R. la lettre que je viens de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la Princesse : il en est charmé, & conclut par tout ce qu'il voit en elle, que vous n'avez pas négligé son éducation. Il se récrie sur son air, sa bonne grace, sa politesse, sa retenue, sa modestie : & V. A. R. n'ignore pas combien il est avare de louanges. MADAME s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment V. A. R. nous a pu si bien tromper sur une Princesse que tant de personnes avoient vue. On la trouve bien différente des portraits que vous en avez faits : & vous aviez sans doute ordonné à vos Peintres de nous ménager le plaisir de la surprise.

La Princesse est arrivée. Et je n'ai cessé de desirer que V. A. R. pût voir com-

ment on l'a reçue, & quelle est la joie du grand-pere, du pere, de l'oncle & de l'époux. Il n'est pas possible de se mieux tirer d'une premiere entrevue. Elle a toutes les graces de onze ans, & déja les perfections d'un âge plus avancé. Je n'ose mêler mes admirations à celles qui seules doivent être comptées : mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant, qui, selon toutes les apparences, fera les délices de la Cour & la gloire de son siecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'approuver que je lui donne mes soins : V. A. R. m'a laissé si peu de chose à faire ! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent : mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'est un fort aimable mariage. Nous faisons mille vœux pour qu'il dure long-temps ; car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne soit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guere au respect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au transport de joie où nous sommes du trésor que nous recevons. Madame la Duchesse du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être aussi aimable que la taille promet

met d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa maniere d'écouter, tous les mouvements de son visage, son regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas, quoiqu'on puisse lui mander, jusqu'où va la satisfaction du Roi. Il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même pour que sa joie ne parût pas excessive. La Princesse a trouvé Monsieur un peu gros : mais pour Monseigneur, elle le trouve fort menu, & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable. Je voulus m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit, en lui disant que j'étois trop vieille. *Ah! point si vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre, & vint m'embrasser. Ensuite elle me fit asseoir, ayant bien remarqué, disoit-elle, que je ne pouvois me tenir debout; & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux, elle me dit : » Maman m'a » chargée de vous faire mille amitiés de » sa part, & de vous demander la vô» tre pour moi : apprenez-moi bien, je » vous prie, ce qu'il faut faire pour plaire » au Roi. ». Ce sont ses paroles; mais la douceur, la gaieté, les graces dont el-

les étoient accompagnées, ne peuvent ſe mettre ſur le papier. J'aurai l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoîtrai mieux l'aimable Princeſſe que je vais voir.

FRANÇOISE d'AUBIGNÉ.

LETTRE XX.

Au Cardinal Spada.

MOnſieur, on ne peut être plus ſenſible que je le ſuis aux graces particulieres que Sa Sainteté veut bien m'accorder. Rien n'égale la ſatisfaction que je reſſens, que des graces ſi précieuſes me viennent par le canal d'un Prélat auſſi éminent en dignité & en vertus que vous l'êtes. Je vous ſupplie, Monſieur, d'être perſuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de la bienveillance du Chef de l'Egliſe, & pour lui témoigner en toute humilité mon attachement & mon reſpect.

LETTRE XXI.

A M. de Neuville. (1)

JE n'avois pas besoin, pour vous être acquise & pour vous aimer, des nouvelles preuves que vous venez de me donner de votre zele pour le bien de l'Eglise, & pour l'union de notre Communauté de St. Louis. La paix va désormais régner dans cette maison. Je suis charmée que vous approuviez ce que nous avons fait : votre suffrage en est la récompense : & il nous faut bien une récompense à nous autres gens du monde, qui ne pouvons faire un pas, sans être vus, critiqués, & souvent calomniés.

(1) Evêque de Chartres.

LETTRE XXII.

Au Marquis de Langallerie.

LE Roi vous a mis ſur la liſte des Maréchaux de ſes camps & armées. Vous en recevrez le brevet par M. de Catinat qui doit partir inceſſamment d'ici pour aller prendre le commandement des troupes en Piémont. Vous n'avez plus beſoin de ce que vous appellez ma protection. Le Roi ſe chargera de votre fortune. Renvoyez à Dieu tous les remerciments ; & ſongez que vous n'étiez il y a quatre ans que Capitaine ſans eſpérance. Je ſuis bien-aiſe que vous ſoyez content de M. d'Aubigné : je compte qu'il ne ſera pas mécontent du tour que prennent votre fortune & la ſienne. Signalez-vous : vos ſervices ne ſeront pas perdus ; ils ſeront remarqués, & vous ne manquerez pas de gens qui les feront valoir.

Quelque répugnance que j'aye à me mêler des places, j'accepte vos offres au ſujet de votre Régiment, & je les accepte avec d'autant plus de plaiſir, que j'eſpere que vous ne vous oppoſerez point au deſſein que j'ai de vous marier, ſuppoſé

que la femme que vous regrettez ne vous ait pas dégoûté de toutes les autres. Le petit Simiane aura votre Régiment, & vous aurez Madame sa mere (1). Vous trouverez en elle, naissance, jeunesse, beauté, & assez de bien. Ce dernier article est celui qui doit le moins vous embarrasser. Voyez, & mandez-moi vos sentiments, sans complaisance & sans détour.

LETTRE XXIII.

De M. de Fiesque à Me. de Maintenon.

14 Juin.

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjurer le Roi de faire ici le Général & non le soldat : hier sans un gabion, une balle nous l'auroit emporté : M. le Comte de Toulouse reçut le coup : il en fut quitte pour une contusion qui ne doit pas allarmer Me. de Montespan : le Roi lui deman-

---

(1) Madame de Langallerie, depuis maîtresse de M. le Landgrave de Hesse-Cassel, & mere du Marquis de Genti.

da s'il étoit bleſſé : Je crois, répondit en riant le jeune Prince, je crois qu'une balle m'a touché : c'eſt répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, ſi je vous diſois les noms de tous ceux qui ont été bleſſés ou tués auprès, ou à côté du Roi : au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laiſſe le danger, & qu'il ſe contente de la gloire.

LETTRE XXIV.

A Mlle. de Franlieu.

J'Ai reçu aujourd'hui une lettre de vous, ma chere fille, & j'y réponds avec empreſſement par l'amitié que j'ai pour vous : j'eſpere que je vous reverrai encore. Point de marques d'amitié que je ne vous donnaſſe ſi je le pouvois ; mais il n'eſt pas aiſé de vous procurer une bonne fortune. Vous ne m'écrivez point ce que vous faites, où vous êtes, & ſi vous vous tenez toujours dans la ſimplicité de l'éducation de St. Cyr. Il faut que vous la préfériez au goût des nouvelles opinions, que vous évitiez ſoigneuſement les livres que vous ne connoiſſez point : ceux que vous avez emportés de St. Cyr ſuffiſent pour vous rendre une grande Sainte : vous trouve-

rez dans le Nouveau Teſtament qu'un bon arbre porte de bons fruits ; & vous verrez que les Janſéniſtes en portent de mauvais, qu'ils ſecouent le joug de l'Egliſe, qu'ils mépriſent le Pape aſſez ouvertement, qu'ils ne veulent pas blâmer hautement le Roi; mais qu'ils diſent qu'il eſt trompé ; qu'ils ne veulent aucune dépendance ; que pour gagner les femmes, ils les aſſurent qu'elles ſont capables de juger des matieres de doctrine : vous ne voyez point-là l'humilité, l'obéiſſance chrétienne, & ſur-tout pour nous qui ſommes ignorantes, quelque eſprit que nous puiſſions avoir naturellement. Nous ſommes trop heureuſes d'être obligées par notre ſexe & notre incapacité d'être ſimples & ſoumiſes, puiſque c'eſt la voie la plus facile & la plus ſûre ; mais nous ne ſavons pas profiter de notre bonheur. Adieu, ma chere fille ; quand vous m'écrirez, détaillez-moi vos occupations : car de votre amitié pour moi, je n'en doute point.

LETTRE XXV.

A Madame de la Lande (1).

VOus voilà, ma chere enfant, dans votre ménage. Je prie Dieu de le bénir, & je l'efpere fermement. Vivez dans le fond de votre maifon. Fuyez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari, & tâchez de ne plaire qu'à lui feul (2). Que St. Cyr & ma maifon foient vos plus grands plaifirs. Soyez laborieufe : nous fommes tous nés pour le travail ; & aucun des moments de notre vie n'eft à nous. Priez pour moi ; votre cœur eft pur, vos prieres feront exaucées : vous favez mieux que perfonne mes imperfections & mes défauts. Je ne faurois aller chez vous : vous ne pouvez venir chez moi : cependant vous voulez me voir, & je veux que vous me voyiez : je vous

(1) Mlle de Biodos de Cafteja, née en 1672, élevée à St. Cyr, attachée durant quelques années à Me. de Maintenon, mariée à M. de la Lande, & Sous-Gouvernante des Enfants de France.

(2) Me. de la Lande étoit extrêmement belle.

envoye donc ma chambre (1) : je sais que vous vous y êtes amusée.

LETTRE XXVI.

A la même.

JE suis ravie, ma chere enfant, de vous savoir accouchée heureusement, & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois bien dit qu'on se faisoit les maux plus grands qu'ils n'étoient, que la tendresse pour l'enfant en diminuoit une partie, & que l'amour pour le pere donnoit la force de supporter l'autre. Remerciez Dieu de ses graces : un mari sage, un fils, de la santé, quels biens souhaiter après cela ? Personne ne s'intéresse à vous plus que moi : vous mériterez toujours mon amitié : vous l'aurez toujours. Conservez-vous : tâcher de nous bien porter est un de nos devoirs. Quoi que vous entendiez dire,

---

(1) C'est un éventail, où l'on voit au naturel l'appartement de Me. de Maintenon : le Roi y travaille à son Bureau, Me. de Maintenon file, Me. la Duchesse de Bourgogne joue, Mlle. d'Aubigné fait collation.

ne vous allarmez pas (1) : fiez-vous-en à moi : on verra que vous êtes favorite d'une favorite.

LETTRE XXVII.

A Mlle. d'Aubigné.

De Chantilly, *ce* 11 *Mai* 1693.

JE vous aime trop, ma chere niece, pour ne pas vous dire vos vérités : je les dis bien aux Demoiselles de St. Cyr. Et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de sa mort, ni son

---

(1) Sur la place de Sous-Gouvernante que Me. de Mainte.non lui avoit promise.

Successeur, ni tout ce qui vous caresse ne vous regardera ni vous ni St. Cyr. Si le Roi meurt avant que vous soyez mariée, vous épouserez un Gentilhomme de Province, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si pendant ma vie vous épousez un Seigneur, il ne vous estimera, quand je ne serai plus, qu'autant que vous lui plairez : & vous ne lui plairez que par la douceur, & vous n'en avez point. Votre mignonne (1) vous aime trop. Je ne suis point prévenue contre vous : & je vous aime bien plus : mais je vois en vous un orgueil effroyable. Vous savez l'Evangile par cœur : & qu'importe si vous ne vous conduisez point par ses maximes ? Songez que c'est uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre : & moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous ne pouvez souffrir que votre mignonne vous dise qu'ils sont par rapport à nous. Vous voudriez vous élever même au-dessus de moi : ne vous flattez

(1) Mlle. Balbien, fille d'un Architecte de Paris, d'une grande vertu, très-estimée du Roi, Gouvernante de Mlle. d'Aubigné, & depuis femme-de-chambre de Madame la Duchesse de Bourgogne.

point : je suis très-peu de chose, & vous n'êtes rien. Je souffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fîtes à Me. de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savez quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaisir j'ai à vous en faire.

LETTRE XXVIII.

A Me. de Rochechouart.

A St. Cyr ce 17 Décembre.

IL m'étoit revenu par plusieurs endroits, Madame, que vous étiez contente de moi : & l'assurance que vous voulez encore m'en donner vous même me fait un sensible plaisir. Cependant, je n'ai pas fait tout ce que j'aurois voulu. J'avois à me partager entre plusieurs personnes dans un temps où j'étois occupée de vous seule.

Je suis ravie de ce que vous me dites de Madame la Duchesse de Bourgogne : mais comme l'amour est ingénieux à se faire des peines, je m'en fais une de ce qu'on vous croira prévenue : ou doutera de ce que vous direz de l'aimable Princesse, à qui vous plaisez autant, Madame, qu'elle vous plaît. Elle a senti votre mérite, & me dit : *Ah! que je m'accommoderois bien de votre Abbesse.* Enfin, Madame, il n'y a pas jusqu'à Abner qui ne vous trouve fort aimable. J'avois pensé à vous le prêter, afin qu'il vous formât une troupe à Fontevrault, qui fît quelquefois pleurer Me. de Monpipeau. Vous pouvez disposer, Madame, de tout ce qui est en mon pouvoir, & vous seriez très-injuste si vous ne comptiez pas sur moi comme sur une trés-sincere & très-humble servante. Je vous supplie d'assurer Me. de Montespan des sentiments que vous savez que je conserve pour elle. Je ne puis jamais cesser de m'intéresser à tout ce qui la touche, depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses.

LETTRE XXIX.

De M. Racine à Me de Maintenon.

MAdame, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires : mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire, que M. le Maréchal de .... s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec priere de le présenter à Sa Majesté..... Voilà, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire : mais j'apprends que j'en ai une autre bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue que lorsque je faisois tant chanter dans *Esther : Rois, chassez la calomnie*, je ne m'attendois guere que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale, & rebelle à l'Eglise. Ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait par votre or-

dre près de trois mille vers sur des sujets de piété : j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentiments dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale, qui est-ce qui n'en peut être accusé, si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au Roi, à s'informer des grandes actions du Roi, & à inspirer aux autres les sentiments d'amour & d'admiration qu'il a pour le Roi ?... J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même : mais, dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien, ni du Roi, ni de l'Evangile. Il y a des témoins encore vivants qui pourroient vous dire avec quel zele on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le Roi a le plus comblés de ses graces. Hé quoi ? Madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient le plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si

triste expérience du contraire ? Mais je sais ce qui a pu donner lieu à une accusation si injuste. J'ai une tante, qui est Supérieure de Port-Royal, & à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance, & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égarements & des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie..... Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce, Madame, que je m'adressai pour la secourir ? j'allai trouver le P. de la Chaise, & lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aye persuadé : mais il parut très-content de ma franchise, & m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute sa vie mon serviteur & mon ami. Je puis protester devant Dieu que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie le plus retiré que je puis dans ma famille, & je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde que quand je suis à Marly. Je vous assure, Madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de

l'honneur de vous voir : je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'ai tâché de mériter. Je chercherois du moins ma consolation dans mon travail : mais jugez quelle amertume doit jetter sur ce travail la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis avec le plus profond respect, &c.

LETTRE XXX.

De Mr. Blouin.

MAdame, je dois assez au Roi pour lui sacrifier un goût qui pourroit lui déplaire ou l'incommoder un seul moment : je renoncerai donc entiérement au tabac : & le profit que je vais faire de l'avis que vous avez la bonté de me donner, vous marquera combien je mérite que vous ayez la charité de m'en donner d'autres, dont je n'aurai peut-être que trop de besoin.

LETTRE XXXI. (1)

De Me. de Maintenon à Madame la Duchesse de Bourgogne.

LA crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, & l'amour de Dieu est l'accomplissement de la loi.

Tel est, Madame, l'oracle du St. Esprit dans un livre que vous ne devez point vous lasser de lire. Les livres profanes inspirent l'orgueil & nourrissent la curiosité, si dangereuse à notre sexe, à mesure qu'ils étendent les connoissances, au-lieu que l'Ecriture-Sainte inspire l'humilité à ceux qu'elle instruit. Mais ce n'est pas assez que l'esprit soit convaincu, il faut que le cœur soit séduit par le goût de la piété.

(1) Madame la Duchesse de Bourgogne disoit que ces avis lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins : & Louis XIV les trouva si beaux qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Me. de Maintenon, qui vouloit les reprendre de la cassette de la Princesse : *Madame, c'est pour les enfants : il faut bien que ma famille ait quelque chose de vous.*

Que cette piété soit solide, droite, éclairée : solide, en la regardant comme la regle de toutes les actions de notre vie ; droite, en préférant toujours les obligations de votre état à toute dévotion particuliere ; éclairée, en vous instruisant de tout ce que vous devez savoir pour vous sauver & pour sauver les autres par votre exemple : car votre place vous met à portée de faire de grands biens, & l'édification est le principal.

Vous aimez la joie, le repos, le plaisir : croyez-moi, j'ai goûté de tout ; il n'y a de joie, de repos, de plaisir qu'à servir Dieu. Le vice est affreux : & l'on ne peut trop-tôt se donner au Seigneur : la Sainte Vierge, dit-on, s'offroit à Dieu dès l'âge de trois ans : sitôt que le Roi vous a vue, il vous a offerte à lui. La vie appartient sans doute à celui qui nous l'a donnée : voudriez-vous donner la vôtre à l'ennemi de Dieu ?

Evitez la vanité & l'oisiveté. Evitez surtout le péché : on se jette aisément dans le vice : on en sort difficilement. Méditez la loi de Dieu jour & nuit : gravez-la profondément dans le fond du cœur : imitez votre Maître & votre modele : sacrifiez tout à la vérité & à la vertu.

Aimez l'Eglise, qui est l'assemblée des

fideles; respectez ses Ministres; protégez les gens de bien & les bonnes œuvres. Soulagez les malheureux. Déclarez-vous contre les nouveautés dans la Religion, comme le Jansénisme, le Quiétisme, & faites-vous en instruire autant qu'il est nécessaire pour les éviter. Tenez-vous attachée au Saint Siege : c'est le centre de la Catholicité.

Soyez simple dans la piété, docile, humble, unie, comme St. Paul l'ordonne aux femmes. Fréquentez les Sacrements avec joie & avec confiance : choisissez un bon Confesseur, & laissez-vous conduire dans le bien qu'il vous conseillera : c'est-là qu'il faut être simple comme la colombe. Quittez-le, s'il vous disoit quelque chose de mal : c'est en ce cas qu'il faut être prudent comme le serpent. Suivez l'esprit de l'Eglise dans toutes ses solemnités.

Attendez & desirez notre Seigneur pendant l'Avent. Recevez-le à Noël : renaissez avec lui. Adorez-le avec les bergers & avec les Rois : offrez-vous toute entiere à lui. Purifiez-vous avec la Sainte Vierge. Soumettez-vous, comme elle, à toutes les pratiques de la Religion. Mortifiez-vous pendant le Carême, par l'abstinence, par le jeûne, par des prieres plus

longues, par plus de ſolitude & d'éloignement des plaiſirs. Mourez avec J. C. le Vendredi-Saint. Reſſuſcitez à une nouvelle vie au temps de Pâques. Montez au Ciel en eſprit au temps de l'Aſcenſion, en vous détachant de la terre. Attendez, deſirez, & recevez le St. Eſprit à la Pentecôte; & ſoyez dans les diſpoſitions où furent les Apôtres, pour la gloire de leur Maître, qui eſt le vôtre. Adorez le St. Sacrement pendant l'octave que l'Egliſe l'expoſe à nos yeux. Dans le cours de l'année, ſolemniſez les Fêtes des Saints: ayez recours à eux: imitez leurs vertus. Ayez une dévotion particuliere à la Ste. Vierge.

Encore une fois, aimez l'Ecriture-Sainte, adorez ce que vous n'entendez pas: profitez de ce que vous comprenez. Servez-vous du livre de l'*Imitation* & des *Pſeaumes*. Liſez les Œuvres de *St. François de Sales*. Rentrez ſouvent en vous-même, & tâchez de vous mettre en la préſence de Dieu, au milieu de la Cour la plus nombreuſe.

N'eſpérez pas un parfait bonheur: il n'y en a point ſur la terre: & s'il y en avoit, il ne ſeroit pas à la Cour.

La grandeur a ſes peines, & ſouvent plus cruelles que celles des particuliers: dans la vie privée, on ſe fait aux cha-

grins : à la Cour, on ne s'y habitue pas.

Votre ſexe eſt encore plus expoſé à ſouffrir, parce qu'il eſt toujours dans la dépendance. Ne ſoyez ni fâchée ni honteuſe de cette dépendance d'un mari, ni de toutes celles qui ſont dans l'ordre de la Providence.

Que M. le Duc de Bourgogne ſoit votre meilleur ami & votre ſeul confident. Prenez ſes conſeils : donnez lui les vôtres : ne ſoyez, vous & lui, qu'un cœur & qu'une ame.

N'eſpérez pas que votre union vous procure une paix parfaite : les meilleurs mariages ſont ceux où l'on ſouffre tour à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience. Il n'y en eut jamais ſans quelque contradiction.

Soyez complaiſante, ſans faire valoir vos complaiſances. Supportez les défauts de l'humeur, ceux du tempérament & de la conduite, la différence des opinions & des goûts. C'eſt à vous à être ſoumiſe, & c'eſt en vous ſoumettant à M. le Duc de Bourgogne, que vous régnerez ſur lui. Prenez ſur vous le plus que vous pourrez, ſur lui jamais.

N'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez : les hommes ſont pour l'ordinaire moins tendres que les femmes : &

vous ferez malheureuse, si vous êtes délicate en amitié : c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

Demandez à Dieu de n'être point jalouse : n'espérez pas faire revenir un mari par les plaintes, les chagrins & les reproches. Le seul moyen est la patience & la douceur : l'impatience aigrit & aliene les cœurs : la douceur les ramene. J'espere que M. le Duc de Bourgogne n'affligera pas votre cœur par des infidélités.

En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux : les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les éleve avec moins de contrainte. Ils sont naturellement tyranniques : ils veulent les plaisirs & la liberté, & que les femmes y renoncent : n'examinez pas si leurs droits sont fondés : qu'il vous suffise qu'ils soient établis : ils sont les maîtres, il n'y a qu'à souffrir & à obéir de bonne grace.

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins : comptez que tôt ou tard tout est su : il est très-dangereux d'écrire.

Ne confiez à personne rien qui puisse vous nuire, s'il est redit : comptez que les secrets les mieux gardés ne le sont que pour un temps, & qu'il n'est point de

pays où il y ait plus d'indiſcrétion que celui-ci, où tout ſe fait avec myſtere.

Aimez vos enfants, voyez-les ſouvent: c'eſt l'occupation la plus honnête qu'une Princeſſe & qu'une payſane puiſſent avoir. Jettez dans leurs cœurs les ſemences de toutes les vertus : & en les inſtruiſant, ſongez que de leur éducation dépend le bonheur d'un peuple qui mérite d'être aimé de ſes Princes. Expoſez-vous au monde ſelon la bienſéance de votre état : ſi vous êtes inacceſſible, vous ne ſerez pas aimée.

Détruiſez, autant que vous le pourrez, la vanité, l'immodeſtie, le luxe, & encore plus les calomnies, les médiſances, les railleries offenſantes, & tout ce qui eſt contraire à la charité.

N'épouſez les paſſions de perſonne : c'eſt à vous à les modérer, & non pas à les ſuivre. Regardez comme vos véritables amis ceux qui vous porteront toujours à la douceur, à la paix, au pardon des injures : & par la raiſon contraire, craignez & n'écoutez pas ceux qui voudront vous exciter contre les autres, ſous quelle apparence de zele & de raiſon qu'ils couvrent leurs intérêts ou leurs reſſentiments.

Défiez

Défiez-vous des perſonnes intéreſſées, vaines, ambitieuſes, vindicatives : leur commerce ne peut que vous nuire.

N'ayez jamais tort : ne vous mettez point en état de craindre la confrontation. Donnez toujours de bons conſeils, ſi vous oſez en donner. Excuſez les abſents, & n'accuſez perſonne. Encore une fois, n'entrez point dans les paſſions des Courtiſans : vous leur plairez moins dans les temps de leur fureur : ils vous eſtimeront quand l'accès ſera paſſé. Une Princeſſe ne doit être d'aucun parti, mais établir par-tout la paix.

Sanctifiez toutes vos vertus, en leur donnant pour motif l'envie de plaire à Dieu.

Aimez l'Etat : aimez la nobleſſe qui en eſt le ſoutien : aimez les Peuples : protégez les campagnes, à proportion du crédit que vous aurez : ſoulagez-les autant que vous pourrez.

Aimez vos domeſtiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune ; mais ne leur en faites jamais une grande : ne contentez ni leur vanité, ni leur avarice, & que votre ſageſſe mette à leurs deſirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes. En protégeant quelqu'un qui vous eſt connu, ſongez au tort que vous faites

à un homme de mérite que vous ne connoiſſez pas.

Ne ſoyez point trop attachée au plaiſir ; il faut ſavoir s'en paſſer, & ſur-tout dans votre état, qui eſt un état de contrainte & de peine. Apprenez donc à vous contraindre & à ſouffrir.

Ne vous laiſſez point aller à vos mouvements intérieurs : on a toujours les yeux ouverts ſur les Princes : ils doivent donc avoir toujours un extérieur doux, égal & médiocrement gai. Cependant montrez que vous êtes capable d'amitié : votre amie eſt malade, ne cachez point votre inquiétude : elle meurt, montrez votre affliction.

On ne donne preſque jamais aux Princes qu'une maxime, qui eſt celle de la diſſimulation : elle eſt fauſſe, & fait tomber dans de grands inconvénients. J'aime bien mieux une prudente franchiſe.

Soyez tendre aux prieres des malheureux. Dieu ne vous a fait naître dans ce haut rang, que pour vous donner le plaiſir de faire du bien. Le pouvoir de rendre ſervice & de faire des heureux eſt le vrai dédommagement des fatigues, des déſagréments, de la ſervitude de votre état.

Soyez compatiſſante envers ceux qui re-

courent à vous pour obtenir des graces: mais ne soyez pas importune à ceux qui les distribuent ou qui les donnent.

N'entrez dans aucune intrigue, quelque intérêt & quelque gloire qu'on vous y fasse envisager. Aimez vos parents, mais que la France soit votre seule patrie. La France ne vous aimera qu'autant que vous saurez l'aimer.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu: l'esprit vous fera haïr du plus grand nombre, & peut-être mésestimer des personnes sages.

C'est une marque visible de prédestination, de passer de souffrance en souffrance, & de porter sa croix chaque jour. Si cela est, Madame, vous êtes prédestinée; car vous aurez beaucoup à souffrir: vous êtes la premiere femme du monde; mais il ne faut point vous flatter: quoi que vous fassiez, vous serez, par cela même, la plus malheureuse.

LETTRE XXXII.

A Madame de Rochechouart.

Ce 18 *Avril.*

J'Ai donné votre lettre au Roi, qui m'a dit qu'il vouloit y répondre. Il eſt vrai, Madame, que M. le Dauphin a donné une grande allarme, & que l'on paſſa une triſte nuit. Le Roi en fut vivement touché, & il a grande raiſon: car il n'y eut jamais un fils ſi digne d'être aimé de ſon pere. Graces à Dieu, ce mal a eu de très-heureuſes ſuites. M. le Dauphin a grand ſoin de ſa ſanté; & ce qui vaut encore mieux, il penſe très-ſérieuſement à ſon ſalut. Ainſi il n'y a qu'à remercier Dieu. Votre amée Madame la Ducheſſe de Bourgogne donna dans cette occaſion bien des marques de ſon bon naturel, & de ſa tendreſſe pour Monſeigneur, qui a eu le plaiſir de voir combien il eſt aimé. Je vous avoue tout ſimplement, Madame, que j'avois oublié que je vous euſſe promis le portrait de notre Princeſſe: mais puiſque je vous l'ai fait attendre, ayez encore la bonté de me

mander de quelle grandeur & de quelle figure vous le voulez, & je vous promets de réparer ma faute. Je ne manquerai pas de parler à M. de Chamillart, & je le ferai en présence du Roi, afin qu'il joigne à ma sollicitation la sienne, qui pourra être de quelque considération auprès de son Ministre. Vous ne me nommez pas Me. de Montespan, & je ne saurois faire de même : elle m'est trop souvent présente : je lui souhaite tout ce que je me souhaite à moi-même. Apprenez-lui, Madame, la mort de Me. de Brinon ; & croyez l'une & l'autre que par les sentiments que j'ai pour vous, je mériterois vos bontés pour moi.

LETTRE XXXIII.

A Marly, 29 Juin.

LE Roi me vit recevoir votre lettre, Madame, & me demanda s'il n'y en avoit pas une pour lui. Je lui lus la mienne, & il vit la raison qui vous empêchoit de lui écrire. Il vous remercie, Madame, de la part que vous avez prise à sa douleur. Elle a été très-grande. Il aimoit Monsieur, il en étoit aimé : ils ne

s'étoient jamais quittés : la maniere de la mort étoit effrayante, le spectacle bien triste : tout cela, Madame, fit une impression qui inquiéta tout le monde pour la plus précieuse santé qu'il y ait à conserver. La Cour & les affaires sont très-bonnes : dans les afflictions, il faut se dissiper & se contraindre : on en profite. Vous faites justice à Madame la Duchesse de Bourgogne, Madame, quand vous l'avez cru touchée : elle a été au-dessus de son âge : elle commençoit à aimer Monsieur : l'humeur gaie de l'un & de l'autre s'accommodoient parfaitement. Cette Princesse fut témoin de cette mort, & elle a joint aux sentiments de tendresse une peur de son âge, de sorte qu'elle ne pouvoit dormir. Elle s'en est trouvée mal ; & cela avec un certain dérangement, qui donne quelque espérance, peu fondée pourtant, qu'elle pourroit être grosse. Elle conserve un goût pour vous, Madame, dont vous ne douteriez pas si vous étiez plus près d'elle, & me charge de vous bien remercier de tout ce que vous me dites sur son sujet. Elle n'a que trop de dégoût pour l'esprit : il n'est plus guere à la mode, & ceux qui n'en ont point, lui sauront mauvais gré de le trouver. J'ai bien pensé à Madame de Montespan en

cette occasion, & je ne suis point surprise qu'elle coure les champs. Je crois tout ce qu'elle pense, & vois d'ici par combien d'endroits elle est touchée. Je ne sais, Madame, comment on pourroit supporter la tristesse de la vieillesse & de ses réflexions, si on n'espéroit une autre vie qui ne finira point. Croyez que tant que la mienne durera, je serai la personne du monde qui vous honorera le plus.

LETTRE XXXIV.

A Fontainebleau, ce premier Octobre.

J'Ai à répondre à trois de vos lettres, Madame, & j'en serois bien honteuse, si je n'avois une très-bonne excuse. Je suis tombée malade aussi-tôt après l'extrémité où nous avions vu Madame la Duchesse de Bourgogne : & comme nos âges sont différents, nos ressources le sont aussi. Elle est parfaitement guérie, & je suis encore abbattue, & dans l'usage du quinquina, qui m'enivre deux fois par jour; ce qui n'est guere propre aux têtes attaquées de migraines. Mais venons à nos lettres, Madame, que j'ai devant

LETTRE XXXV.

Ce 9 Novembre.

Le Roi m'ordonne de vous mander, Madame, qu'il a lu votre lettre avec attention : qu'il trouve bon que vous disiez vos raisons à M. le Chancelier, & que bien loin de vous retrancher ce qui est permis aux autres, il vous accorderoit volontiers par son inclination ce qu'il refuseroit au reste du monde.

Je me réjouis avec vous, Madame, de la considération que j'ai toujours vue dans le Roi pour vous. Après ce compliment, venons au portrait de Madame la Duchesse de Bourgogne. Vous n'avez plus sa hauteur, Madame : elle est présentement aussi grande que moi, & ce sera bientôt davantage. Sa taille est embellie, parce que le sein lui vient : mais je la trouve un peu déparée d'avoir perdu ses cheveux après sa grande maladie. Il n'est question ici que de la Reine d'Espagne. Les portraits qu'on en fait ressemblent fort à notre Princesse. Mais ce qu'on mande de son esprit est surprenant, & effraye les Espagnols. Voilà finir bien

court, Madame, ce n'étoit pas mon intention.

LETTRE XXXVI.

Ce 13 Février.

JAmais affaire de la Cour ne fut plus facile, Madame, que celle de vous faire donner un livre de médailles : à la proposition que j'en fis au Roi, il me répondit, *lo merece.* Voilà ma négociation, & j'ai fait mettre le livre entre les mains de M. d'O. Vous êtes trop discrete, Madame, quand vous cherchez des prétextes pour faire vos compliments ; & vous êtes une ingrate si vous oubliez la maniere dont tout ce qui vient de vous est reçu. Vous aurez pris part aux dernieres nouvelles d'Italie. Le Roi est fort touché du malheur du Maréchal de Villeroi, & du reste bien content de l'extraordinaire succès qu'ont eu ses troupes, en chassant les ennemis déja entrés & établis par une trahison. On ne peut trop demander la paix.

LETTRE XXXVII.

A Mademoiselle d'Osmond.

A Versailles, ce 28 *Février* 1701.

JE suis ravie de votre établissement, Mademoiselle, & j'espere que votre sœur (1) ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouse (2) est bien estimable : il préfere votre vertu aux richesses qu'il auroit pu trouver. Et vous, vous préférez la sienne aux biens que vous allez partager avec lui. Avec de tels sentiments, un mariage ne peut qu'être heureux : Dieu bénira deux époux dont la piété est le lien. Je ne cesserai jamais de vous aimer, & de me souvenir que je suis aimée de vous. Je n'ai point pris Mademoiselle votre sœur pour la garder auprès de moi, comme vous le pensez. Elle va retourner à Saint-Cyr, où sa capacité l'a mise à la tête d'une classe. Je l'en tirerai de temps en temps pour la délasser d'un person-

(1) Depuis Marquise d'Havrincour.
(2) M. de Bouvet, Marquis de Louvigny.

nage si sérieux. Madame la Duchesse de Bourgogne l'aime fort : & ce voyage-ci j'en ai été fort contente. Adieu : soyez l'exemple de votre province, qu'on voye que vous avez été élevée à St. Cyr, & croyez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE XXXVIII.

A Me. la Marquise d'Havrincour.

Le 24 Février 1705.

VOus n'avez à présent, ma chere fille, que deux choses à faire ; servir Dieu & plaire à votre mari (1). Prodiguez-lui vos complaisances : entrez dans toutes ses fantaisies : souffrez toujours ses bisarreries ; & qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne : s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous-y, toujours avec la modération que la vertu demande.

(1) M. le Marquis d'Havrincour, Gouverneur d'Hesdin en Artois : il en donna en 1737 sa démission en faveur de son fils, aujourd'hui Ambassadeur du Roi à la Cour de Suede.

Vous allez être Gouvernante : comprenez & faites tout le bien que peut faire la premiere personne d'une Ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie : vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'Opéra avec tel homme qu'avec telle femme au Sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystére avec lui. Que vos prieres soient plus ou moins longues selon son goût : cette complaisance est une priere.

Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : élever vos enfants, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, & ne hasardez point leur vie & leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables Chrétiens : rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous : cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! peut-être iront-ils au bal le jour qu'on vous donnera l'Extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, & ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître & se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme & douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suiviez ; & la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chere d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique : on croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine. Vous savez fort bien votre Religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au Roi pour vous départir jamais du respect & de l'amour que ses sujets lui doivent. La reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des Princes. Ne souf-

frez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoiſſez mieux que perſonne.

Enfin, ma chere fille, ſoyez une bonne Chrétienne, une bonne femme, une bonne mere; & vos devoirs ſeront remplis, votre réputation bien établie, & votre ſalut aſſuré.

LETTRE XXXIX.

De Madame de Scudery.

A Paris, ce 28 Août.

JE n'oſois, Madame, prendre la liberté de vous écrire dans ces temps ſi embarraſſés; mais aujourd'hui qu'on nous dit de meilleures nouvelles, je crois qu'il m'eſt permis de vous rendre graces de la continuation de vos bienfaits, plus touchants & plus néceſſaires à l'état de la vieilleſſe qu'à tous les autres de la vie. Sans vous j'aurois bien ſouffert. Je ſuis pénétrée de reconnoiſſance, Madame, que vous ayez eu la bonté de vous ſouvenir d'une perſonne ſi aiſée à oublier à la mort de Me. de Nemours: il eſt vrai que j'y perds beaucoup de douceurs. Me. de

Villette me dit que vous me feriez l'honneur de m'en plaindre. Je vois souvent M. le Marquis de Villette. Je voudrois bien vous témoigner mon dévouement & ma passion à vous rendre service, en la personne d'un homme qui a l'honneur d'être votre parent.

LETTRE XL.

De la même.

Paris, 12 Décembre.

JE vous dois, Madame, tant de respect & de reconnoissance, qu'il me semble qu'il est de mon devoir & de l'attachement respectueux que j'ai pour vous, de vous faire mes compliments sur la mort de M. le Marquis de Villette : je le voyois presque tous les jours, & il vint encore chez moi la veille de sa mort : il parloit peu depuis quelque temps; mais je vous assure que ce jour-là il nous tint de très-bons discours, & fort chrétiens. J'espere que Dieu lui aura fait miséricorde; car c'étoit un des meilleurs hommes que j'aye jamais connu : c'étoit une joie pour moi de lui pouvoir rendre quelques devoirs; ayant l'honneur de vous être si proche;

car personne n'est avec un si profond respect que moi, & n'est si obligée d'être votre très-humble & très-obéissante servante.

LETTRE XLI.

A Madame de Querjean.

A Trianon, 25 Juillet 1705.

M. Le Cardinal de Noailles me presse fortement de consentir à la liberté de M. le Marquis de Querjean. Il dit qu'il est vieux, malade, converti, & pénétré de desir de se préparer à la mort. Je voudrois le servir; mais je ne voudrois pas vous nuire : ainsi je me trouve partagée entre la compassion & l'amitié. Il est difficile que vous résistiez là-dessus à votre Archevêque. A la fin, le Roi en sera touché. Ne vaudroit-il pas mieux entrer en négociation avec M. le Cardinal? Il vous dira que M. de Querjean ne vous tourmentera point, qu'il ne se vengera pas, qu'il vous fera tout le bien possible. Il demeurera garant de ces paroles. M. le Duc de Foix n'est-il pas toujours votre ami? Je le crois en grand commerce

avec tous les Noailles. Croyez, Madame, que je vous fais cette proposition par amitié, & non par lassitude de soutenir ce que j'ai commencé. M. de Querjean ne sortira point que vous ne soyez avertie. Je vous souhaite une meilleure santé; mais il y a un âge pour souffrir, comme il y en a un pour s'amuser. Prenons notre parti, & souffrons, & ne murmurons point de ce que nous ne pouvons souffrir ensemble.

LETTRE XLII.

A la même.

8 *Décembre* 1705.

NOus avons perdu une excellente amie en perdant Me. de Montchevreuil. Mais je vous assure que vous n'avez rien perdu par rapport à moi. Vous savez, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous : au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des Tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de

votre ſanté? votre lettre ſeroit parfaite. Ma fievre part tout doucement : je reprends mes forces : vos noix y contribuent : je les aime, & je vous en rends mille graces : c'eſt le ſeul préſent que je reçoive avec plaiſir.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoyai & le recommandai à M. de Torci. Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé ſur beaucoup de raiſons. Vous voyez qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. Je ne ſais rien de ce qui s'eſt dit (1) du mariage de Mlle. d'Oſmond. Il s'eſt trouvé encore meilleur que je ne l'avois eſpéré. Je ſuis votre très-humble ſervante, & bien affligée d'ajouter, votre ſervante très-inutile.

---

(1) On dit à Paris, & même à la Cour, que Mlle. d'Oſmond étoit fille de Me. de Maintenon & du Roi. Me. de Maintenon, inſtruite de ce propos, dit : *Plût à Dieu! Mais ſi cela étoit, M. d'Havrincour la mériteroit, mais ne l'auroit pas.*

LETTRE XLIII.

A la même.

28 *Décembre* 1705.

J'Ai bien ſu, Madame, la derniere tentative qu'a fait M. de Pontchartrain en faveur de M. de Querjean. Mais vous ne ſavez peut-être pas la fermeté du Roi à refuſer. Tant que je vivrai, vous ne ſerez point expoſée à ſon reſſentiment. Je ne puis vous donner de rendez-vous, n'étant pas maîtreſſe d'un ſeul jour. Je vous écris en prenant des eaux de Forges : elles me font beaucoup de bien ; je vous le dis, Madame, parce que je ne crois pas vous être indifférente. Si je ſuivois mon goût, je vous entretiendrois plus long-temps.

LETTRE XLIV.

De Me. la Comtesse de Conflans à Me. de Maintenon.

MAdame, votre lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mêmes bontés dont vous m'avez toujours honorée. Voici ma situation. Je ne suis plus dans un Couvent : mes incommodités m'en ont fait sortir : j'ai pris une maison dans un air & une exposition propre à ma santé : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de pension : je ne touche pas un sol de tout mon bien, il est saisi réellement. Il me faudroit un carrosse & deux domestiques : cela est du pur nécessaire ; & je serois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée ; ainsi je ne vous serois pas long-temps à charge. Si ce détail vous touche, je ne serai plus à plaindre. Je vous assure, Madame, que mon respect pour vous ne finira qu'avec ma vie, & que ma vie finira bientôt.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON A MADAME DE BRINON.

LETTRE PREMIERE.

1679.

NOTRE maison roule sur votre tête & sur la mienne, & ces têtes tomberont bientôt. Redoublons de soins, afin que si nous ne faisons pas long-temps le bien, du moins nous en fassions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des sujets, c'est à vous à les élever. Vous donnez votre vie à Dieu : j'en mene une très-inutile & très-agréable. Ne nous rebutons point de nos petites sœurs : si elles suivoient nos avis, nous serions trop heureuses, & elles trop parfaites. Il ne faut pas les laisser respirer sur le rouet : elles n'aimeront le travail que par habitude.

Punissez, ordonnez, vous êtes la maîtresse. Vous n'aurez pas le St. Sacrement: & c'est le Roi qui ne le veut pas: Mr. l'Archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'Office: je n'ai pas voulu vous le dire, de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la Reine Christine qui est merveilleuse. Que la présence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je sens votre peine, comme si j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je suis seule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je sais les chagrins de M. Pellisson: nous en parlerons. Me. la Duchesse est ici, & ne peut se résoudre à la grande affaire d'amener Me. sa sœur dans cet appartement. Je suis contente de la douceur de Me. de St. Pierre: je n'en suis pas surprise: elle confirme ce que je vous disois l'autre jour, que les esprits les plus brusques sont souvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne! Je vous plaindrois bien, si vous ne souffriez pour Dieu. Mes petites sœurs songent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois? Le secours que nous a donné Me. de Richelieu est venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture, & il n'est

pas

pas possible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point sur l'instruction & le travail ; ces objets de nos soins sont bas, mais peut-être seront-ils plus utiles que des objets plus éclatants.

LETTRE II.

JE serois très-aise de plaire à Me. de Bonnevaux, car peu de gens lui plaisent, & elle plaît à tous. Assurez-la que la Cour ne vaut pas la Philosophie, & qu'un jour passé dans de bonnes œuvres est plus délicieux que les plus brillants ici ne le paroissent à ceux qui ne nous voyent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Me. Savari sur sa toute aimable lettre? Je voudrois y répondre par mon esprit comme j'y réponds par mon cœur ; mais, ma très-chere, je suis accablée de soins, de visites, de projets, de voyages, de vapeurs, de fatigues ; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau temps, la Cour vous est fort obligée : mais n'avez-vous aucun scrupule de vous intéresser auprès de Dieu pour les plaisirs des mondains ? Demandez-moi de l'argent, & autant que vous en voudrez. Vous auriez eu plus de re-

pos à n'avoir que mes filles. Mais je n'ai pu vous empêcher d'étendre le talent que vous avez pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait le jour de St. François. Je ne mérite pas ce que vous m'écrivez là-dessus, & je ne crains point le dessein dont vous me parlez. Je serai à la Cour tant que Dieu le voudra. Je me flatte que vous ne vous lasserez point de Mlle. de Murçay. Elle m'a conté toutes vos peines, lors de la petite vérole de vos enfants. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre Princesse (1). C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel, & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flatteuse & affectueuse, que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus, je ne suis pas maîtresse de moi, & si je manquois au rendez-vous, j'irois demain à Ruel par complaisance pour vous : qu'elle s'y rende : ménagez tout, de maniere que je puisse manquer à ma parole, sans manquer au respect qui lui est dû. Donnez

(1) Me. la Duchesse de Brunswick, dont l'une des filles épousa l'Empereur, & l'autre, le Duc de Modene.

à l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerez à propos, en considérant que personne ne lui donne rien. Je me sens un grand attrait pour notre bonne œuvre : je voudrois quelque chose de plus : il ne faut pas plus de soins pour trente que pour vingt. J'exige d'André des choses bien dégoûtantes ; mais il me semble que je les ferois fort bien.

LETTRE III.

Mr. le Duc du Maine a eu le Gouvernement de Languedoc : il en reviendra quelque chose aux Montchevreuils. N'en dites rien : ils ne le savent pas eux-mêmes. La nourriture des pauvres va fort bien ; mais il ne suffit pas qu'ils mangent pour vivre, il faut qu'ils mangent assez pour croître : & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureusement avec leur appetit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement, que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier Médecin de la Reine, & le plus habile de France, qui marche pour Jaquette : servez-vous de l'occasion, & faites-vous donner des leçons de Méde-

cine. Prenons courage : élevons des enfants qui, après nous, multiplieront notre éducation. Quand j'arrive, qu'on me laisse ranger aux occupations des autres, sans leur faire quitter les leurs. L'Abbé Gobelin est content, édifié, ravi, engoué de notre Communauté. Adieu, ma très-chere : je vous aime tendrement.

LETTRE IV.

LA mort de la Reine, de laquelle je ne me console point, m'attire tant de lettres & de visites que je ne respire pas. Je suis ravie de la dévotion à St. Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avez envoyé : il n'y a sur cela qu'à prier Dieu, qui fait toujours le meilleur. Je ferai toujours bien-aise de savoir tout ce que vous entendrez dire là-dessus. Je ne crois point qu'on ait songé à aucune lésine dans la pompe funebre de la Reine : j'en ai oui donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-Mere : mais il se peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une pension de deux mille livres à Mlle de Scudery. Vous y prenez trop d'intérêt pour n'en pas avoir

le premier avis. Plus je vis, plus je me confirme dans l'opinion de ne pas amasser. Je crains toujours l'économie de Me. de St. Pierre, & que mes petites filles ayent beaucoup de science & peu de pain. Il est vrai que je fis Jeudi mes dévotions, après une nuit pleine de trouble, & avec beaucoup de larmes. Je n'ai guere vu de plus mauvaise Bibliotheque que celle dont vous m'avez envoyé le mémoire. Quelque envie, quelque besoin que j'aye de me remplir de bonnes choses, je ne vois là que les Méditations de Ste. Thérese & les Œuvres de M. de Condom, qui méritent d'être regardées. Ne vous lassez point de faire prier pour le Roi. Il a plus besoin de graces que jamais, pour soutenir un état contraire à ses inclinations & à ses habitudes. Me. de Brunswick me fait pitié : je n'y vois pas de remede : sa fille vous auroit occupée & embarrassée : donnez-vous toute à Dieu & à nos pauvres, & méprisez les grandeurs.

LETTRE V.

Le 22 Août 1683.

JE passe fort bien trois mois, sans voir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Françoise, ce sont des folies : je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas : je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voyez Mlle. de Scudery, & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien-aise que St. Candide fasse des miracles : mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la Marquise. Adieu, je m'ennuye fort de ne vous point embrasser, & de ne voir ni mes petites fillles, ni cet étable que j'aime tant.

LETTRE VI.

Le 1 Septembre 1683.

JE suis ravie des bénédictions que nous avons attirées sur Ruel. J'en reviens toujours plus affolée de nos petites filles: J'ai bien du regret de ne vous avoir pas vue dans les premiers mouvements de l'agréable vision que vous eûtes dans ma chambre. Je vis hier le plan de Noisy: les réparations ne peuvent être faites que pour le Carême : je n'y perdrai pas de temps; car le détachement que je vous trouve pour le monde a si fort augmenté mon estime & mon amitié, que je meurs d'envie de servir Dieu avec vous. On a trouvé la disposition que nous avons faite, pleine d'esprit. J'ai dit que nous arrangerions le dedans à notre fantaisie : je connois ces Messieurs : ils nous accommoderoient de la façon la plus réguliere & la plus désagréable. Il faut que tout nous serve : nous en demanderons moins, & c'est pour moi le souverain bonheur. Il n'y a que Noisy & une entiere solitude qui puissent me rendre à mes devoirs, & me mettre dans l'indépendance.

Nous avons l'obédience de M. l'Archevêque : je vous conjure de ne parler de cet homme-là qu'à moi, sans nulle exception. Sur ce que j'ai vu, je voudrois bien que Me. de Brunswick fût avec nous ; mais le goût du maître est différent du nôtre ; & vous ne lui plairez jamais, que renfermée uniquement avec Dieu & nos enfants : on a une si haute idée de la perfection quand on ne la pratique pas ! on ne comprend pas qu'il faille respirer, & qu'après avoir pédanté tout le jour, on aime à causer avec une femme raisonnable. Vivez gaiement : comptez que vous ne perdez rien : non-seulement les choses peuvent changer, mais je suis presque assurée qu'elles changeront. C'est votre piété qui vous fait regarder un château dans le parc de Versailles comme les déserts de la Thébaïde. Ne vous confondez point en regrets inutiles, & laissez-moi faire le reste.

LETTRE VII.

1684.

HEureusement pour vous, je fus interrompue hier au soir ; car je vous aurois accablée de moralités. J'ai parlé ce matin à M. Bontems. Nous déménagerons après la fête. Je voudrois qu'à mon retour nos petites filles eussent des habits uniformes. Je trouve le noir bien lugubre : le bleu seroit à l'intention du Roi ; le verd est ma couleur : décidez. Je serai inconsolable Jeudi, si je ne me trouve pas à Noisy à neuf heures. J'espere que nous ferons ensemble beaucoup de bien. Ne souffrez à mes gens qui vous aideront, aucunes libertés ni gayetés. Nos petites filles se divertiront assez quand elles seront bien enfermées. On est à l'appartement du Roi, on y joue, on y bâille, on y rit, & moi je vous écris. Que notre maison soit le modele des autres, non pour nous attirer des louanges, mais pour donner envie aux Grands de multiplier ces établissements utiles ! Que mes refus ne vous fâchent point : ma tendresse pour vous augmente avec

votre vertu : & je ne doute pas que ce ne soit Dieu qui nous unisse. Dites-moi mes défauts; & ne me louez plus.

LETTRE VIII.

Le Mardi matin 1685.

JE vous vois souvent, mais je ne vous parle guere. Il est fort question de l'établissement de Saint-Cyr. Je vous prie d'en faire vîte le projet. Vous savez tout ce que je pense là-dessus; mais je vous prie, que la complaisance pour tout ce que je pense n'y entre pour rien. Ne le faites point en idée : ne le faites point en gros : enfoncez-vous dans les détails. Faut-il des Religieuses ou des Séculieres ? La regle des Religieuses peut-elle compatir avec les soins que demande l'éducation, sans avoir ni retraites ni offices particuliers? Admettra-t-on la clôture entiere ? Aura-t-on des sœurs converses ou des servantes ? Un seul Prêtre suffit-il ? A quel âge rendrons-nous les Demoiselles à leurs parents ? Si l'on ne veut pas de Couvent, des voeux simples suffisent-ils ? Combien de Religieuses faudra-t-il pour Saint-Cyr. Combien en faudra-t-il pour Ver-

ſailles? Quelle différence y aura-t-il entre ces deux Maiſons? Quelle Communauté faudroit-il pour l'une & pour l'autre? Comment auroit-on le Couvent de Verſailles ſous Paris, & Saint-Cyr ſous Chartres? Ne vaudroit-il pas mieux faire deux projets, un pour des Religieuſes, un autre pour des Demoiſelles? Faites ce plan, ſans penſer à votre intérêt, mais auſſi ſans oublier vos talents. Adieu, ma très-chere; voilà ce qui m'occupe, & ce qui, apparemment, mérite bien de m'occuper. Vous êtes trop heureuſe de ſervir Dieu du matin au ſoir. M. l'Abbé Gobelin eſt mieux : il nous manque cruellement; je crains les autres. Madame va à Vêpres, & ſera, je crois, ſuivie de Me. de Monteſpan. Je prends part à la peine que vous aurez. Je voulois y aller, mais je ſuis laſſe de cauſer avec elles. Il eſt cruel d'être chaſſée d'un lieu que l'on a tant de raiſons d'aimer! Mes maux ſont peu de choſe; mais quand on eſt ſur le théâtre, tout eſt ſu & exagéré. Je vous offre tout ce qui dépend de moi; mais ſongez qu'il ne faut ni laſſer le Roi, ni le tromper.

LETTRE IX.

1686.

JE ne sais plus où j'en suis, ma très-chere : on dit toujours que le mal du Roi va bien, & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciseau; je le reçois toutes les fois que j'y pense, & ces Messieurs ont la bonté de nous y préparer depuis Samedi : ils remettent à quatre ou cinq jours; voilà donc encore quatre ou cinq jours que je serai tenaillée, déchiquetée. Point de repos, qu'il ne soit hors de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix : je m'en embarrasserois peu, si l'esprit étoit tranquille. Notre bon Curé de Versailles que vous aimez tant, se meurt : il ne passera pas midi. Le Roi est tout occupé de St. Cyr; & en a corrigé le Choeur, & plusieurs autres endroits : les Demoiselles y feront disposées par classes sur quatre bancs, comme à Noisy; il faudra encore changer les couleurs : il entretint hier le Contrôleur-Général sur la fondation. Tout se résoudra bientôt. Les Médecins sortent de ma chambre, & m'assurent que ce ma-

tin le mal du Roi va à ſouhait : ſi l'on pouvoit lui épargner du moins ce coup de ciſeau!

LETTRE X.

VOus n'aurez point aujourd'hui vos Conſtitutions. Mrs. Racine & Deſpreaux les liſent & les admirent. Ils en ôtent les fautes de ſtyle, & leurs copiſtes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un Ange : Dieu veuille que je vous les donne de même. Il n'y a plus de temps à perdre pour tout ce que l'on veut à St. Cyr. M. le Prince (1) eſt fort mal ; M. le Duc partit hier pour lui mener un Confeſſeur. Le Roi a beaucoup ſouffert & ſouffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Me. de Saint-Pierre les dépenſes qu'elles a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne feroit pas mal de donner à nos filles à leur premiere Communion de longues robes traînantes, & des voiles blancs. M. de Louvois ira demain à St. Cyr : montrez-lui toutes vos incom-

(1) Mort le 11 Décembre, âgé de 65 ans.

modités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais souvenez-vous que vous m'avez promis que vous ne demanderiez plus au Roi un sol d'extraordinaire.

LETTRE XI.

LE Roi a souffert aujourd'hui sept heures de suite comme s'il eût été sur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettions. M. le Prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un temps bien triste : mon cœur est déchiré.

LETTRE XII.

Ce 25 Décembre 1686.

LE Roi a été à une partie de Matines cette nuit : il a entendu trois Messes : il a été à la grand'Messe aujourd'hui, après laquelle il est venu voir Madame, chez laquelle il a passé une heure. Il a été chez Me. la Dauphine ; delà au Sermon : il a entendu les Vêpres en musique. On ne met presque rien sur sa playe.

Tout le monde est ravi de joie. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau sermon. Il s'est adressé au Roi sur la fin : il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la Cour : il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même : c'étoit son cœur qui parloit, & qui parloit à tous les cœurs. Vous saurez bien ce que je veux dire. Madame se porte fort bien : je ne me lasse point de voir peinte sur son visage cette joie de la guérison du Roi. Le voisinage de Versailles vous donnera mille avantages & mille contraintes : mais a-t-on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avez données en cette occasion, sans contredit la plus sensible que j'aye eue, & que j'aurai jamais. Bon soir, ma très-chere : à présent vous pouvez me faire des questions : je suis en état d'y répondre.

LETTRE XIII.

JE suis dans mon lit avec une violente migraine : cependant je veux vous remercier, ma très-chere, de votre lettre de consolation. Le Roi sort tous les jours : il ne sent aucun mal. Mais ces Messieurs

répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voyage à Barege : jugez de ma tristesse. M. Fagon sort de ma chambre : il a trouvé le Roi parfaitement bien : ne nous confions point aux hommes : ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.

LETTRE XIV.

LE mal du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à souhait : le lendemain ils se regardent en pâlissant. Ce matin M. Fagon m'a serré le cœur : un moment après, il m'est venu dire que la playe va bien : ce soir, ce sera peut-être autre chose, & je puis compter sur la plus triste nuit. Je ne suis pas maîtresse de la sensibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu, ma très-chere, je passe une triste semaine sainte.

LETTRE XV.

CErtainement, Madame, les Demoiselles sont trop long-temps à l'Eglise pour des enfants. Je consens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra sur le livre, que c'est par complaisance pour vous. Je consens à la cinquieme procession aux mêmes conditions. Songez, ma très-chere, que vous n'êtes point dans un Cloître, que c'est une école, que le temps est précieux, que trois cents filles autour de l'avant-chœur ne font qu'une confusion, que les Demoiselles sont tuées de porter des châsses sur leurs épaules, que ces jours-là sont craints par les gronderies qui pleuvent sur les enfants & sur les maîtresses, que la plupart de ces cérémonies ne sont que pour les Paroisses ; qu'à la Chapelle du Roi, où tout se fait si réguliérement, il n'en est point question le Jeudi saint ; qu'un *gloria in excelsis* est ridicule au milieu d'une Messe basse. Je n'ai nulle aversion pour tout ce qui se fait à l'Eglise, & je suis aussi charmée que vous de voir nos Demoiselles dans ces exercices : je m'oppose avec peine à vos volontés. Mais Dieu

& le Roi m'ont chargée de ce ſoin. Vous ne doutez pas que je n'aime mieux ennuyer les *jaunes*, ou geler les *rouges*, ou gronder les *vertes*, que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier, & mettre les choſes ſur le pied où nous voulons qu'elles reſtent. Ne ſoyez pas ſurpriſe, ſi je m'oppoſe quelquefois à vos réceptions : j'aime toutes ces Demoiſelles également, & vous avez des prédilections. Plus je vois les choſes de près, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire, & auſſi combien vous avez encore à travailler. Etabliſſez l'ordre & la régularité. Il y a long-temps que l'on me propoſe une fille de qualité : je l'ai vue depuis deux jours : ſon extérieur & ſa converſation m'ont plu : je vous l'envoye, vous m'en direz votre avis. La vertu que vous m'avez montrée ſur tout ce qui s'eſt paſſé depuis deux mois, m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu, ma très-chere : je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loiſir : les Grands ne me quittent pas. Si Mr. l'Abbé Gobelin eſt demain à St. Cyr, vous verrez le matin trois Dames à ſes pieds.

LETTRE XVI.

Ce Lundi matin.

TAndis que vous étiez tranquillement enfermée dans votre chambre, je courois la maison avec la nombreuse noce de M. de Ste. Hermine (1). M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre Communauté : les jaunes se surpasserent, & Glapion (2) & Marcilli (3), & Bouju (4). J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats, qu'il signera quand vous voudrez. Je devrois être un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous desirez : car je vous assure que je n'obtiens pas toujours si aisément. Le chapitre des Quiétistes fut traité à fond, & il me semble que j'appliquai bien la

(1) Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le Comte de Mailly.

(2) Depuis Dame & Supérieure de la Maison de St. Louis.

(3) Depuis Me. la Marquise de Villette, & ensuite Me. de Bolingbroke.

(4) Aujourd'hui Religieuse aux Ursulines de Mante.

parabole de l'yvraie. J'espere que le malheur de Me. Guion n'ira pas loin. Elle a, à ce que le Roi prétend, couru les champs & passé les monts pour suivre son Confesseur qui est Savoyard : elle distribuoit par-tout ses livres, où il y a, dit-on, des erreurs : sa fille est dans le Couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon, & je lui parlerai de l'humeur pancréatique, si je peu retenir ce mot.

LETTRE XVII.

A Marly, ce 31 Octobre 1688.

VOus pourriez répondre pour moi, Madame, en toute occasion aussi juste que vous avez répondu à Gisors sur Mlle. de...., car vous me connoissez parfaitement. Je vous supplie d'achever cette bonne œuvre, & de mander à Me. de Montchevreuil, que si l'aînée lui fait de la peine, je la lui ôterai, mais pour la mettre dans une autre maison. Elle peut compter que tant que je vivrai, elle n'ira pas avec sa mere : vous savez, Madame, les bonnes raisons que j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne,

& que Monseigneur viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils se sont écrit des lettres toute cette campagne, qui vous auroient fait pleurer de tendresse : Monseigneur mandoit encore dans sa derniere au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici, je serai ravi de vous aller embrasser les genoux, & de vous assurer que vous n'avez point de sujet aussi soumis que moi.* N'est-il pas vrai, Madame, que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaisir? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix! C'est assurément une des choses que je desire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du Prince d'Orange recommencent : si cela étoit, la paix deviendroit plus facile. Adieu, Madame. M. de Chartres m'a pressée bien sérieusement de vous aller voir : je n'en désespere pas quelque jour, à la suite de la Reine d'Angleterre : & je vous assure que je vous embrasserai de bon cœur. J'ai conseillé à Me. d'Aulnai de vous donner sa fille : & elle n'a pas eu de peine à comprendre que celle qui nous a montré à en gouverner deux cents cinquante, en conduira fort bien une seule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois presque plus personne : & j'ai plus de raisons que

jamais de me renfermer. Je suis sensible à ce que vous me dites de Me. Fagon (1). Je deviens insatiable des prieres des Saints: vous voyez que mes desirs sont proportionnés à mes besoins.

LETTRE XVIII.

SI Mlle. de ... avoit usé dix années de sa vie à mon service, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle, que de lui donner un Gentilhomme riche, considéré, chéri. Instruisez-la bien à se rendre heureuse par son humeur : car du reste elle est sage, modeste, pieuse, & très-bonne. Si elle pouvoit gagner sur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépense, sa famille l'adoreroit. Je suis très-persuadée de l'amitié qu'elle a pour moi, & qu'elle me sacrifieroit de bon cœur, si je l'exigeois, l'établissement que je lui propose, & même un plus avantageux. Je l'aime fort aussi : mais elle n'est ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le personnage qu'il me faudroit.

(1) Religieuse de Maubuisson, tante du Médecin.

Ce feroit d'être plus occupée de mes befoins que de la fortune & des plaifirs. Outre cela, il faut vivre à la Cour avec des efprits de toutes les efpeces, & fouvent fort mal-faits. Mlle de... eft aimée des Comteffes (1). Son mari eft allé à Rouen fe faire rétablir dans un emploi qu'il ne veut point qui paroiffe une des conditions du mariage. J'y ai confenti, me fiant à fa parole. Mlle. de... étoit l'autre jour avec moi à Marly à la fenêtre de ma chambre, d'ou l'on voit ces beaux jardins; je lui dis: » Une allée de » Rofai vous touchera plus que tout ce » que vous voyez. " Elle me répondit fort féchement: » Je ne le crois pas. " Je paffai fous filence fa réponfe : mais elle en ufe, comme fi elle avoit vingt mille livres de rente, & que l'on voulût lui faire époufer un miférable : & entre nous, il vaut mieux qu'elle, de quelle façon qu'on la regarde.

(1) On appelloit Mefdames de Mailly, de Caylus, & de Mornay, les Comtesses. Elles étoient du particulier de Me. de Maintenon.

LETTRE XIX.

JE vous aſſure, Madame, que je me ſens une grande peine de l'état où ſe trouve Me. de Montbas; que je ne perdrai aucune occaſion de preſſer le Roi, & que ſi elle vient ici, je ferai mon poſſible pour qu'elle ſoit contente de moi. Je ſuis bien difficile à joindre; j'ai plus d'affaires que jamais : les fréquents voyages de Marly me mettent toujours en arriere; & j'ai tant d'occupation à S. Cyr, que cela ſeul m'occuperoit, quand j'y pourrois donner tout mon temps. Nous y mettons des Miſſionnaires; nous avons un Evêque, & un ſaint Evêque; nous avons à bâtir pour les Miſſionnaires; nous avons le conſentement de Rome. Vous voyez ſi tout cela doit m'occuper, ſans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoineſſe (1) pour les diſtribuer : elle eſt plus dévote, plus abſtraite, plus étourdie que jamais. Mlle. d'Aubigné eſt très-jolie : elle a l'eſprit fort

(1) Me. de la Maiſon-fort, qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

fort avancée, bonne, toute instruite, & remplie de sa Religion. Voilà, Madame, toutes les nouvelles de St. Cyr : celles de Versailles sont excellentes. Le Roi se porte à merveille : sa santé & sa sainteté se fortifient tous les jours. La piété devient fort à la mode : Dieu veuille la rendre sincere dans le cœur de tous ceux qui nous l'étalent pour nous plaire ! Nous allons faire un voyage de huit jours à Compiegne : je m'en passerois bien ; mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de Saints que nous voyons quelquefois, qu'il faut renoncer à sa volonté, & faire de bon cœur celle de Dieu. Mlle. de Marsilly prétend que St. Cyr est présentement à la mode. Vous savez, vous qui l'y avez mis, que cette date est plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les sentiments d'estime, d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eu pour vous. J'ai passé trop légérement sur notre Evêque, (1) puisque vous le connoissez : le Roi n'avoit jamais vu son visage. Personne ici ne savoit son nom : mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en est vé-

(1) Paul Godet des Marets, élevé au Séminaire de St. Sulpice, indiqué à Me. de Maintenon par Mrs. Tiberge & Brisacier.

ritablement affligé, & son humilité en a redoublé.

LETTRE XX.

Le 28 Avril 1690.

IL est vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine, & qu'une pareille scene est bien propre à inspirer de sérieuses réflexions : mais tout le monde ne voit pas si clair que vous, & n'est pas si bien préparé à profiter de tout ce qui se présente. Pour moi, ma très-chere, je ne sais point le chemin que vous dites, & c'est ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer, & je suis bien convaincue qu'une autre seroit toute à lui. Je le suis fort aussi, qu'il est seul digne de remplir notre cœur. Le Roi est en bonne santé : je lui ai fait votre compliment, qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient de vous. Dieu bénit notre maison : la piété s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une maniere admirable. Vos Missionnaires y contribuent : nos Confesseurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuses instructions, & notre saint

Evêque y remplit toutes ses obligations d'une maniere si édifiante, que toute la maison a pour lui beaucoup d'estime & de respect. Notre Supérieur y continue ses conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez-le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avez planté.

LETTRE XXI.

Le Roi reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle. de Blois : elle a la rougeole & la fievre continue. Si Me. la Duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. Abbesse (1). J'aime fort les Saints, comme vous savez. Quant à l'affaire de Brunswick, je ne sais ce qu'elle étoit d'abord; mais je sais qu'elle a été très-mal conduite, que Mrs. de Bouillon ne sont pas nommés

---

(1) Fille du Roi de Boheme.

dans les informations que le Roi s'est fait lire, que c'est un démêlé de valets; & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand'chose. Me. de Montchevreuil est convalescente; j'ai dîné au chevet de son lit. Il seroit à desirer qu'elle se conservât davantage, & qu'elle allât un peu moins à l'Eglise : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de ** veut une Dignité : vous savez qu'en ce pays-ci elles vont devant la vertu. Le monde est bien méprisable! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus! Comptez, Madame, que je reçois toutes vos lettres, que je les lis soigneusement, & que je voudrois y répondre.

LETTRE XXII.

J'Ai lu votre lettre au Roi sur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'est un homme dangereux; que les Peres de l'Oratoire l'ont chassé; qu'ils ne le reprendroient pas, & que c'est sans aversion & sans prévention qu'il se croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'user ainsi de son autorité; mais certainement il croit bien faire. Je fais

toujours vos compliments au Roi ſur tout ce qu'il lui arrive, & ils ſont toujours bien reçus : vous pouvez compter là-deſſus. Adieu, Madame : ne nous laſſons jamais de demander la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette eſpérance. Ne m'oubliez pas auſſi, vous connoiſſez mes beſoins.

LETTRE XXIII.

Me. de Canteleu ne va-t-elle plus chez M. le Chancelier ? Je la verrai avec joie quand elle voudra : vous ſavez, Madame, mon goût & mon eſtime pour elle ; & je ferois quelque choſe de plus difficile pour vous. Puiſque le monde enivré de la faveur ne veut compter que ce qui eſt marqué à ſon coin, je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions, toutes mes paroles puſſent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'eſt encore un bonheur, que le ſeul air de deſirer le bien le produiſe ! M. & Madame de Pontchartrain ſont des gens de mérite. Notre nouvelle Novice eſt auſſi

tranquille que vous l'avez vue inquiete: sa vivacité se modere, & nous en ferons une des plus aimables Saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu, ma chere : ma lettre est courte; mais vous seriez contente, si vous voyiez d'où je vous l'écris.

LETTRE XXIV.

J'Ai fait vos compliments au Roi sur le bonheur de ses armes & sur le mérite personnel de M. le Duc du Maine : il est persuadé que vous êtes aussi bonne Françoise qu'excellente Religieuse. Je suis ravie de pouvoir me flatter de la paix. Je suis plus accablée que jamais, & la rareté de mes lettres vous le dit assez : vous savez le goût que j'ai pour votre commerce sur quel ton qu'il soit. Il faut me priver de plaisirs & m'adonner aux affaires, puisque les affaires m'appellent & que les plaisirs m'abandonnent. Ne vous a-t-on pas envoyé votre pension? Je ne cesserai de parler au Roi pour celle de votre Princesse, jusqu'à ce qu'elle soit payée. Je n'ai su votre maladie qu'après votre guérison : je ne suis point à moi; tous mes amis doivent me regarder

comme morte pour eux : je ne puis garder ni mesures ni bienséances : je ne puis me montrer ni en entier ni par parties; mais il me semble que je n'ai point de tort, & que c'est le temps qui me manque & non pas le sentiment. Vous avez fort bien répondu à la pauvre femme : le Roi voudroit à tout prix voir son peuple plus heureux. Je suis toute à vous, malgré toutes mes irrégularités.

LETTRE XXV.

JE me réjouis du sacrifice que vous avez fait. Nous avons ici un Saint, qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous apperceyons combien nous étions attachés à des choses que nous ne comptions pour rien dans la spéculation. Nos cheres Dames de St. Louis se sanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être Religieuses, & tous les Couvents veulent en avoir; & votre sainte Abbesse n'en voudroit-elle pas aussi? Je ne mérite point les remerciements de Me. la Duchesse de Brunswick. J'ai rendu témoignage à la vérité; je le rends toujours; & c'est me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée

à mon goût : je connois le mérite de la Princesse, & je le soutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon temps : je donne le reste à St. Cyr, à qui je voudrois le tout donner. Cette Maison est d'un si grand détail qu'en y faisant ce que je puis, je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir. Le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je puis rassembler : les mois deviennent des moments, & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde! vous doutez de mes sentiments, parce que vous n'en voyez pas des marques; ne savez-vous point que je ne suis pas légere, & qu'après bien des années & des discussions, vous m'avez retrouvée la même? C'est un miracle que ma lettre n'ait pas encore été interrompue; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop; j'ai été dans des épuisements à mourir; chacun disoit, on la tue à force de l'importuner, & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra; j'aimerai toujours votre commerce; je fais tous vos compliments au Roi; je considere tout ce que vous aimez; je desire la paix ardemment;

n'est-ce pas-là tout ce qu'il faut pour vous plaire?

LETTRE XXVI.

Fontainebleau, ce 22 Octobre.

IL faut vous répondre d'ici, où j'ai moins d'affaires qu'à Versailles, parce que je n'ai pas St. Cyr. Je ne comprends pas que Me. de C. soit contente de moi; je l'ai si bien grondée de la maniere dont elle vit avec son mari! Cette femme-là se prépare bien des malheurs; son goût pour le monde est toujours très-ardent; & ses voyages à la Cour ne l'éteignent pas. On me demande par-tout des Demoiselles de St. Cyr, sur-tout où j'en ai déja donné. Si Me. votre Abbesse étoit immortelle, je lui en proposerois une. Nous en avons qui veulent être Capucines & filles de l'*Ave Maria*. J'ai fait mon possible pour détourner Pontbrian d'être Carmélite: ses Confesseurs disent que sa vocation est solide, si elle subsiste jusqu'au mois de Mars. Il faudra donner une forme à St. Cyr, dès que les Bulles seront arrivées: affaire très-difficile; il faut des vœux solemnels si l'on veut de

la ſtabilité; la fondation aura de la peine à ſe ſoutenir, & ſa ſingularité ne permet guere de l'attacher à un Ordre. Travaillons de tout notre cœur, & mourons en diſant *lætatus ſum*. Le Roi conſerve beaucoup d'eſtime pour vous; il n'eſt rien qu'il ne fît, ſi nous avions la paix. Adieu, ma très-chere.

LETTRE XXVII.

A Fontainebleau.

JE vous l'ai dit pluſieurs fois : ſi vous me voyiez de près, vous ne voudriez pas que je vous écriviſſe. Dieu, le Roi, St. Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laiſſent pas un inſtant. Vous n'avez nul beſoin de moi; notre commerce eſt ſans utilité, & ne ſert qu'à notre plaiſir; il ne faut plus y penſer; vous nous l'avez appris mille fois; vous ne pouvez douter de mon eſtime & de mon amitié; je connois votre cœur; je le retrouverois au bout de cent ans comme je l'ai quitté; demandez après cela à Me. Fagon s'il faut perdre du temps à ſe faire des proteſtations, & ſi les perſonnes ſolides ne doivent pas être au-deſſus des

formalités. Il ne faut pas finir ma lettre sans vous parler du Roi : il a la goutte, dont il est bien fâché, parce qu'il est obligé de garder la chambre. Il veut la paix, & pense sur-tout comme on le peut desirer ; vous en seriez bien contente. Adieu, Madame, ne grondez plus. Je vous aime toujours ; priez pour moi, & faites prier que je me sauve malgré le mauvais air que je respire. Me. de Montchevreuil ne vous écrit-elle pas? Elle se sanctifie de plus en plus. Nous avons peu gardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre ; Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement : il les traite en ames fortes. Adieu, je ne puis vous quitter quand j'ai commencé.

LETTRE XXVIII.

Je vous assure, Madame, que ce n'est pas par oubli, ni par dureté, ni par négligence, ni par dédain, ni par aucun mauvais office, que j'ai été si long-temps sans vous écrire ; c'est par le peu de temps que j'ai, & cela est au-delà de tout ce que vous en avez su & de ce que je vous en pourrois dire. Les Dames de St. Louis me donnent bien des affaires : le mau-

vais temps oblige le Roi de garder sa chambre ; il en a eu la goutte ; enfin, Madame, je ne l'ai pu, & il y a eu peu de jours où je n'en aye eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous, ou je ne le croirois point, ou vous seriez la premiere, & s'il plaît à Dieu, la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avez écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre, mais sur-tout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai, & je vous assure, Madame, qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zele dont elle étoit remplie pour lui. La Mere Trioche sait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere, est-ce vous qui achevez de tourner la tête à celles de Gisors ? Car le style est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit, & la Mere des Anges me fait espérer des vers pour notre Monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille, notre Monarque, & son ame va mieux que jamais ; avec cela tout est bon. Adieu, Madame, ne me soupçonnez jamais de vous manquer.

LETTRE XXIX.

A Versailles.

J'Ai reçu les jolis carrés que vous m'avez envoyés; rien n'est si propre & si bien fait; c'est dommage de les donner à une personne aussi peu curieuse que moi! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurez fait à Me. de Tirconel. Je sais comment vous montrez vos amies; mais, Madame, que je suis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en pensez! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites; j'en suis comblée, & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conserve pour vous à St. Cyr un souvenir bien tendre. Me. Cantiery est à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuse: on veut que je parle aux grands personnages, & nous aurions mieux fait de parler à ceux de dessous. J'attends incessamment des nouvelles de la dévote Marquise (1); elle a pensé mourir à Bourbon: son mari est mieux.

(1) Me. de Montchevreuil.

LETTRE XXX.

Le 17 *Mars* 1692.

JE voulois avoir vu Me. la M. de Lassay, Madame, avant de vous faire mes compliments & à Me. Fagon sur ce mariage tant désiré, tant promis, tant remis, & enfin conclu à la grande satisfaction des deux amants. L'éleve de Me. Fagon m'a paru fort aimable : l'esprit brille sur son visage ; elle est timide, & je l'en estime davantage. Me. la Princesse la présenta au Roi dans ma chambre ; le cœur lui battoit, je dis à la Princesse. Mais revenons à vous, Madame. Je suis ravie de ce que vous êtes mieux ; j'ai dit à Me. la Princesse mes raisons, pour que vous ne sortiez point de Maubuisson, si vous pouvez vous en passer. Je voulois lui proposer l'entrée de Me. de Canteleu, qui seroit plus propre à réformer un Couvent qu'à le gâter; mais M. le Prince vint se mettre en tiers, & se rendit maître de la conversation. Voilà Me. de Guise morte en quatre jours, & nous vivons encore! Me. la Princesse ne parle que de l'augmentation de votre piété. Si cela est,

vous n'êtes pas mal avec Dieu ; car il y a long-temps que vous le servez. M. de Montchevreuil est souvent malade ; je me porte fort bien, & j'en suis toujours étonnée. Vous souvenez-vous de Baudart, Veilleine & Lastic ? elles veulent être Carmélites ; Sainte Thérese s'empare de toutes nos filles ; menons-les à Dieu, n'importe comment. Je vous embrasse, ma très-chere, & je serois ravie de causer avec vous ; il faut s'en passer & ne rien desirer sur la terre.

LETTRE XXXI.

JE voudrois vous conter tout ce qui s'est passé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois assez pour répondre que vous conviendrez que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement, & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la sacrifier au Roi. Il auroit dit des choses qui auroient été plus honorables à votre chere Princesse que la punition de Mrs. de Bouillon. Je voulus la voir, me souvenant de ses anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette Princesse douce & bonne que je connoissois. Elle étoit chan-

gée de visage & d'humeur, livrée à son ressentiment, pleine de menaces, en un mot très-éloignée d'écouter & de suivre mes conseils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état si contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoit écrite; mais, Madame, quittons un discours si désagréable, & passons à celui de Me. la Duchesse du Maine; le Roi en est très-content. Voilà ce mariage que vous trouviez si raisonnable à faire; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la Princesse ira passer la Semaine-sainte à Maubuisson; reposez-la bien; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la Cour; elle succombe sous l'or, sous les pierreries; sa coëffure pese plus que toute sa personne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la santé; elle est plus jolie sans bonnet qu'avec touttes leurs parures. Elle ne mange guere; elle ne dort peut-être pas assez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop-tôt mariée. Je voudrois la tenir à St. Cyr, vêtue comme l'une des vertes, & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvents d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les Grands. Bon soir; si j'entamois la morale, vous seriez à plaindre.

Le Roi m'ordonna de remercier Me. de Maubuisson, aussi-tôt que je lui eus fait ses compliments; mais je n'ai pas le temps de faire ce que je dois. M. le Duc du Maine est un guerrier très-étourdi, irrégulier & distrait; à cela près, il a quelque mérite. Adieu, Madame.

LETTRE XXXII.

A Versailles, ce 27 Août 1693.

Rien ne doit mieux vous persuader que je n'ai pas un moment à moi, que de voir que je suis six mois sans vous écrire. Je vous mets à part comme les personnes dont on se croit assuré. J'attends le temps, & ce temps ne se trouve point, parce que je n'en ai plus pour mon plaisir. Il s'est passé bien des choses où j'aurois voulu répondre, sur-tout à l'égard de la D. de Brunswick, dont je sais que les intérêts vous touchent fort, & pour laquelle je n'ai pas changé de sentiments. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui se passa dans ma chambre, où je ne lui avois proposé de venir, que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis, son affaire s'est jointe à celle de Me. d'Ha-

novre; & devenant affaire d'Etat, je n'ai plus eu de moyens de parler : vous me connoissez, vous savez si j'aime à faire du mal : je ne sais qu'aller droit; peu de gens sont de même en ce pays-ci, & sont incapables de croire que je sois où je suis, sans y être parvenue par une profonde habileté. Je suis accablée d'affaires pour St. Cyr : on y va faire les vœux solemnels; aussi m'y donnai-je toute entiere : & je ne suis plus à Versailles que pour les heures où le Roi est dans ma chambre. Je languis de la continuation de la guerre, & je donnerois tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra, & la veut aussi véritablement que moi : mais il fera en attendant une grande guerre, & ses ennemis verront combien on les abuse, quand on leur dit que nous ne pourrons la soutenir long-temps. Dieu sera pour lui contre tous : il est pieux, & les autres sacrifient la Religion à leurs passions. Vous m'avez trompée sur Me. la Duchesse du Maine dans l'article principal, qui est celui de la piété : elle n'a veine qui y tende; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'ose rien dire à une jeune Princesse élevée par la vertu même; je ne voudrois point la faire dévote de profession; mais j'avoue que je voudrois bien

la voir réguliere & agréable à Dieu, au Roi & à M. le Duc du Maine, assez sensé pour vouloir sa femme plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur, qui est une sainte ; mais elle est peu autorisée, & ne fait que la suivre. Ce n'est qu'un enfant : elle auroit plus besoin d'une Gouvernante que d'une Dame d'honneur ; du reste, elle est telle que vous me l'avez dépeinte, jolie, aimable, gaye, spirituelle, & par-dessus tout cela, fort éprise de son mari, qui de son côté l'aime passionnément, & la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échappe encore, je renonce aux Princesses, persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui se tourne au bien. Me. la Duchesse de Chartres est une paresseuse ; elle ne se sert pas de son esprit comme elle le pourroit, mais sa conduite est bonne. Je veux le bien par-tout, j'y contribuerai autant qu'il me sera possible. J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine pardessus tout, étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur. Je me laisse aller au plaisir de vous entretenir. Adieu, Madame : priez pour moi, faites prier vos Saintes ; rendez moi de bons offices auprès d'elles, afin qu'elles

m'en rendent auprès de Dieu, & croyez que je conserve pour vous tous les sentiments que vous m'avez vus depuis une très-ancienne date.

LETTRE XXXIII.

Ce 14 Octobre 1693.

PUisque vous voulez que je me serve d'une autre main que de la mienne, je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli que vous ne recevez pas de mes nouvelles, & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignâtes dans mon cabinet, ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui qui en est la cause. Toutes nos victoires me sont d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples : rien ne lui est caché là-dessus ; on cherche tous les moyens de la soulager ; & il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battra partout : c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriez bien contente si vous voyiez sa modération, & com-

bien il est persuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie Me. Trioche de redoubler ses instances pour la paix ; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que dans cette vue-là. Je vous plains d'avoir perdu un aussi agréable commerce que celui de Me. la Duchesse de Brunswick ; mais il faut vous consoler par l'espérance de l'établissement de Mesdames ses filles. Je suis toujours très-contente de Me. la Duchesse du Maine, & toute prête à vous montrer M. son mari, dès que je serai à Versailles. Adieu, ma très-chere : je ne puis changer pour vous : vous m'offensez d'en douter ; & mes amis doivent m'excuser quand je ne leur donne pas un temps qui n'est plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere ; il y a plus de trois ans que cela ne m'étoit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui se va faire à St. Cyr ; vous en connoissez la conséquence mieux que personne. Oserois-je assurer ici votre sainte Princesse de mes très-humbles respects ?

LETTRE XXXIV.

JE ne puis douter, Madame, que vous ne ſoyez vive ſur ce qui regarde Me. de Maubuiſſon, & votre lettre en eſt une bonne preuve : je ne l'aurois pas moins été, ſi j'étois la maîtreſſe d'aller auſſi vîte que je l'aurois voulu. Je ne lui écrirai point, de peur de l'importuner : je vous prie de la remercier très-humblement de la lettre dont elle a voulu m'honorer. Elle eſt conçue en des termes qui feroient croire qu'elle a oublié ſon nom, s'il n'étoit au bas, ou qu'elle veut me faire oublier le mien; mais, Madame, cette humilité, cette politeſſe, qui accompagnent toutes ſes autres vertus, augmentent le reſpect qu'on doit à ſa perſonne. Je ne crois pas que Me. Fagon eût vécu ſi long-temps ſi elle eût été dans le monde : il me ſemble qu'on y eſt accablé de chagrins & pour ſoi & pour ſes amis. Adieu, Madame; le petit Chevalier Daunay eſt ſage juſqu'ici; je le recommande ſouvent au Gouverneur. Le Roi trouve très-bon que l'on imprime l'Oraiſon funebre de M. l'Abbé du Jarry. Je vous accorde bien volontiers le ſermon de St. Louis pour l'année

prochaine, si on n'est point engagé à St. Cyr; car vous savez que je n'y ai encore jamais donné de Prédicateur. Monsieur m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans; il est charmé de votre logement. Adieu: je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été, & je ne sais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi; jamais créature n'a dû être si pénétrée de reconnoissance pour lui: il me semble que je l'aime de tout mon cœur. Voilà un reste de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment; je le ferois encore si j'avois un moment à donner à mon plaisir.

LETTRE XXXV.

Il faut, Madame, s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part du monde: il veut juger de tout, & juge toujours mal. M. Pellisson vivoit d'une maniere exemplaire; & parce qu'il ne s'est pas confessé, il étoit Huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie, & on compte pour tout de recevoir les Sacrements à la mort. Le pauvre homme ne se croyoit pas si mal, & remit Mr. le Curé au lendemain. Votre ami est jugé présentement par notre unique Juge, & je le crois fort

heureux. Le Roi se porte bien; il travaille beaucoup à ses affaires; ainsi je me porte mieux que jamais; je travaille de mon côté sans espérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le Prince à Marly; je l'ai prévenu, je l'ai loué, je l'ai excité sur le mariage de Mlle. de Guedani (1); mais Madame, je n'ai pas lieu d'espérer que cette affaire réussisse. Mlle. de Radouay sera bien heureuse, si elle demeure aux Ursulines de Pontoise.

LETTRE XXXVI.

Le 5 Février.

JE reprends ma lettre pour vous dire que je partage vos peines; mais il y en a par-tout, & elles nous sont bonnes. J'ai parlé de mon mieux sur le mariage de Mlle. de Guedani; & quoique je n'aye pu vous répondre, je n'ai pas oublié votre vivacité là-dessus. Ce n'est point un malheur que Mlle. de Garge serve;

(1) Fille naturelle du Prince de Condé: Guedani est l'anagramme d'Anguien.

ſerve ; mais tomber en de mauvaiſes mains eſt un mal irréparable. Une des folies de notre ſiecle eſt cette fureur de s'élever au-deſſus de ſon état. Vous me direz que j'en parle bien à mon aiſe ; mais Dieu ſait ſi j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la miſere des Provinces, & nous voudrions la ſoulager ; mais on eſt preſſé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura point de bien qu'on ne puiſſe eſpérer. Nous avons penſé perdre Me. de Montchevreuil ; elle eſt hors d'affaire ; elle ſe diſpoſoit à la mort avec une paix & une joie admirables. La petite-vérole eſt à St. Cyr, & toutes nos Dames enfermées dans leur Noviciat. Nanon (1) & moi gouvernons la maiſon. Bon ſoir, Madame, on me fait finir plutôt que je ne voudrois, & c'eſt ce Roi que vous aimez tant ; il vous fait ſouvent de ces malices-là.

(1) Mlle. Balbien.

LETTRE XXXVII.

LEs affaires de Me. de Brunſwick ſont devenues affaires d'Etat, deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les Miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait, & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la Princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Guedani; & j'eſpere en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette Princeſſe. Adieu, Madame. Je ſuis ici dans un grand repos : le Roi s'y plaît tout-à-fait ; mais le temps eſt effroyable.

LETTRE XXXVIII.

A St. Cyr, ce 9. Septembre.

VOtre bon eſprit vous a bien fait voir que le voyage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi, & qu'il ne feroit pas juſte que ſes bienfaits allaſſent chez ſes enne-

mis. Je ne faurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux Princesses sœurs en commerce; mais il me semble qu'il n'est pas à propos d'en parler aujourd'hui. M. le Prince est à Chantilly; nous allons à Fontainebleau; elles ne s'y verroient pas présentement, & c'est une affaire à traiter à notre retour. Il n'est pas besoin que je vous dise ce que je pense là-dessus, non plus qu'en toute autre chose; vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Je suis très-contente de Me. la Duchesse du Maine; & si elle exécute ce qu'elle se propose, elle vaudra mieux dans sa petite personne que toutes les autres ensemble. Vous savez que ce n'est pas leurs soins, leurs déférences, leurs ménagements, que je demande; c'est le bien uniquement que je cherche. Je voudrois qu'elle fût agréable à Dieu, au Roi, à son mari, aux honnêtes gens: & tout cela ne se fait pas sans le vouloir & sans se contraindre. Adieu, Madame.

LETTRE XXXIX.

Les affaires de Mr. de Cambray m'affligent toujours ; mais elles ne m'inquietent plus ; & j'attends dans une grande paix la décision du St. Siege. M. l'Evêque de Meaux a montré par sa *relation du Quiétisme* la liaison qui est entre Mr. de Cambray & Me. Guion, & que cette liaison est fondée sur la conformité de la doctrine. On voit aisément le danger d'une erreur soutenue par un homme d'une telle vertu, d'un tel esprit, & dans un tel poste. Nous l'avons caché, tant que nous avons espéré d'y remédier : nous l'avons découvert, quand nous avons cru le devoir à l'Eglise ; voilà ce qui dépendoit de nous : c'est à Dieu à pourvoir au reste. Cette affaire, ma toute chere, ne me fait point oublier la misere dont le peuple est menacé : & plût à Dieu pouvoir la soulager autant que j'en suis occupée ! On prétend qu'on faillit tout gâter en 1694 par l'ordre qu'on voulut mettre au bled, & qu'il ne faut jamais s'en mêler : on se plaint de ce que des usuriers en amassent ; mais ce sont des avis généraux, & par-là inutiles : si l'on sa-

voit qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vîte l'ouvrir; & cet exemple feroit du bien à tout le monde. Le malheur est que tous les pays étrangers sont aussi mal que nous, & qu'ainsi on n'en peut espérer de secours. Dieu est en colere : il faudroit l'appaiser : & nous ne faisons que l'offenser. Je suis très-édifiée de la conduite de Me. de Caylus : Si elle persévere, je ne doute pas qu'elle ne soit plus agréable à Dieu, que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu, Madame, il y a long-temps que je desirois ce moment-ci, pour vous assurer que je ne change point pour vous, & que je vous estimerai & aimerai jusqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr; & nos filles croissent tous les jours en piété & en capacité.

LETTRE XL.

C'Est avec plaisir, Madame, que je vous assure de la joie que j'ai eue, quand j'ai su que vous étiez hors de danger. Tout St. Cyr a fait son devoir en cette occasion, soit pour demander votre vie, soit pour remercier quand on l'a sue en sûreté, Le Roi se porte très-